



6

41-b

13

17





R.1.



6-41-6-13

LETTRES D'ÉMERANCE

A. T. T. C. T. E.



LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME SECOND.



A LYON,
& se vend A LIEGE,

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur
de SON ALTESSE, & Libraire.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

1871



TABLE

DES LETTRES

Contenues dans le Tome second.

I. LETTRE.	<i>Émerance à Lucie,</i>	P. 1
II. LETTRE.	<i>Lucie à Émerance,</i>	13
III. LETTRE.	<i>Lucie à Émerance,</i>	15
IV. LETTRE.	<i>Émerance à Lucie,</i>	16
V. LETTRE.	<i>Lucie à Émerance,</i>	30
VI. LETTRE.	<i>Émerance à Lucie,</i>	38
VII. LETTRE.	<i>Lucie à Émerance,</i>	40
VIII. LETTRE.	<i>Émerance à Lucie,</i>	47
	<i>Lettre particulière d'Émerance à</i>	
	<i>Lucie,</i>	54
IX. LETTRE.	<i>Lucie à Émerance,</i>	65
X. LETTRE.	<i>Lucie à Émerance,</i>	72
XI. LETTRE.	<i>Émerance à Lucie,</i>	88
	<i>Lettre particulière d'Émerance à</i>	
	<i>Lucie,</i>	99
XII. LETTRE.	<i>Lucie à Émerance,</i>	101
XIII. LETTRE.	<i>Émerance à Lucie,</i>	114
XIV. LETTRE.	<i>Lucie à Émerance,</i>	131
XV. LETTRE.	<i>Émerance à Lucie,</i>	140
XVI. LETTRE.	<i>Lucie à Émerance,</i>	143

<i>Lettre de M. de Sauvebœuf à Mad.</i>	
	<i>la Marquise de Villeneuve, 145</i>
XVII. LETTRE.	<i>Emerance à Lucie, 152</i>
	<i>Annette à Lucie, 153</i>
XVIII. LETTRE.	<i>Victoire à Emerance, 154</i>
XIX. LETTRE.	<i>Lucie à Emerance, 186</i>
XX. LETTRE.	<i>Emerance à Lucie, 191</i>
XXI. LETTRE.	<i>Lucie à Emerance, 195</i>
	<i>Lettre du Marquis à Victoire, 201</i>
XXII. LETTRE.	<i>Emerance à Lucie, 203</i>
	<i>Lettre de Victoire à Emerance, 205</i>
XXIII. LETTRE.	<i>Lucie à Emerance, 209</i>
XXIV. LETTRE.	<i>Emerance à Lucie, 217</i>
XXV. LETTRE.	<i>Emerance à Lucie, 223</i>
XXVI. LETTRE.	<i>Lucie à Emerance, 226</i>
XXVII. LETTRE.	<i>Emerance à Lucie, 246</i>
XXVIII. LETTRE.	<i>Lucie à Emerance, 256</i>
XXIX. LETTRE.	<i>Lucie à Victoire, 259</i>
XXX. LETTRE.	<i>Lucie à Emerance, 260</i>
XXXI. LETTRE.	<i>Emerance à Lucie, 263</i>
XXXII. LETTRE.	<i>Lucie à Emerance, 268</i>
XXXIII. LETTRE.	<i>Emerance à Lucie, 273</i>
	<i>Histoire du Marquis de Sainville, 276</i>
XXXIV. LETTRE.	<i>Lucie à Emerance, 338</i>

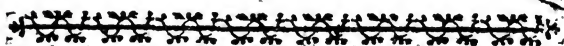
Fin de la Table du Tome second.

LETTRES



LETTRES
D'ÉMERANCE
A LUCIE.

BIBLIOTECA N.
ROMA
VITTORIO EMANUELE



PREMIERE LETTRE.

ÉMERANCE A LUCIE.



Os pressentiments étoient justes, ma chere Marquise, lorsque vous m'assuriez que mes maux, parvenus à leur dernier période, ne pouvoient plus augmenter, & que, dans l'ordre naturel, leur continuité & leur violence devoient me présager une situation plus heureuse. Le Ciel mesure ma joie aux maux que j'ai éprouvés jusqu'à ce jour; & la dernière faveur qu'il

Tome II.

A



vient de m'accorder, me met dans une situation si heureuse, que je n'eusse osé la desirer. Plaise à sa bonté, qu'au milieu de tant de biens, je ne perde point de vue la main libérale qui se plaît à m'en combler! Oui, ma chere Amie, je n'ai plus que cette inquiétude, & je dis mille fois le jour avec le Prophete: Oh! mon Seigneur, que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de vous au milieu de ma prospérité, & si je ne vous mets au commencement de mes satisfactions & de mes joies, comme celui qui seul est la source de tout bonheur & de mon salut! Attendez-vous, ma Chere, à de nouvelles merveilles.

Nous partîmes de Turin un quart-d'heure après l'Exprès que je vous dépêchai, & nous trouvâmes à la Lunebourg votre second Courier. Quoique nous eussions fait une journée bien pénible, nous ne pûmes nous résoudre à chercher du repos avant de lire votre Lettre, & le récit des malheurs de ma pauvre Enfant. Savez-vous bien, ma Chere, qu'il est peu d'exemples d'une si grande fermeté? le courage d'Annette me fait rougir de ma foiblesse; & je dis avec vous: C'est une Héroïne. Vous dire que nous avons pleuré en faisant cette lecture, cela seroit d'un

froid à glacer ; un spectateur indifférent pourroit seul vous rendre nos mouvements dans cette circonstance , ou plutôt j'aurois défié le plus stoïque de tous les hommes de conserver son sang-froid en nous voyant. Le pauvre Deshomais n'a pas été plus Philosophe que moi , & nous n'avons pu nous empêcher de rire depuis des différentes extravagances que nous fîmes alors. Dans l'endroit où cette chere Enfant exprime ce désespoir muet dont elle fut saisie au sortir de Rouen , Deshomais s'est levé avec vivacité , comme s'il eût voulu voler à son secours ; & moi , qu'ai-je fait ? je suis tombée à genoux , & les mains levées vers le Ciel , j'ai conjuré le Seigneur de conserver ma Fille , & de ne pas permettre qu'il lui arrivât de mauvaises rencontres ; & cette priere , je l'ai faite d'aussi bonne foi que si elle eût été actuellement dans ce péril , sans pouvoir me rappeler qu'elle étoit entre vos mains , & échappée à une situation si dangereuse.

La lecture que nous avons faite n'étant pas propre à provoquer le sommeil , nous avons passé une partie de la nuit à nous entretenir des maux de cette pauvre Enfant , à bénir la Paysanne charitable qui l'avoit recueillie , à souhaiter de

voir, de remercier, d'embrasser même votre Concierge; à compter, à goûter par avance tous les plaisirs qui nous attendoient au moment de notre réunion. Nous avions sagement abandonné le parti de la poste, qui ne mérite pas ce nom dans ces détestables chemins, où elle est forcée de prendre l'allure des mulets, surtout depuis la chute de la grande montagne: d'ailleurs, que nous eût-il servi d'arriver plutôt? Il falloit compasser notre route sur la vôtre; il nous en eût trop coûté de vous attendre à Lyon. Vous croyez peut-être que cette sage réflexion nous oblige à réparer le matin le sommeil de la nuit, puisque nos mulets ne feroient que leur course ordinaire. Point du tout, nous partîmes à la pointe du jour pour arriver quatre heures plutôt dans un lieu qui mettroit sept lieues de distance de moins entre vous & nous. Nous étions prêts à entrer dans une espece de défilé qui se trouve entre une riviere & une montagne fort haute, lorsque nous entendîmes tirer un coup de pistolet, qui fut suivi immédiatement de plusieurs autres. Notre Muletier s'arrêta tout court, & nous dit que le lieu où nous allions nous engager étoit tout propre à faire un mauvais coup, & qu'il y

avoit beaucoup d'apparence qu'on y assassinoit à ce moment quelqu'un ; qu'ainsi il étoit prudent de rebrousser chemin pour regagner un Village, qui n'étoit pas fort éloigné. Deshomais ne put s'y résoudre ; & sautant sur ses pistolets, se jetta dans le chemin d'où partoient les coups qu'il avoit entendus. Je restai dans la chaise plus effrayée du péril auquel il alloit s'exposer, que de celui que je courois moi-même. Ma crainte s'augmenta lorsque j'entendis tirer de nouveau, d'autant plus que le Voiturier vouloit absolument retourner sur ses pas ; tout ce que je pus obtenir de lui, fut de me permettre de descendre ; & à peine m'eut-il mise à terre, qu'il hâta tellement ses mulets, que je le perdis bientôt de vue. Je gagnai du mieux que je pus l'enfoncement d'un rocher ; car mes jambes trembloient si fort, qu'elles pouvoient à peine me soutenir. Je suis sûre qu'Annette, en lisant ceci, va me trouver poltronne ; elle auroit bravement suivi Deshomais pour partager le péril ; qui fait ce que j'aurois fait, si j'avois eu des pistolets ? mais nous n'en avons que deux, dont son Amant s'étoit saisi ; & ne pouvant que l'embarrasser sans le servir, je fus assez prudente pour me borner à faire des vœux bien ardents pour sa

conservation. Je ne puis vous dire combien de temps je restai dans mon asyle ; tout ce que je fais , c'est qu'il me parut bien long , & que j'étois couverte d'une sueur froide. Tout d'un coup j'entendis la voix de Deshomais qui m'appelloit , & qui , à ce qu'il me dit ensuite , crut que j'avois fui avec le Voiturier. Je sortis avec précipitation de mon trou au son de sa voix , & étant entrée dans le chemin d'où elle partoît , je le joignis bientôt , & quoique je m'attendisse à un spectacle terrible , celui qui s'offrit à mes yeux me glaça d'horreur. La terre étoit couverte de plusieurs corps morts , dont le sang couloit encore ; mais ce qui fixa mes regards , fut un vieillard assis contre terre , qui paroissoit affoibli de plusieurs blessures par lesquelles il perdoit son sang , & qui indifférent , ce semble , sur sa situation , me montrait le corps d'un jeune homme très-bien mis , couché parmi les morts , en me conjurant de voir s'il étoit encore en état de recevoir quelque secours. Pendant que Deshomais examinoit si ce jeune homme vivoit encore , je me hâtois d'arrêter le sang du vieillard ; j'avois appris dans l'Hôpital où j'avois passé quelques années , à panser une plaie , & j'avois fait à la hâte une bande & des compresses

avec nos mouchoirs. Deshomais cria au vieillard de prendre courage, & que le jeune homme vivoit encore. Je donnai mon flacon; & comme l'évanouissement n'étoit pas profond, nous eûmes la satisfaction de lui voir reprendre ses sens. Deshomais se trouva alors dans le plus grand embarras du monde; il n'osoit me laisser seule dans ce lieu, & il sentoît la nécessité d'aller au Village voisin chercher du secours. Je lui fis remarquer que notre Voiturier y ayant sans doute donné l'allarme, il étoit probable qu'il ne tarderoit pas à nous amener du secours, qu'ainsi il étoit plus prudent de l'attendre que d'abandonner nos blessés. Pendant cet intervalle, le vieillard nous dit qu'il avoit eu deux Domestiques de tués, ayant été attaqué par six voleurs, & qu'un moment plus tard, il auroit eu le même sort. Effectivement il avoit déjà reçu un coup de poignard à la main, en s'efforçant de l'arracher au Voleur qui l'avoit terrassé, & un coup de feu dans la cuisse; qu'ayant à faire à un homme vigoureux, il auroit sans doute succombé sans le secours de mon Fils; car j'avois donné ce nom à Deshomais, qui, dans cette occasion, a montré autant de sang-froid que de courage. Ses deux coups furent si heureux,

qu'il tua deux de ces assassins, & força celui qui tenoit le poignard sous la gorge du vieillard, de tourner visage. Ses armes étoient déchargées; mais croyant intimider Deshomais, il vint sur lui le pistolet à la main : Deshomais, sans s'effrayer, fut sur lui l'épée haute, pendant que le Voleur, qui s'efforçoit d'achever le jeune homme, croyant n'en avoir rien à craindre, le quitta pour prendre Deshomais par derrière. Le jeune homme trouva des forces dans son courage, & s'étant relevé, il prit son épée que les voleurs avoient jettée à dix pas de lui, & ayant joint Deshomais, il jeta un des assassins sur le carreau. Pendant ce temps le vieillard qui étoit à terre rechargea ses pistolets, & mis encore un des voleurs hors de combat, ce qui effraya tellement les deux autres, qu'ils sauterent sur leurs chevaux & chercherent leur salut dans la fuite. Pendant que Deshomais me faisoit ce récit, nous apperçûmes sur la hauteur notre Voiturier avec une vingtaine de Payfans bien armés qui venoient à notre secours. On ne peut exprimer la reconnaissance des deux Etrangers blessés; j'eus part à leurs remerciements, & le plus âgé pria Deshomais de lui apprendre le nom d'un homme auquel il avoit obliga-

tion de la vie. Mon Fils alloit lui répondre, lorsqu'il crut s'appercevoir qu'un des scélérats qui étoient étendus sur la terre, faisoit quelque mouvement; il y courut, & pendant ce temps le vieillard me dit : Madame, ce n'est point à des hommes de néant que votre Fils a sauvé la vie; j'ai quelque pouvoir dans ce Pays, mon nom est Sainville. Vous paroissez François, & quelques affaires sans doute vous avoient conduits au-delà des Monts; que je serois heureux, si vous pouviez me procurer l'occasion de vous y rendre service! Je ne fais comment je pus me rendre maîtresse de mes mouvements en ce moment. Mon visage s'altéra d'une manière si sensible, que je fus forcée de m'appuyer contre le roc; & ce fut cet affoiblissement seul, plutôt que la réflexion, qui m'empêcha de me jeter aux pieds de mon Beau-Pere, à qui mes transports eussent pu devenir funestes. Le Marquis effrayé de ma pâleur, appella Deshomais, pour l'avertir que je me trouvois mal; ce qu'il attribuoit à l'effroi que m'avoit causé le spectacle sanglant que j'avois devant les yeux. Mon Fils s'étant approché de moi, je lui dis : Ah! Deshomais, quelle faveur du Ciel! c'est au Marquis de Sainville que vous venez de sauver la vie. J'ai peine à

me modérer; cependant l'intérêt d'une personne si chère l'exige. Dans le moment les gens que nous avions apperçus avec notre chaise, se trouverent proche de nous; Deshomais s'approcha du Marquis, & lui dit : Monsieur, vous ne sauriez, dans l'état où vous êtes, continuer votre voyage; nous ne sommes pas éloignés de St. Jean de Maurienne, où vous pourrez trouver du secours; permettez-nous de vous y accompagner. Ma Mere vient de m'apprendre que vous aviez eu la bonté de demander mon nom, j'ai quelques raisons de différer jusques-là à vous en instruire. En attendant, faites-moi la grace de croire que, de tous les hommes du monde, il n'y en a point pour lequel j'eusse exposé ma vie de plus grand cœur que pour une personne de votre mérite, dont j'ai l'honneur de connoître la famille.

Cette réserve, & ce desir de rester inconnu, ne pouvoient manquer d'exciter la curiosité du Marquis; il accepta donc avec empressement la proposition que nous lui faisons de l'accompagner. Les Paysans eurent bientôt ajusté un brancard avec des branches d'arbres, pour porter le jeune homme qu'on craignoit d'incommoder en le mettant dans la chaise: Deshomais força le Marquis à y oc-

cuper sa place , & voulut absolument suivre le brancard à pied ; attention qui plut infiniment au Marquis. Pendant tout le chemin il m'entretint du bonheur que j'avois d'avoir un Fils si honnête homme ; me dit que le Ciel l'avoit aussi rendu Pere , mais qu'ayant eu le malheur de perdre son Fils , il avoit adopté un de ses Neveux à qui nous avions sauvé la vie. Ce discours , qui m'apprenoit que St. Far étoit celui que Deshomais accompagnoit , me fit craindre que sa présence ne fût un obstacle au desir que nous avions de nous faire connoître au Marquis. Que n'avions-nous pas à craindre de St. Far , si la Lettre de son Domestique n'étoit pas une calomnie ? Cette pensée dura peu : la physionomie du blessé confirmoit l'opinion de ma Fille par rapport à ce Seigneur , sur le visage duquel on lisoit , pour ainsi dire , le désaveu d'un procédé aussi lâche que celui dont ce Valet l'avoit accusé. Arrivés à St. Jean de Maurienne , notre premier soin fut de faire panser les plaies de l'Oncle & du Neveu. Celles du Marquis étoient si légères , qu'il n'a pas même voulu garder le lit. St. Far étoit beaucoup plus maltraité , & le Chirurgien nous a dit qu'il lui falloit vingt-quatre heures pour en porter un jugement certain , d'an-

tant plus que le malade avoit une grosse fièvre. Cette incertitude ne nous permet pas d'exposer le Marquis à une nouvelle émotion, & nous attendrons un moment plus favorable pour nous faire connoître. Vous voyez, ma chere Marquise, que nous ne pouvons plus penser à vous joindre, & qu'il n'est pas même à propos de souhaiter de voir ma Fille ici avant de connoître les dispositions du Marquis à son égard & au nôtre. J'ose donc vous conjurer, ma Chere, de nous attendre à Lyon. Si quelque heureux hazard précipitoit notre reconnoissance, & que nous trouvassions le cœur du Marquis tel que nous le souhaitons, nous vous ferons avertir sur le champ. Je rougis de mon imprudence; puis-je souhaiter de vous faire ajouter ce voyage à celui que vous avez déjà fait, & qui doit vous avoir excédée de fatigue? Oui, je le souhaite, chere Amie; je ne puis me passer du bonheur de vous voir, de vous embrasser, de vous remercier de vos bontés pour ma chere Annette. Vous sentez que Monsieur votre Epoux entre pour beaucoup dans mon empressement. Que ne lui dois-je pas, aussi-bien qu'à vous!

SECONDE LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

De Lyon.

C E n'est point en cette vie que nous sommes destinés à goûter un bonheur sans mélange de peine, chere Amie; j'en fais à ce moment une triste expérience. A peine commençois-je à goûter l'espoir d'être témoin de votre félicité, qu'il a fallu y renoncer. Mon Epoux vient de recevoir une Lettre qui lui apprend que son Fils s'est battu : qu'il est dangereusement blessé, & que, malgré ses blessures, il a fallu le transporter dans un lieu de sûreté, parce que son adversaire est resté sur le carreau. Nous sommes donc obligés de prendre la poste à ce moment pour retourner à Paris : je n'ai différé mon départ qu'autant de temps qu'il en a fallu pour remettre votre charmante Fille entre les mains de Madame de Rochebonne. C'est une Dame du premier rang & d'un mérite distingué, qui s'est intéressée pour elle du premier moment qu'elle l'a vue : elle est d'ailleurs parente & amie

de M. de Villeneuve; la belle Annette fera chez elle comme chez moi. J'ai engagé cette Dame à la conduire à St. Jean de Maurienne lorsque vous le jugerez à propos, si vous n'aimez mieux la venir prendre ici : jamais contretemps ne m'a été si sensible, & dans toute autre circonstance j'aurois laissé partir le Marquis seul; mais vous concevez qu'il n'est pas possible de l'abandonner à son inquiétude; le danger de son Fils l'a tellement accablé, que je crains pour lui quelque accident funeste : je suis moi-même dans un état peu différent du sien, & cependant je trouve encore assez de sensibilité pour m'occuper avec plaisir de l'heureux hazard qui vraisemblablement va mettre le dernier sceau à votre félicité; instruisez-moi, chere Amie, de l'effet que produira chez le Marquis de Sainville, la connoissance du nom de son libérateur; je ne puis me persuader qu'il soit capable de résister aux justes sentiments de reconnoissance qu'il doit avoir pour cet estimable jeune homme.



TROISIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

D'Axerre.

QUoique je n'aie point encore reçu votre réponse, je ne puis différer à vous faire part de l'heureuse nouvelle que nous avons reçue en arrivant ici. Le jeune Marquis est absolument hors de danger, & son affaire n'a point transpiré. On dit dans le Public que celui qu'il a tué a été attaqué par un inconnu; & effectivement le seul Domestique qui accompagnoit ce malheureux, ne connoît point du tout le Marquis, non plus que celui qui a été tué, n'étant que depuis deux jours au service de cet homme, qui est étranger. Nous nous hâtons d'arriver à Paris pour faire paroître en public le jeune Marquis; son absence pourroit faire naître des soupçons. Cette misérable affaire est la suite d'une jalousie, à ce que nous mande le Valet-de-chambre de mon Beau-Fils. Mon Epoux est actuellement plus tranquille; & mon cœur débarrassé des craintes que me donnoit son état, se livre sans ména-

gement aux sentiments de joie qui étoient comme suspendus par la frayeur des suites d'une affaire si fâcheuse. J'espère trouver une de vos Lettres en arrivant, & vous informer tout de suite d'un détail que j'ignore. Je suis obligée de finir, car les chevaux sont à la chaise, & on me presse de partir.

QUATRIEME LETTRE.

ÉMERANCE À LUCIE.

De S. Jean de Maurienne.

J'Avois besoin d'un contrepoids pour ne pas succomber sous l'excès de ma joie, & d'un bonheur qui surpassât mes espérances : je n'ai pas été la maîtresse de le sentir dans toute son étendue jusqu'à ce moment où je reçois votre seconde Lettre, dont je vous fais un gré infini. Achevez de me tranquilliser, en m'apprenant la fin de cette fâcheuse affaire dont j'augure heureusement. Les miennes sont dans une telle situation, qu'il ne me reste qu'un bien à désirer. Je suis réunie à cette Fille si chérie, & si digne de ma tendresse ; elle a recouvré en même temps une

Mere, un Epoux, un Ami, & la tendresse d'un Aïeul qui lui est extrêmement cher. Je retrouve moi-même un Pere qui m'a transporté l'excessive tendresse qu'il eut pour son infortuné Fils. Que de biens à la fois ! Que ne pouvez-vous jouir des transports de mon ame dans une situation si nouvelle ! Mon triste cœur nourri d'amertume depuis tant d'années, est enlevé par un changement si inespéré ; je ne sens rien pour trop sentir, & je suis persuadée que le temps seul peut me mettre en situation de compter les biens dont je suis environnée, accablée, pour ainsi dire ; en sorte qu'il ne m'est pas encore possible de les connoître & de les goûter en détail. Il en est un d'une autre espece, auquel vous m'avez habituée, c'est de vous voir partager mes sentiments : jusqu'à ces heureux moments, je n'en ai eu que de douloureux à vous offrir ; il est donc bien juste de vous faire participer à la délicieuse situation que j'éprouve, & de vous apprendre par quels degrés je suis parvenue au comble de la félicité.

Je vous écrivis ma dernière Lettre au moment où l'on eut visité les plaies du Marquis de Sainville & de son Neveu ; vous n'avez pas oublié que ce dernier n'étoit pas sans danger, & la crainte de le

perdre suspendit la curiosité qu'avoit le Marquis de savoir qui nous étions. Le lendemain, les Chirurgiens qui leverent le premier appareil, nous rassurerent entièrement ; le malade avoit reposé , & étoit sans fièvre, ce qui mit l'esprit de M. de Sainville dans une assiette assez tranquille pour pouvoir s'occuper de nous. Il étoit demeuré auprès du lit de son Neveu ; & comme il s'aperçut qu'il reposoit, il prit ce moment pour s'éclaircir de ce qu'il souhaitoit de savoir, pour être en état de nous donner des marques de sa gratitude. Je desirois & je craignois également cette explication , & je fus saisie d'une telle émotion lorsque je vis ce Seigneur entrer dans ma chambre, que je fus au moment de perdre connoissance. La pâleur de mon visage lui fit connoître que je me trouvois mal, & il me secourut avec un empressement qui augmenta mon émotion. Mes yeux se remplirent de larmes ; je saisis sa main, que je baisai avec une ardeur si vive, qu'il crut pendant quelques instans que j'extravaguois, & fit quelques efforts pour s'éloigner un peu. Cependant je continuois de baiser cette main que j'arrosois de mes larmes : l'abondance de celles que je versois m'ayant comme foulagée du poids

dont j'étois opprimée , je me sentis la force de me lever & de me jeter aux pieds du Marquis , qui , surpris de mon action , ne me disoit que des mots sans suite. Que faites-vous , Madame ! je suis confus.... Levez-vous , je vous en conjure.... qu'est-ce que cela signifie ! vous seroit-il arrivé quelque malheur ? ordonnez , je suis prêt à faire tout ce que vous exigerez. En disant ces mots , il réussit à me relever , & à me porter , pour ainsi dire , dans un fauteuil , où il me laissa pour s'adresser à Deshomais , en le conjurant de lui apprendre ce qui m'étoit arrivé de fâcheux depuis une heure qu'il m'avoit quittée. Deshomais crut le moment favorable pour nous faire connoître. Vous venez de voir à vos pieds , Monsieur , une personne qui étoit il y a peu de temps la plus malheureuse de toutes les femmes , & qui touche au moment de voir finir ses maux , pourvu que vous daigniez vous y intéresser. Ah , Monsieur ! dit le Marquis , ne tardez pas à me découvrir en quoi je puis être utile à Madame ; la reconnoissance m'impose la loi de tout faire pour elle , je puis pourtant vous jurer que je n'ai point besoin de ce motif pour la servir ; & quand je ne vous ferois point redevable de la vie , l'inclination

m'engageroit à faire tout ce qui dépendroit de moi pour la rendre heureuse. Madame, me dit-il, en me regardant de l'air le plus touché, le danger auquel je venois d'échapper au moment qui vous offrit à mes yeux, ne put m'empêcher de me livrer à des mouvements peut-être trop tendres, en vous regardant; & environné des horreurs d'une mort que j'avois vue si près de moi, & qui m'avoit paru inévitable, je fus surpris, & comme effrayé de me trouver susceptible des sentiments que vous me fîtes éprouver. Oui, Madame, dans un corps glacé par les ans & par une terreur aussi légitime que l'étoit celle de toucher à mon dernier moment, j'ai senti mon cœur brûler d'un feu qui s'est augmenté par les charmes de votre conversation : je connois que je vous suis dévoué pour le reste de ma vie, & vous me faites regretter les années que j'ai vécu. Disposez de mes biens, de mon crédit, je n'oserois dire de ma personne, ce seroit un triste présent à faire à une Dame de votre âge; j'ignore d'ailleurs si vous êtes libre : ne craignez point de refroidir mon zèle pour vous, en m'avouant que vous ne l'êtes pas. J'ai peine à distinguer les sentiments que vous m'inspirez; mais qu'ils aient leur source dans

une passion déplacée, ou dans une amitié que vous méritez, ils seront durables. Je vous le répète, vous pouvez disposer de mon sort. Regardez-moi, ou comme l'Amant le plus soumis, ou comme le Pere le plus tendre; il me semble que mon cœur sera également satisfait d'un de ces deux titres : que dois-je espérer? Je fis quelques efforts pour reprendre mes esprits, comme accablés par la force de mes sentiments; & me jettant une seconde fois aux pieds du Marquis, je m'écriai : Ah, Seigneur! qu'il est doux à l'Epouse de votre infortuné Fils, d'entendre sortir de votre bouche la permission de vous regarder comme son Pere! Ce peu de mots avoit épuisé toutes les forces de mon ame; je n'avois pas perdu le sentiment, mais mes sens étoient comme liés par le ravissement. Le Marquis me ferroit dans ses bras, & le doux nom de Fille s'échappoit de ses levres au milieu des transports de sa joie & de sa douleur; il lui sembloit, à ce qu'il m'a dit depuis, être au moment où il avoit perdu mon Epoux; tant le souvenir de ce malheur s'étoit renouvelé à ma vue. A la fin levant les mains & les yeux au Ciel, il dit : Je ne murmure point contre vos décrets, ô mon Dieu,



dans un temps où je ne dois sentir que de la reconnoissance pour le présent d'une telle Fille ! mais exaucez les vœux d'un Pere , qu'un second miracle lui rende son Epoux & sa Fille. La moitié de vos vœux est remplie par avance , dit Deshomais ; Madame n'ignore point vos bontés passées pour Mademoiselle de Sainville , & cette chere Fille pourra dans peu être offerte à vos yeux. Deshomais avoit prétendu faire une diversion à nos sentimens ; il y réussit au-delà de ses espérances. Le Marquis se débarrassant de mes bras , courut à lui avec transport , & me montrant du doigt : vous l'appellez votre Mere , lui dit-il ; aurois-je le bonheur de retrouver un Petit-Fils dans celui qui m'a sauvé la vie ? Deshomais , au-lieu de se livrer aux mouvements de tendresse qu'attendoit le Marquis , dans la supposition qu'il avoit faite , se recula de quelques pas , & mettant un genouil en terre , il dit modestement au Marquis : Le malheureux Deshomais préféreroit le bonheur de vous appartenir , à toutes les Couronnes du monde ; mais il se rend justice , un tel honneur n'est pas fait pour lui. Le Marquis , au-lieu de lui répondre , s'écria : Grand Dieu , vous remplissez mes vœux ! si je ne puis retrouver ce-

lui auquel j'ai donné la vie , vous le remplacez par celui duquel je la tiens ; & tendant la main à ce jeune homme : Levez-vous , Deshomais , lui dit-il ; vous êtes mon Fils , & vous le deviendrez réellement en recevant Annette de ma main. Puis s'adressant à moi , après avoir embrassé plusieurs fois Deshomais ; Ma chere Fille , me dit-il , m'a fait espérer le bonheur de revoir ma chere Annette ; pourquoi tarde-t-elle à s'offrir à mes yeux ? Je lui appris alors qu'elle étoit à Lyon , où elle attendoit la permission de venir se jeter à ses pieds pour obtenir le pardon de sa fuite. Ne parlons plus du passé , me dit le Marquis ; s'il étoit question de pardon , j'en aurois besoin de sa part : je sais combien elle a souffert ; & quoique j'ignorasse absolument la maniere indigne dont elle a été traitée , j'étois toujours coupable de l'avoir abandonnée à la discrétion de ma cruelle Belle-Sœur. Laissons reposer en paix ses cendres ; le repentir qu'elle a témoigné de ses fureurs en mourant , me fait croire qu'elle eût vu avec plaisir le retour d'Annette.

Vous l'avouerez-je , ma chere Marquise ? j'ai respiré , ce semble , bien plus librement , en apprenant que cette femme n'existoit plus : ce n'est pas que j'eusse

souhaité sa mort, à Dieu ne plaise ; je n'étois qu'inquiete qu'elle n'employât l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de mon Beau-Pere, pour me ravir son affection. Je crois au moins que le mouvement de joie que j'éprouvai dans ce moment, n'étoit causé que par l'absence de cette crainte qui s'étoit fait sentir au milieu de la joie que je venois d'éprouver. Je racontai ensuite au Marquis les diverses fortunes que j'avois essuyées, aussi-bien que les étranges accidents qui m'avoient procuré la connoissance de ma Fille. Je me lassé de vous parler de nos transports ; il est pourtant certain que c'est le seul nom qui convienne à tous les mouvements que nous éprouvons depuis cet heureux moment. Le Marquis fit partir Deshomais le même jour pour presser le départ d'Annette, & conjura Madame de Rochebonne de vouloir bien s'acquitter de la promesse qu'elle vous avoit faite de l'amener elle-même. Après le départ de cet Amant, qui eût donné sa vie pour obtenir Pégase, seulement pour une couple d'heures, nous concertâmes, le Marquis & moi, quelle conduite il convenoit de garder par rapport à St. Far, & nous conclûmes de lui cacher tout ce qui s'étoit passé, jusqu'à son entier rétablissement.

Pen-

Pendant les quatre jours qui se sont écoulés jusqu'à l'arrivée de ma Fille, le Marquis m'a donné mille preuves de son attachement. Il badine beaucoup de sa frayeur, lorsqu'il se crut amoureux; de sa surprise, lorsque je lui baisai les mains; & s'étonne de ne m'avoir pas reconnue après avoir si souvent regardé mon portrait, sans penser que je n'avois que quatorze ans lorsqu'il fut fait: il m'entretint aussi de sa tendresse pour ma Fille, & des grandes qualités de cette chere Enfant. Ces conversations délicieuses n'ont point été exemptes d'amertumes; nous nous sommes rappelé avec douleur les circonstances de notre enlèvement, & la perte de mon Epoux: l'inutilité des démarches que j'ai faites pour découvrir ce qu'il est devenu, achevoit de troubler le plaisir que nous goûtons à nous voir réunis. Quelquefois nous prenions plaisir à forger d'agréables chimères à ce sujet. Le Marquis me dit souvent que les miracles que Dieu a faits pour nous, semblent nous permettre quelque espoir pour un bien qui mettroit la perfection à tous ceux dont nous sommes comblés. Hélas, ces beaux songes s'évanouissent! on ne revient point des sombres bords: que la volonté de Dieu s'accomplisse; ce n'est point à ses

créatures à se plaindre , & il a déjà trop fait pour nous , & plus que nous n'osions attendre. L'arrivée de ma Fille a fait diversion à toutes pensées tristes ou agréables : vous dire que ma joie ressembloit à une espece d'ivresse , c'est dire mal , car en vérité , elle ne ressembloit à rien ; il faut pourtant employer ce mot faute d'autre : que notre langage est borné , à proportion de nos sentiments ! Cette ivresse n'a pas encore pu se calmer , quoique j'aie le bonheur de la posséder depuis trois jours : je ne la perds point de vue , car il me semble à tous moments qu'on veut me l'arracher une seconde fois. Le sommeil , loin de calmer mes terreurs à ce sujet , les augmente : je me réveille dix fois par nuit , couverte d'une sueur froide , & lasse des efforts que j'ai faits pour la secourir contre ses ravisseurs , & je me rassure à peine à mon réveil en la serrant dans mes bras. Il faut espérer que je m'accoutumerai à ma félicité , & que je pourrai ensuite la goûter plus tranquillement. Ma chere Annette n'est pas dans une situation plus calme , & son cœur , à ce que je crois , a ressenti des transports qui , pour être cachés , n'en sont pas moins vifs. Aux mouvements de la nature se joignent ceux de l'amour le plus tendre ;

heureusement elle trouve en moi une confidente, qui, loin de gêner ses sentiments, y applaudit. Je ne pourrois agir autrement sans injustice, Deshomais est digne d'elle : vous qui la connoissez, vous sentirez que ce peu de mots font un éloge complet : le Marquis de Sainville l'aime autant qu'Annette, & presse leur union. Nous n'attendons que le consentement des Parents de Deshomais pour finir ce mariage, & nous le recevrons probablement en arrivant à Turin, où nous serons dans cinq jours. Ce qui met le comble à notre félicité, est qu'elle ne cause point le malheur d'un homme qu'on ne peut s'empêcher d'estimer & d'aimer. Le vertueux St. Far voit sans jalousie le bonheur de Deshomais ; sa raison a triomphé de sa passion, & il se borne à l'amitié de ma Fille & de son Epoux. Que nous eussions été injustes de le soupçonner ! Il n'avoit engagé M. de Sainville à faire le voyage de Paris, que pour essayer de trouver la retraite d'Annette. Le scélérat, qui l'avoit volée, lui avoit protesté qu'elle l'avoit renvoyé dès Paris, & lui avoit défendu de la suivre ; apparemment, disoit-il, pour lui cacher le lieu où elle vouloit se retirer. Dieu n'a pas permis qu'il jouît du prix de son crime ; c'est un de ceux qui

ont péri dans l'occasion dont je vous ai parlé. Il s'est formé une telle affection entre ces deux rivaux, que Deshomais vient de déclarer à mon Beau-Pere, qu'il ne pouvoit se résoudre à accepter la main d'Annette, s'il devoit, par ce mariage, dépouiller St. Far d'une fortune qu'une longue prescription faisoit regarder comme la sienne; & il exige qu'il soit traité comme le Frere de ma Fille dans le partage des biens du Marquis, qui, étant immenses, peuvent suffire à tous les deux. Cette générosité augmenteroit, s'il étoit possible, l'estime de ce Seigneur, qui aime bien tendrement son Neveu; & cette disposition, qui vient d'être scellée par un Acte public, nous ôte la seule amertume qui eût pu balancer notre joie, car je ne puis m'empêcher de regarder St. Far comme mon Fils.

Encore une de vos Lettres, où j'apprendrai l'heureux succès de votre affaire, & je serai parfaitement tranquille. Je parle le langage commun, ma chere Marquise, il faut s'exprimer comme les autres; mais un bonheur parfait n'est pas le lot des pauvres mortels. C'est un effet de la bonté du Très-Haut, qui nous avertit par-là que rien de créé ne peut remplir notre cœur, & qui nous invite à le tour-

ner sans cesse vers lui , centre unique de la vraie félicité. Il est vrai pourtant qu'il s'est trouvé des instants où il sembloit que j'étois parfaitement heureuse. Les grands événements qui se sont passés , avoient comme enlevé mon ame : j'étois dans une sorte de délire. Heureusement , ils ont passé comme des éclairs , ces moments dangereux où l'ame voudroit se reposer dans la créature : devenue plus tranquille , je puis compter les maux que je crains , aussi distinctement que les biens que je possède. Hélas ! ces biens ont en eux-mêmes le germe des inquiétudes les plus cruelles ; je puis les perdre en un instant , & leur fragilité est un contrepoids qui me retient dans la dépendance du souverain Arbitre de mon sort. Ah ! je ne murmure point de cette dépendance , chere Amie ; j'ose dire que je l'aime , & que je ne voudrois pas m'en affranchir , si , par impossible , cela étoit en mon pouvoir. Je sens encore que j'ai à essuyer un nouveau genre de peines , qui , sans avoir aucun rapport aux chers objets que Dieu m'a rendus , ne laissera pas de me toucher bien sensiblement ; c'est le chagrin que me donne la situation de nos Amies : marquez-moi , je vous prie , comment elles vous auront reçue , & ce que nous avons à craindre

& à espérer d'elles. Quel dommage que Victoire se soit engagée avec tant de précipitation ! St. Far, assez aimable pour lui plaire, est tel qu'il l'eût fallu pour devenir son guide.

CINQUIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

JE puis me livrer sans réserve à la joie que me cause l'heureux dénouement de vos affaires ; celle qui nous inquiétoit par rapport au jeune Marquis, est absolument finie, ou plutôt n'a point eu de suite. Celui qu'il a eu le malheur de tuer, est un homme sans nom, qui pourtant faisoit une assez belle figure. C'étoit, selon les apparences, un de ces Chevaliers d'industrie, dont la figure & les dangereux talents pour le jeu font toute la ressource : d'ailleurs le Marquis a été attaqué, & n'est point sorti des bornes d'une juste défense ; cela est prouvé. Si nous eussions été ici, on ne l'eût point transporté hors de chez lui : la tête tourna à tous ses gens, ils le crurent perdu, parce qu'ils regardoient ce combat comme un

duel ; voilà ce qui les engagea à le cacher pendant qu'il étoit sans connoissance. Mon Epoux a profité de cet accident pour faire une mercuriale assez vive à son Fils , non pas pour s'être défendu , mais pour s'être mis dans le cas d'être attaqué par un homme de cette espece , en fréquentant de mauvaises compagnies. Victoire a montré toute la sensibilité convenable en cette occasion , son cœur est excellent. Elle a oublié tous les sujets qu'elle avoit de se plaindre de son Epoux , pour ne s'occuper que du soin de le servir : si elle ne trouve pas sa récompense au fond de son cœur , elle n'a pas trop lieu de s'applaudir de ce qu'elle a fait dans cette occasion ; le Marquis a reçu ses soins avec une indifférence qui me fait trembler pour notre Amie. Cette odieuse conduite ne peut manquer de la rebuter ; d'autant plus que l'Actrice que son Mari entretient est venue le voir plusieurs fois , & en a été reçue avec des transports qu'il n'a pas même daigné dérober à la connoissance de son Epouse.

Elle m'a reçue avec toute l'amitié possible ; nous n'avons point parlé du passé , & j'attends à savoir d'Henriette où elle en est avec ses nouvelles Amies : je la verrai avant de fermer cette Lettre , & je vous

rendrai compte de ce qu'elle m'apprendra.

Je sors de chez notre indolente Amie ; je l'ai trouvé excédée des fatigues du grand monde, & cependant je ne puis la résoudre à s'en séparer. Elle m'avoue sans détour qu'elle ne veut me rien promettre, parce qu'il faudroit se brouiller avec Victoire, & qu'elle n'en a pas le courage. Mr. de Sauvebœuf de son côté a pris assez de goût pour ce Pays, pour vouloir s'y fixer en achetant une Charge. Si cela s'exécute, Henriette est perdue. C'est le jeu qui occupe actuellement nos deux Amies, elles y passent les nuits. Outre que Victoire s'est dévouée aux goûts de sa société, qui est toujours la même, elle joue heureusement, & gagne de grosses sommes ; ce qui va en faire une joueuse de profession. Elle n'est pourtant pas devenue intéressée ; non, elle méprise l'argent : cependant, comme il lui devient nécessaire pour satisfaire ses autres goûts, & que son Époux n'est rien moins que libéral pour elle, bientôt elle en fera plus de cas, & finira par le croire nécessaire à son bonheur. Dieu sait jusqu'où va la passion de faire une grande dépense ! De toutes les passions, celle du jeu me paroît la plus dangereuse, parce que les pertes qu'on se met en danger de

faire, excitent à se servir de toutes sortes de moyens pour les réparer. J'ai voulu hasarder quelques réflexions à ce sujet, je n'ai point été écoutée; & Victoire me traite comme une misanthrope, ennemie des plaisirs les plus innocents : elle regarde le jeu comme tel; les plus honnêtes femmes en font leur occupation, & il est du dernier ridicule de vouloir faire autrement que les autres. Elle continue de voir assiduellement le Duc; il est de toutes ses parties : cependant, à vue de pays, je ne crois pas qu'il ait fait de grands progrès dans son cœur : il passe pourtant pour être très-bien avec elle, & ces dehors nuisent autant à sa réputation qu'une affaire réelle. Quand je dis que cette affaire nuit à sa réputation, c'est à mes yeux, & à ceux d'un très-petit nombre de personnes : dans le Pays où elle vit, ce ne sont point les mœurs d'une femme qui décident de l'idée qu'on a d'elle; on ne lui demande que de grands égards dans le choix des objets de son dérèglement. Tant que Victoire n'aura sur son compte que des hommes de ce rang, elle n'excitera que la jalousie, & on ne s'avisera pas de la trouver méprisable. Le monde s'est fait à ce sujet d'étranges loix ! Je me trouvai l'autre jour chez une Dame où

il y avoit , je ne dirai pas bonne compagnie , mais grande compagnie : parmi les femmes qui y vinrent étaler leurs parures , il n'y en avoit pas une dont on ne pût nommer les Amants passés , présents & même futurs ; car tous ces arrangements ne sont que de convenance , le cœur n'y entre pour rien , & on peut prévoir presque à coup sûr. Une Demoiselle de vingt-cinq ans , extrêmement aimable , fut amenée par une Dame de ses Amies : aussitôt il se fit une grande rumeur ; on se parloit bas ; on prenoit des airs dédaigneux auxquels je ne comprenois rien. Je demandai tout bas à une Dame , qui étoit à côté de moi , ce que cela signifioit. Cette femme n'y pense pas , me dit-elle , de nous amener *une Fille*. Comment , lui ai-je répondu , faut-il être nécessairement mariée pour paroître en compagnie ? Ma question a fait rire cette Dame , qui enfin m'a expliqué qu'on entendoit par ce mot de fille , une personne entretenue : notez que celle qui me parloit , a eu dix Amants , de notoriété publique , quoique son Mari soit fort honnête homme ; & que cette pauvre Fille , dont elle parloit avec tant de mépris , n'a jamais eu qu'un Amant , auquel elle est fidelle depuis sept ans , de l'aveu de tout

le monde. A peine cette Fille fut-elle sortie, que toutes ces femmes se récrièrent ; & , à les entendre , on les eût prises pour des Lucreces modernes. Lorsque je fus retirée chez moi , je demandai à mon Epoux ce que c'étoit que cette Fille si méprisée. C'est , me répondit-il , une personne à laquelle je n'ai pu refuser mon estime , malgré les malheureuses circonstances où elle se trouve. Restée sans fortune & sans appui à l'âge de dix-sept ans , le Comte de *** , qui avoit été Ami de son Pere , s'ouvrit le chemin de son cœur par ses bienfaits , qui d'abord eurent l'air le plus désintéressé ; il ne découvrit ses vues qu'au moment où il fut sûr d'être aimé , & abusant du penchant qu'il avoit inspiré à cette Fille innocente , il la précipita dans l'abyme où elle est aujourd'hui. Ce qui devint funeste à cette infortunée , lui a été fort avantageux à lui-même. Elle l'a retiré de la débauche crapuleuse à laquelle il s'étoit livré , & lui a inspiré des sentiments qui le font ce qu'on appelle un honnête homme dans le monde , & l'ont réhabilité dans l'estime du Public , qu'il avoit perdue par sa mauvaise conduite. Eh ! mon Dieu , ai-je dit au Marquis , comment une Fille telle que vous me dépeignez celle-ci , peut-elle vi-

vre si tranquillement dans le crime ? Si vous vous exprimiez ainsi devant tout autre , me répondit le Marquis , on se moquerait de vous ; le monde qui méprise cette Fille , ne le fait point à raison du désordre dans lequel elle vit. Si elle avoit dix mille livres de rente , & qu'elle aimât le Comte but-à-but , on la regarderoit comme une Fille de bon sens , & au-dessus des préjugés. Ce n'est point son intrigue qui la déshonore , mais le profit qu'elle en retire : elle reçoit les bienfaits de son Amant , voilà son crime : en vérité , je dirois volontiers , voilà son excuse. L'indigence à laquelle elle s'est trouvée réduite , étoit une violente tentation que n'ont point éprouvée celles qui la frondent si impitoyablement : elles ne manquoient de rien , & le dérèglement de leur cœur a seul occasionné leur chute. Elle me paroît une Vestale par comparaison. Vous pensez juste , me dit mon Epoux , d'autant plus que la pauvre Mademoiselle Lemerî est de bonne foi dans le libertinage ; elle n'a pas la moindre idée des principes de cet honneur de convention que les hommes se sont forgés , & ce n'est que selon ces idées qu'elle est coupable ; à coup sûr , elle l'est beaucoup moins que celles qui censurent sa conduite.

Je vous assure, ma Chère, que je meurs d'envie de connoître plus particulièrement cette Mademoiselle Lemer. Quel dommage qu'une telle personne manque des secours nécessaires pour s'arracher au vice, elle qui sans doute étoit née vertueuse ! Son Amant est de cette bonne société dans laquelle le Marquis m'a introduite ; je veux acquérir sa confiance, & m'en servir pour l'engager à rompre avec cette infortunée, ou à l'épouser. Cette conversation que j'ai eue avec mon Epoux, m'a fait faire de nouvelles découvertes. J'aurois juré que tous ceux que j'ai vus dans la société dont je viens de vous parler, étoient de bons Chrétiens, qui, sans être ce que l'on nomme des Dévots, respectoient la Religion, qui étoit le mobile de leur vie. Le Marquis m'apprend que ce sont des Déistes, pour la plupart, gens qui se piquent de ne croire à rien, & de n'avoir pour guide que la Religion naturelle, dont ils suivent, disent-ils, si exactement les principes, qu'ils ne pourroient faire davantage quand ils croiroient plus ; mais ce qui me pénètre de frayeur, c'est qu'à l'air satisfait du Marquis en me parlant de ces Déistes, j'ai quelques soupçons qu'il pense comme eux. Ah ! Madame, je ne pour-

rois soutenir ce malheur. Mais sans doute que ma frayeur n'a pas un fondement réel; mon Époux est exact à remplir les devoirs de Religion; il a grand soin que ses Domestiques s'en acquittent; il approuve les bonnes œuvres que j'ai dessein d'entreprendre. Ma terreur à cet égard n'est pas raisonnable, & quoiqu'elle ait sa source dans mon sincere attachement pour lui, grondez-moi bien de l'avoir eue. Mais que veut-il dire par ces principes d'honneur de convention? Ne devoit-il pas rapporter la perte de cette Fille au défaut de ceux de Religion? Expliquez-moi cette énigme; & fasse le Ciel que mes frayeurs soient sans fondement!

SIXIEME LETTRE.

ÉMÉRANCE À LUCIE.

Vous n'aurez qu'un mot de moi aujourd'hui, ma chere Lucie, & encore je suis sûre que vous m'en ferez tout autant de gré que d'une longue Lettre dans la circonstance présente. Nous avons fait ce matin le mariage de ma Fille, & je me dérobe à la foule qui m'environne, pour vous faire part de ce grand

événement , persuadée qu'il vous intéresse presque autant que moi. Annette me charge de vous mander que vous ne vous trompiez pas lorsque vous l'accusiez d'avoir le cœur vaste , & que la place qu'occupent l'Epoux & la Mere , ne diminue point celle de l'Amie. Elle dit qu'elle ne souhaiteroit plus rien si elle pouvoit vous en assurer de bouche. Quelque pressée que je sois , il faut pourtant dire un mot de cette pauvre Mademoiselle Lemer , & pour cause ; vous en conviendrez tout-à-l'heure , ma chere Marquise. Si j'étois à votre place , j'essayerois de devenir son Amie , à mon âge on peut entreprendre bien des choses qui ne sont pas convenables au vôtre ; on vous juge suivant nos liaisons , & votre jeunesse ne permet pas d'en avoir de suspectes. J'avoue que les préjugés dont vous me parlez dans votre dernière Lettre , sont ridicules ; malgré cela , quand on vit dans le monde , il faut s'y assujettir , du moins en partie. Il trouve bon que vous voyiez des femmes méprisables , pourvu que vous n'en fassiez pas vos amies , & que vous n'ayiez avec elles que des liaisons de bienfaisances , & il fronderoit votre amitié avec une Fille foible. Respectez cette folie , qui n'en est point une dans un certain sens ,

sans perdre le dessein d'être utile à cette infortunée ; devenez l'Amie de son Amant , on vous le pardonnera : mais ce que l'on ne vous pardonnera pas , & que je vous exhorte pourtant à tenter , c'est de l'engager à finir cette affaire d'une maniere ou d'une autre. J'étrangle cette matiere faute de temps ; elle mérite pourtant un plus ample discours , & je le reprendrai aussi-bien que plusieurs articles de votre Lettre , lorsque je serai plus libre.

S E P T I E M E L E T T R E .

LUCIE A ÉMERANCE.

Nous avons célébré le mariage d'Annette , ma chere Amie , avec un transport de joie égal au vôtre ; mais cette fête s'est passée entre moi & mon Epoux ; nous aurions craint de blesser la discrétion en y admettant même nos Amies. Jugez de notre étonnement lorsque nous avons vu le Gazetier maître d'un secret si bien gardé , & qui en faisoit confidence à l'Europe entiere. Il est vrai qu'il n'a pu insérer , dans son Histoire , le nom sous lequel vous avez vécu parmi nous , parce qu'il l'ignoroit ; cependant , comme il a

fait mention du lieu où vous avez passé quelques années , Victoire & Henriette n'ont pu vous méconnoître. Elles sont parties aussi-tôt de Versailles , & sont accourues chez moi pour vérifier leurs conjectures. Je n'ai pas cru devoir faire la mystérieuse , & leur ai avoué que vous étiez l'Héroïne de cette Histoire , dont pourtant je ne leur ai fait aucun détail , jusqu'à ce que je sache de vous ce que vous me permettez de leur en apprendre. Elles avoient vu ma petite Marie , qui leur plaisoit beaucoup, elles m'en ont demandé des nouvelles avec empressement , & n'ont garde de s'imaginer qu'elle soit un des principaux personnages de la piece du jour. Je meurs d'envie de les en instruire , & j'y résiste. Qu'on vienne après cela accuser les femmes d'être indiscrettes ; ah , vraiment , j'ai de quoi répondre ! Au reste , je suis satisfaite de leur cœur en cette occasion ; rien de plus naturel , de plus vrai que la joie qu'elles ont ressentie & dont elles sont pénétrées. Je sens pourtant qu'elles sont dans un grand embarras ; il n'y a pas moyen de se dispenser de vous écrire à cette occasion ; & comme elles ont laissé vos dernières Lettres sans réponse , cela rend la tâche pénible ; j'ai une grande curiosité de savoir comment elles s'en tire-

ront. La publicité de votre reconnoissance nous a donc laissé la liberté de montrer hautement la part que nous prenons à tout ce qui vous touche. Vous avez ici pour admirateurs tous ceux à qui j'ai parlé du bonheur d'avoir eu une Amie telle que vous, & le nombre n'en est pas petit. Jugez du plaisir que j'ai eu à vous faire perdre l'*incognito* que vous avoit laissé le Gazetier. C'a été un cri de joie lorsque j'ai décliné votre nom ; c'étoit dans un grand repas destiné à célébrer cette fête ; nos Amies, leurs Epoux & dix autres s'étoient rassemblés. Vos fantés y ont été bues de grand cœur, & en vérité je ne savois à qui répondre. Depuis ce temps, tout ce qui dans Paris porte un nom, veut entendre de ma bouche quelque circonstance de vos malheurs ; jugez de mon embarras ; le Gazetier devoit au moins attendre que je fusse que répondre. Je dis en général que vous avez été séparée de votre Epoux par un accident qui seroit trop long à détailler, qu'on vous avoit aussi enlevé votre Fille unique, & que le Marquis de Sainville, votre Beau-Pere, l'avoit chez lui, où vous l'avez découverte. Cela n'est-il pas bien clair, ma chere Amie ? cependant on l'écoute avec avidité, & chacun s'intéresse

à votre réunion , comme si on devinoit combien vous méritez cet attendrissement général.

Nos Amies ont passé la semaine à Paris , & ne m'ont presque pas quittée. Henriette s'est amusée avec moi de la meilleure foi du monde ; Victoire s'est efforcée pour paroître du moins goûter nos amusements ; mais son ennui a percé à travers ses efforts ; elle brûloit du désir de se retrouver au milieu du tourbillon. Je vous ai dit que son Epoux s'est trouvé à notre petite fête : il l'a traité avec autant de cérémonie qu'il feroit à une Dame étrangère ; il agit, je crois, tout naturellement ; mais ce feroit la même chose quand il l'aimeroit passionnément. C'est encore une manie de ce Pays-ci : un galant homme, qui a le malheur d'être amoureux de sa femme, doit tout mettre en usage pour cacher au Public un pareil travers, sur lequel on ne lui feroit aucune grace. On pardonne pourtant à mon Epoux ses attentions tendres, ses inquiétudes lorsqu'il est éloigné de moi, son empressement à me rejoindre. Son âge, dit-on, lui rend ses foiblesses comme nécessaires, & de là elles sont excusables. Un vieux Mari doit être pétri de ridicules, & on s'est accordé à lui passer ce-

lui-là, pourvu qu'il ne soit point jaloux. Remarquez que c'est mon âge qui attire à M. de Villeneuve l'épithète de vieillard ; en vérité, il n'est point vieux, n'allez pas vous le représenter comme tel, vous vous tromperiez, & il a meilleure façon, je vous jure, que tous nos agréables ; d'ailleurs, il n'a pas cinquante ans ; vous sentez qu'on n'est vieux à cet âge que par comparaison avec une femme de vingt ans. Je n'éprouve pas la même indulgence du Public que mon Epoux, cependant on n'a pas encore décidé définitivement sur mon compte ; on examine, &, avant qu'on soit sûr de son fait, on hazarde mille jugemens qui me sont rien moins qu'avantageux. Premièrement, j'ai de l'esprit, malgré la manie du bon sens & de la raison qui affecte ; donc il ne m'est pas possible de me repentir du ridicule mariage que j'ai fait. Qu'une pupille gênée par des parents barbares, qu'une Fille censée sans fortune se détermine à épouser un homme qui a plus que le double de son âge, cela n'a rien qui surprenne, on a la clef de sa conduite ; mais que de propos délibéré, sans y être contrainte, une riche héritière refuse la main d'un Fils pour épouser le Pere, oh ! cela ne ressemble à rien. Mon mariage a

donc eu des motifs secrets ; & quoique j'en sente aujourd'hui tout le désagrément , je me pique d'honneur & m'efforce de soutenir la gageure. Je joue la femme satisfaite par fierté , par adresse peut-être ; je cherche à me faire une réputation à l'ombre de laquelle je pourrai par la suite me livrer aux penchans naturels à une femme de mon âge. Nos galans se sont arrangés sur ce pied , & attendent le moment où fatiguée du pénible rôle d'honnête femme , je suivrai le chemin battu. Je fais , à n'en pouvoir douter , que plusieurs Petits-Maîtres ont annoncé ma conversion ; & comme ils trouvent qu'une femme de ma figure est un effet qui doit appartenir à la société , ils veulent bien , par amour pour l'intérêt commun , se donner la peine de devenir mes Apôtres. S'ils pouvoient pénétrer dans mon cœur , & y lire le parfait mépris qu'ils m'inspirent , ils chanteroient sur un autre ton. Ce n'est point que je sois amoureuse de mon Epoux , non , ma Chère ; le séjour de Paris m'a éclairée sur les symptômes d'une passion dont je n'avois pas même l'idée ; & je dis que ce sentiment vif , inquiet , n'est point celui que m'a inspiré le Marquis de Viileneuve ; c'est un assemblage d'estime , d'amitié tendre , de confiance

& de respect; sentimens qui sont devenus, ce semble, nécessaire à mon existence, à mon bonheur; chaque jour je les crois parvenus à leur dernier période, & chaque jour je sens qu'ils augmentent. Un cœur occupé aussi délicieusement que le mien, est inaccessible à tout autre sentiment, & ma vertu ne me donne nulle fatigue.

Je vous remercie mille & mille fois pour le conseil que vous me donnez par rapport à Mademoiselle Lemerî, je conçois que j'allois faire une imprudence : mon Epoux, qui a fort approuvé ce que vous me mandez à ce sujet, m'a dit qu'il avoit connu plusieurs jeunes personnes, qui, par un zele inconsideré, ont gâté leurs mœurs. Croyez-vous, ma Chere, que ceci a fait ma premiere querelle avec le Marquis? Il m'avoit promis d'être mon guide, cependant il me dissimuloit ses sentimens dans cette occasion, & n'osoit me contredire : c'est un crime, & il n'en a obtenu le pardon qu'à condition d'être plus sincere une autre fois. Je suis fort bien avec l'Amant de cette pauvre fille, j'ai cultivé son amitié d'abord pour l'amour d'elle, & puis pour l'amour de moi; c'est un homme dont l'esprit est orné par le bon sens & qui enleve l'estime. S'il

est vrai que ses sentiments soient l'ouvrage de sa Maîtresse , il ne peut jamais trop payer ce qu'il lui doit. J'essayerai un de ces jours à lui ouvrir les yeux sur ses obligations par rapport à elle , puisque vous m'assurez que je le puis faire sans me commettre. Je n'ai pas bien compris un article de votre dernière Lettre ; vous avouez que les préjugés dont je vous avois parlé sont ridicules , & puis vous dites qu'ils ne le sont que jusqu'à un certain point : ayez la bonté de me mettre cet article au clair, je le crois important.

HUITIEME LETTRE.

ÉMÉRANCE À LUCIE.

IL y a plus d'un article qui demande une explication particulière dans vos dernières Lettres, ma chère Marquise ; j'y répondrai exactement sur une feuille volante que je joindrai à cette Lettre , & vous en comprendrez la raison : celle-ci est pour tout le monde.

Ne frémissez-vous pas , Madame , à l'inspection de ce Paquet , nous vous envoyons un volume , & mon respectable Beau-Père l'augmente encore , en joignant

une Lettre à celles que vous écrivent nos nouveaux mariés. Il joint à cette Lettre un présent qu'il se flatte que vous recevrez avec plaisir : c'est un Tableau de la Famille entiere qu'il vient de faire tirer, & qu'il vous prie d'accepter. Vous reconnoîtrez Annette dans les traits de mon malheureux Epoux, & je vous assure, ma chere Amie, que la vue de ce Tableau m'a coûté bien des larmes. Combien ai-je désiré que ce cher Epoux pût se retrouver un jour au milieu de nous ! Ce desir, le seul qui me reste, a toujours été extrêmement vif : cependant il augmente de violence, parce qu'il réunit toute la force de mon ame qui s'étoit partagée entre lui & ma Fille : je reviens toujours à cet article, & je ne puis vous promettre de n'y pas revenir encore. C'est un objet permanent dont je ne suis guere distraite, & il est naturel que la bouche parle de l'abondance du cœur, d'autant plus que vous êtes la seule avec laquelle j'ose me permettre ce soulagement ; j'afflige trop ma Fille & mon Beau-Pere, lorsqu'ils parviennent à pénétrer le sujet d'une profonde tristesse que je ne suis pas toujours la maîtresse de déguiser ; que seroit-ce si je les entretenois d'un objet si cher ? Nous avons depuis deux jours M. Deshomais le Pere. C'est

un homme plein d'honneur & d'un fort bon commerce ; le Marquis de Sainville le goûte beaucoup : il nous a protesté que s'il eût pu soupçonner ma Fille d'être née Demoiselle , il l'eût préférée à une riche héritière , tant il avoit d'amitié pour elle. Pour l'Abbesse de St. Etienne , il craint , dit-il , que la tête ne lui tourne de joie. Nous avons eu une Lettre d'elle écrite avec transport ; une de Madame Ste. Victoire , qui a donné une grande fête à toutes ses Pensionnaires , pour célébrer ce grand événement. On souhaite passionnément de nous voir tous à Rheims , & moi je le souhaite plus que les autres. N'en déplaîse à toutes ces Dames , elles ne sont pas le premier motif de ce souhait ; & le plaisir de me rapprocher de vous y entre pour beaucoup : cependant il faut le réprimer ; la santé de mon Beau-Pere est chancelante , ce que les Médecins attribuent à toutes les agitations qu'il a éprouvées ; un voyage ou une séparation pourroient lui devenir funestes. Il a déjà senti trop vivement celle de St. Far. Ce jeune Seigneur a eu la constance d'assister à toutes les fêtes que ce mariage a occasionnées , & il y a paru d'un air assez dégagé ; peut-être est-il parvenu à en imposer à tout le monde : pour moi , je

ne suis point la dupe de sa tranquillité apparente. Son cœur n'est point guéri, ma Chère, & son amour ne m'échappe point ; il me feroit grand'pitié, si on pouvoit plaindre ceux qui se sacrifient au devoir : il est pourtant certain qu'il souffre beaucoup, & le rôle d'Ami lui paroît si difficile à remplir, qu'il prend le seul parti convenable en pareil cas ; il a demandé permission à son Oncle de venir en France, & d'y faire quelque séjour : le Marquis avoit quelque peine à consentir à son éloignement ; je lui ai fait comprendre que sa guérison, pour être complète, avoit besoin du secours de l'absence. Vous entrez pour beaucoup, ma Chère, dans le choix qu'il fait de la France, pour chercher du soulagement à ses maux ; il espère de trouver, dans les agréments de votre société, une agréable diversion qu'il auroit peine à se procurer dans tout autre endroit ; & moi, qui connois le cœur humain, je devine qu'il ne se trouvera bien qu'auprès d'une personne qui connoît & aime l'objet qu'il veut oublier, & avec laquelle il pourra en parler sans cesse : je lui ai promis votre amitié & celle de votre Epoux, peut-être me suis-je trop avancée ; mandez-le moi, ou plutôt attendez que vous l'ayiez vu, je vous dédie

de la lui refuser : croyez-moi donc , faites-vous honneur de votre complaisance , jamais je n'exigerai rien de si facile & de si agréable. Ménagez-le ; c'est un pauvre blessé , dont je remets la guérison à vos soins. J'abandonne à votre discrétion les parties de mon Histoire , dont vous ferez part à nos Amies ; faites-en un Roman où vous déguiserez les imprudences de l'Héroïne. Je suis flattée de l'intérêt qu'elles ont pris à la petite Marie ; & je ne crois pas qu'il diminue par la connoissance du nom de celle qui lui a donné le jour : je n'ai pas été surprise de leur sensibilité pour ce qui me touche ; ce n'est pas du côté du cœur qu'elles manqueront , elles ne l'ont que trop tendre ; je le répète souvent , c'est un présent funeste , & pourtant je serois au désespoir qu'il manquât à toutes les personnes pour lesquelles je m'intéresse.

Deshomais & son Epouse ne feroient pas fortune dans le lieu où vous habitez ; ils s'aiment sans rougir. On le leur pardonneroit , je le fais , le premier mois , mais je ne crois pas qu'ils soient d'humeur à se corriger jamais ; leur amour a des fondemens si solides , qu'il y a beaucoup d'apparence qu'il résistera au temps. Grondez bien M. de Villeneuve de ma

part, puisque vous lui avez pardonné pour votre compte ; il est coupable & très-coupable : votre confiance pour lui doit être blessée des ménagements qu'il a gardés ; il doit être votre guide, ce sont vos conventions : croire que vous pourriez être blessée de ses conseils, est une injure qu'il vous fait. Voudroit-il vous donner lieu de penser que mon amitié pour vous surpasse la sienne ? Un des fruits les plus précieux de l'amitié, est cette liberté réciproque de se donner des conseils, qui sont toujours bien reçus, lors même qu'on croit avoir une bonne raison de s'en écarter, parce qu'on chérit le principe dont ils partent ; nous nous sommes mis sur ce pied ma Fille & moi, & je me promets de grands biens de l'amitié qui nous unit plus que le sang : jusqu'à présent je n'ai que des occasions de la louer. Transportée, pour ainsi dire, au milieu de la Cour, elle n'y paroît point étrangère, & s'y comporte avec autant d'aisance que si elle y eût passé toute sa vie : elle a trouvé le juste milieu entre l'indécence & la timidité. Respectueuse sans bassesse avec ses Supérieurs, attentive sans affectation envers ses égaux, bonne sans familiarité avec ses inférieurs ; elle s'attire l'estime & l'amour de tous

ceux qui la connoissent. Rien ne lui échappe : au milieu de la joie & des plaisirs qui l'environnent, elle s'est souvenue de sa pauvre Nourrice ; & le premier usage qu'elle a fait de sa fortune, a été pour assurer une vie tranquille à cette femme. Le Marquis de Sainville, pénétré de reconnaissance pour les soins qu'elle a pris de notre chere Enfant, avoit proposé de la faire venir avec son mari, & de les mettre parmi les principaux Domestiques de Deshomais : la délicatesse d'Annette n'a pu se prêter à cette disposition ; elle seroit blessée, dit-elle, de commander à une femme qu'elle a si long-temps respectée comme sa Mere, & a fait agréer au Marquis que Madelon n'eût d'autre soin que celui de jouir de ses bienfaits. Le Marquis est entré dans ses vues, & lui laisse la disposition d'un petit Bien qui fournira l'honnête nécessaire à ces gens, & procurera à ma Fille le moyen de les voir souvent. Les Religieuses de Dieppe, & sur-tout celles qui ont aidé à son évasion, n'ont point été oubliées ; votre Concierge a eu part à son souvenir : elle se rappelle avec transport que cet homme est la premiere cause de son bonheur, par la charité qu'il a eue de la garder ; elle lui a écrit de sa main, & lui a

fait tenir une bonne somme d'argent, avec un présent pour le Payfan qui la reçut chez lui, & pour sa charitable Fille qui l'arracha au désespoir. Ce détail seroit bien ennuyeux pour une autre que vous, ma chere Marquise, & je ne crains pourtant pas d'abuser de votre patience en le faisant : attentive à toutes les actions de ma Fille pour apprendre à connoître son caractère, je découvre avec joie que vous ne l'aviez point flattée. Elle est née reconnoissante, & n'a point la foiblesse de rougir des situations fâcheuses dans lesquelles elle s'est trouvée. Tout ce que je découvre à ce sujet, met le comble à ma satisfaction ; & je croirois vous dérober un plaisir, si je vous laissois ignorer un seul de ceux que je goûte.

LETTRE PARTICULIERE
D'ÉMERANCE À LUCIE.

Vous me demandez pourquoi j'ai écrit qu'un préjugé, que j'avoue être ridicule, doit être respecté jusqu'à un certain point. C'est, ma Chere, que le préjugé, le plus souvent, n'est dans son principe que le cri de la nature : il s'est dé-

nature par la suite des temps, sans cesser d'être respectable au fond. Ceci demande plus d'explication.

Je suis très-convaincue que l'homme, au sortir des mains de Dieu, avoit la connoissance du vrai & du bon : le péché l'a dépravé, sans pouvoir effacer totalement ce caractère gravé par le doigt même du Créateur : l'homme sans intérêt à penser faux, pensera juste, il a des notions du vrai qui le déterminent & l'entraînent, à moins qu'une passion violente ne le force, pour ainsi dire, à faire violence à ses lumieres. Ce sont à ces lumieres que presque tous les préjugés doivent leur origine. C'est ce que vouloit dire Madame de Sévigné lorsqu'elle écrivoit à sa Fille, *je le dirai toujours, au risque de me faire lapider, le monde n'est ni fou ni injuste.* Cependant le monde ne juge que sur les préjugés ; examinons ceux qui sont les plus en vogue.

Il faut préférer l'honneur à la vie. Dis-moi qui tu bantes, & je te dirai qui tu es. Un mari ne doit point être amoureux de sa femme. Une Fille entretenue est au-dessous de celle qui aime but à but. Je me bornerai à ceux-là, ma Chere, & je veux vous prouver qu'ils sont justes en eux-mêmes, & doivent être regardés comme

le produit de la nature saine & droite. La vie est un bien sans doute, il faut la conserver, telle est l'intention de celui qui nous l'a donnée; mais il nous l'a donnée pour acquérir & pratiquer la vertu: elle cesse d'être un bien & devient un mal pour ceux qui l'emploient à mal faire. Première vérité; en voici une seconde. Non-seulement l'homme est né avec la connoissance du vrai & du bon, mais il a aussi en lui un penchant irrésistible à l'estime & à l'amour du bon. Il faut malgré lui qu'il révere les personnes vertueuses; il ne peut s'empêcher de mépriser les vicieuses. De ces deux vérités il en faut conclure que dans les principes naturels un homme méprisé est un homme vicieux; celui qui est estimé, un homme vertueux: donc quand on dit, *il faut préférer l'honneur à la vie*, c'est comme si l'on disoit: Il vaudroit mieux mourir que de faire un crime, parce que cela nous rendroit véritablement méprisables, & que la vie, sans cet honneur réel, est un fardeau. Je ne dis pas qu'il vaut mieux mourir que d'être méprisé, mais que d'être méprisable. Les hommes, victimes de l'erreur, ont dénaturé ce préjugé respectable: accumulez sur la tête d'un homme le mépris de toutes les créatures, vous n'en

ferez pas un homme sans honneur s'il est sans crime. Cependant , comme il est presque impossible que tous les hommes s'accordent à être injustes , on a lieu de présumer qu'un homme généralement méprisé mérite ce mépris , & il est à plaindre , non à cause de l'opinion qu'on a de lui , mais à cause qu'il a mérité cette opinion , & que tous les hommes , dans tous les temps , & dans tous les Pays , auroient eu le même mépris pour lui que ceux qui vivent avec lui. Pesez bien sur ce dernier article , ma Chere. Chez les Egyptiens , les Grecs , les Romains , on a eu horreur d'un voleur , d'un fourbe , d'un Fils dénaturé , d'un ivrogne , d'un avare ; pourquoi ? C'est que le vol , le mensonge , le manque de l'amour filial , la crapule , la dureté pour les pauvres , sont des vices réels , opposés à la nature de l'homme né pour la société , que ces vices détruisent. Ils sont donc généralement détestés , ils l'ont toujours été ; & si l'on cite quelques exceptions à cette horreur générale , il est aisé de prouver que cette exception n'a point sa source dans la nature , mais dans une passion particulière. Au contraire , il est des choses qui peuvent être appelées préjugés de siècle , de nation , qui ne sont point généraux ; on en doit con-

clure que c'est un abus du préjugé général. Par exemple, en France, si un sot s'avise de m'insulter, il faut que je fasse pénitence de son extravagance; & que, non content du tort imaginaire que m'a fait son insulte, je m'expose à en recevoir un réel en me faisant tuer, ou en m'expatriant; mais les Nations les plus courageuses n'ont point regardé comme un deshonneur d'être insulté, donc ce n'en est pas un réel. Quand Euribialde leva le bâton sur Themistocle en plein Conseil, l'Athénien, le plus ambitieux de tous les hommes, ne se crut pas obligé de se couper la gorge avec lui pour réparer son honneur; c'est qu'il ne crut pas cet honneur blessé par la folie du Spartiate. Nous ne voyons point le duel chez les Egyptiens, les Romains. Donc le vrai honneur ne consiste pas à n'être pas méprisé par quelqu'un, mais à n'être pas méprisable réellement, en faisant une sottise: c'est celui qui insulte qui est deshonoré aux yeux de la raison, & c'est à lui qu'il faut faire l'application de ce préjugé légitime: Il vaut mieux perdre la vie que l'honneur. En insultant sans cause, il perd cet honneur qu'il faut préférer à sa vie; qu'il cherche, s'il le veut, un homme de sa trempe pour se couper la gorge avec

lui, il n'y aura pas si grand mal : mais que l'homme sensé, l'homme estimable ne se déshonore pas en se commettant avec un fol & un extravagant ; ce n'est pas à lui à purger la société d'un tel être, c'est à la Justice.

Le second préjugé que nous devons examiner est celui qui fait juger de nos mœurs par nos liaisons ; & je dis que généralement il est juste : la conformité des goûts, du caractère, forme les liaisons & les soutient ; mon amitié pour une femme déréglée, indique que je n'ai point horreur de son dérèglement, & dès-là, je l'imiterai sitôt que je trouverai une occasion de le faire avec avantage. J'ajoute qu'une femme d'un certain âge, & qui n'a jamais donné occasion de soupçonner ses mœurs, peut hasarder quelque chose sur cet article : ou elle a passé le temps de plaire ; ou une bonne conduite, soutenue pendant plusieurs années, a fixé les idées du Public à son égard. On devinera ses motifs dans la liaison suspecte qu'elle forme, & on s'attendra ou à voir briser cette liaison bientôt, ou à en voir les fruits dans le changement des mœurs de celle à laquelle elle se lie par charité ou par zèle. Autre préjugé : une personne qui se livre par intérêt, est moins excusable que celle

qui tombe par foiblesse. Il y a bien des degrés dans le vice, ma chere Marquise, &, selon moi, le dernier de tous est de se vendre pour se procurer une aisance honteuse. Celle qui s'en rend coupable, le commet de sang-froid, de propos délibéré, elle brave le mépris que sa conduite doit inspirer, & préfere un luxe déplacé à l'estime; c'est donc avec raison qu'on la sert selon qu'elle l'a choisi, & qu'on l'éloigne d'une société dont elle ne compte l'approbation pour rien. On suppose, au contraire, qu'une femme qui a rougi de se vendre, a été entraînée par une passion violente; si sa premiere chute excite la pitié, parce que souvent on suppose que la froideur d'un mari, la séduction des occasions, & mille autres prétextes ont diminué sa faute, on excuse les suivantes par l'habitude, qui est devenue une seconde nature. N'allez pas croire au moins que je sois de cet avis. Il est vrai que j'ai quelque pitié d'une femme qu'une inclination violente séduit; mais on n'en a qu'une de cette espece; les récidives annoncent un cœur corrompu qui joue le sentiment: néanmoins comme dans le monde l'avarice est une passion décriée, & qui va plus directement contre le bonheur de la société que le dé-

réglément , on pardonne plutôt le dernier que le premier. En voulez-vous un exemple ? Jules-César , Henri IV , ont eu de grandes foibleſſes , & le déréglement de leurs mœurs n'eſt point équivoque ; cependant , comme ils étoient francs , généreux , bons amis , nous les préférons à un Caton , à un Louis XI. Aux yeux de Dieu , tous les vices ſont vices ; aux yeux des hommes il y en a qui ne font mal qu'à celui qui s'en rend coupable , & qui ſont plus pardonnés. J'avoue qu'on a tort en bien des occaſions en ſuivant trop généralement cette règle , & vous m'en avez fourni un exemple. Ce n'eſt point l'avarice qui a séduit votre Demoifelle Lemer , mais la reconnoiſſance pour ſon bienfaicteur ; & je ſuis ſûre qu'il ne lui ſeroit pas moins cher s'il perdoit actuellement tous ſes biens , & qu'il fût incapable de la ſoutenir. On n'examine point ſes motifs , on la range parmi celles qui ſe vendent , & on la traite ſur ce pied. Il n'y a pas grand mal à cela ; le mépris avec lequel on la traite , prépare le remède à ſon mal , & eſt capable de retenir ſur le bord de l'abyme celles qui ſeroient tentées de ſuivre ſon exemple , s'il leur reſte le plus léger germe d'honneur. Ce préjugé a donc un bon principe ; j'en

dis autant du ridicule qu'on attache à l'amour conjugal. Il faut qu'un Epoux soit l'Amant de sa femme, & ne paroisse que son Ami; la bienséance le demande. J'ai souvent été excédée des façons de quelques nouveaux mariés, qui ne pouvoient être un quart-d'heure sans affadir & dégoûter ceux avec lesquels ils étoient, par des manieres trop libres; je suis bien sûre que c'est cet excès qu'on a d'abord tourné en ridicule, & qui méritoit de l'être; je crois même que dans le fond ce n'est encore que ces démonstrations extérieures qu'on condamne sérieusement: si on va plus loin, c'est par plaisanterie, par air; & dans la vérité, le plus libertin estime un homme qui respecte son Epouse; respect qui ne va guere sans attachement, dont il est la preuve la plus certaine.

Voilà, Madame, la raison pour laquelle je prétends qu'il ne faut pas s'élever au-dessus des préjugés, qui, pour la plupart, sont justes; il faut seulement les rectifier. Il me reste à traiter un grand article, & je vous avoue que je tremble en pensant au coup mortel que je vais porter à votre félicité; cependant je ne pourrois me taire sans blesser l'amitié & la reconnoissance que je dois à votre Epoux. Au reste, ce que je vais vous

dire n'est peut-être pas fondé, & vos craintes doivent produire un tout autre effet que le trouble & le chagrin. Vous soupçonnez la religion de votre Epoux, vous frémissez qu'il n'ait donné dans la manie des beaux esprits de notre siècle, & vous ne vous rassurez que sur son exactitude à remplir certains devoirs qui supposent la foi. Cette preuve est très-équivoque, chere Amie; & l'un des premiers principes d'un Déiste, est de se conformer au culte extérieur par égard pour la société. Ces personnes qui regardent la révélation comme une fable, la croient utile au plus grand nombre des hommes, qui sont incapables de se conduire par les seuls motifs de l'honneur, & veulent qu'on leur laisse une erreur qui tourne au profit de la morale. A Dieu ne plaise que je range notre cher Marquis parmi les Déistes! il m'en coûteroit trop cher pour me fixer à ce soupçon; je dis seulement que si ceux que vous avez conçus à cet égard étoient fondés, il ne faudroit pas vous rassurer mal-à-propos, & que vous devez tout mettre en usage pour avoir le cœur net sur cet article, pourvu que la prudence conduise votre zèle, & vous indique les moments favorables. Si par malheur vos

craintes étoient justifiées, (car il faut mettre les choses au pis) gardez-vous surtout du chagrin & de l'abattement, ils vous ôteroient le sang-froid nécessaire pour prendre les mesures convenables en une telle occasion. Il faudroit vous persuader, ma Chere, qu'une des plus grandes preuves que Dieu vous ait données de sa bonté pour votre Epoux, seroit la découverte de son malheureux état. L'irreligion a sa source dans le dérèglement des mœurs; celles du Marquis sont telles qu'il n'a plus d'intérêt à rester dans l'incrédulité; le plus difficile est fait, & je suis bien sûre que d'ardentes prières, beaucoup de patience & de ménagements réussiroient à le ramener au Christianisme. Si j'eus jamais besoin d'employer l'ascendant que vous m'assurez que j'ai sur vous, je sens que c'est dans cette occasion. Oui, chere Amie, je jugerai de votre amitié pour moi, par les bornes que vous donnerez à votre douleur, si vos conjectures étoient vérifiées; disons mieux, le sacrifice que vous en ferez à Dieu, sera le meilleur moyen d'attirer ses graces sur ce cher Epoux. Pourriez-vous, avec cet espoir, vous laisser abattre?

NEUVIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

J'Use de la même précaution que vous, chere Amie, & vous trouverez à la suite de cette Lettre celle que vous pourrez montrer à toute votre famille; celle-ci n'est que pour vous. Les funestes connoissances que j'ai acquises sur le déplorable état de mon Epoux, me sont venues avant que votre Lettre ait fortifié mes soupçons, & je vous avouerai que je n'ai point échappé au chagrin & à l'abattement que vous craignez pour moi. Cependant je ne crois pas avoir à me reprocher d'imprudence; vous en jugerez, & vous me dicterez, s'il vous plaît, la conduite que je dois tenir dans une occasion si délicate.

Je vous disois dans une de mes Lettres que j'avois dessein de me lier d'une manière particuliere à l'Amant de Mademoiselle Lemer. Rien ne m'a été plus facile, & cet aimable Comte m'avoua qu'il m'estimoit assez pour m'avoir prévenue en me demandant mon amitié, s'il eût osé prendre cette liberté. Je ne différerai pas long-

temps à lui avouer mes motifs, & j'en trouvai une occasion toute naturelle dans une promenade où nous rencontrâmes cette Demoiselle. Je louai beaucoup ses graces, son air modeste, & j'ajoutai que j'avois une vraie indignation contre ceux qui m'avoient voulu persuader que cette Fille étoit entretenue; cela n'est pas possible, ajoutai-je, on ne conserve point une physionomie si tranquille & si décente au milieu du crime, & j'assurerois presque que cette charmante Demoiselle n'est qu'imprudente. Le Comte avoit rougi prodigieusement; & lorsque j'eus fini de parler, il me dit : Ma belle Marquise, une femme telle que vous, ne doit point connoître l'artifice; avouez-moi donc, sans détour, si on vous a dit le nom de l'Amant qu'on attribue à cette Demoiselle, qui véritablement est très-aimable. Je rougis à mon tour, & répondis au Comte : Puisque vous voulez que je vous parle avec sincérité, je vous avouerai que je n'ignore rien sur cet article; je pousserai même la franchise plus loin. Quoique vous ayiez toutes les qualités propres à faire souhaiter votre amitié à tous ceux qui vous connoissent, le seul intérêt que je prends au sort de cette infortunée, m'a engagée à faire les avances d'un com-

merce que j'ai cru lui pouvoir devenir utile. Ah ! Comte , comment avez-vous pu réduire une Fille qui devoit faire tout l'agrément de la société , à en être bannie avec honte , & , permettez-moi de vous le dire , avec justice ? Votre franchise excite la mienne , me répondit le Comte. Je fais qu'aux yeux du vulgaire ma liaison avec Mademoiselle Lemeris a quelque chose de répréhensible ; mais une femme telle que vous , Madame , doit être au-dessus du préjugé ; il n'y a que lui de blessé dans notre conduite. J'aime , je respecte ma Maîtresse , comme je ferois une Épouse ; & bien des Maris se croiroient malheureux d'être fideles à leurs moitiés autant que je le suis à cet égard , sans contrainte , & par le seul penchant de nos cœurs. J'avoue que ce misérable préjugé la bannit de la société des femmes ; & qu'y perd-elle ? des tracasseries , de l'ennui : une Fille de son caractère est charmée de n'avoir pas à se contraindre à cet égard ; elle rassemble chez elle un petit nombre d'Amis , qui la dédommagent avantageusement de la compagnie des caïettes , des jalouses , & des tracassières. Je conviens que s'il se trouvoit un grand nombre de femmes qui vous ressemblassent , elle perdrait infiniment à être pri-

vée de leur société; elle n'a senti le désagrément de ne pouvoir être admise partout, que depuis qu'elle a l'honneur de vous connoître sur mes récits. Et comptez-vous pour rien le crime dans lequel vous l'avez précipitée, lui ai-je dit sans m'arrêter à son compliment; quelles en seront les suites pour une autre vie? & pouvez-vous, sans frémir, penser que vous l'associez à votre malheur éternel? Pour toute réponse, le Comte a souri. Nous avons pris le ton de la sincérité, m'a-t-il répondu ensuite, je ne puis vous dissimuler mes sentimens; vous avez trop d'esprit pour penser ce que vous me dites, & je ne pardonnerois point au Marquis de n'avoir point encore guéri votre esprit des erreurs de l'enfance. Ah! chere Amie, mes cheveux se dressoient sur ma tête à ce discours, & cependant j'eus la force de dissimuler mon horreur, & de dire au Comte d'un air tranquille: Mais, vous-même, Monsieur, croyez-vous le Marquis si bien établi dans vos principes, qu'il soit incapable d'en changer? cela me surprendroit, me répondit cet homme d'un air d'assurance qui m'eût mise dans une vraie colere, si je ne m'étois fait les plus grandes violences; le Marquis est bien éloigné de l'âge où l'on

re tombe en enfance ; & à moins qu'il ne devienne dans cet état, je ne vois pas qu'on puisse craindre un changement qui l'honoreroit sa raison.

N'auroit-on pas cru, Madame, à l'air d'assurance dont parloit cet impie, que son irréligion étoit fondée sur des preuves au-dessus de tout raisonnement ? il est certain que j'avois lieu de le craindre, & que par conséquent le parti que je pris étoit téméraire. Vous savez que je n'ai point prétendu jusqu'à ce jour au titre de savante, de Théologienne. Je n'ai jamais formé aucun doute sur la Religion ; ainsi je n'avois pas les moindres lueurs ni de ce qu'on pouvoit objecter contre la Foi, ni des raisons qu'on pouvoit opposer aux Incrédules : cependant Dieu m'inspira une pensée qui me donna de la hardiesse. Le Christianisme est non-seulement pour les savants, mais pour tous les hommes en général ; les simples, les ignorants, sont obligés de croire, donc les fondements de la Foi doivent être à leur portée. Fortifiée par cette pensée, j'osai entrer en lice avec le Comte. Ah ! Madame, que je trouvais ses objections frivoles & faciles à détruire ! Je ne serai jamais tentée de vanité sur la victoire que je remportai alors ; il ne falloit que les seules lumières du bon sens

pour réduire en poudre des arguments qu'il croyoit victorieux & sans réplique. Je sentis qu'il étoit ébranlé, sans pouvoir décider jusqu'à quel point mes raisons avoient fait impression sur lui, & il me quitta sans vouloir convenir qu'il eût la plus légère disposition à changer de principes. J'avois beaucoup insisté sur une chose fort simple. En supposant, lui ai-je dit, qu'un Incrédule ait autant de raisons de douter, qu'un Chrétien de croire; (ce qui n'est pas,) le bon sens m'engageroit à être Chrétien. Qu'est-ce que je risque en prenant ce parti? La Religion, si elle étoit fautive, seroit une erreur consolante qui soutiendrait mon courage dans les circonstances fâcheuses, & qui dépouilleroit la mort de ses horreurs, par l'espoir d'une vie plus heureuse. Mais que ne risque pas l'impie s'il s'est trompé? Que son réveil sera cruel!

J'ai distingué cette preuve d'un grand nombre d'autres, parce que c'est celle qui a opéré l'heureux changement que je vous annonce, & qui semble être le présage de celui de mon Époux. Le Comte me vint trouver le lendemain matin, & m'avoua qu'il n'avoit pu se livrer un instant au sommeil. J'ai oublié de vous dire que le Marquis étoit à Versailles pour trois jours;

non Profélyte convint avec moi qu'il falloit lui cacher notre conversation & ses heureux effets. Il lui restoit quelques doutes, que je n'étois pas en état d'éclaircir; je l'adressai à un Docteur de Sorbonne, aussi pieux qu'éclairé, qui me le renvoya sur le soir parfaitement convaincu. Ce nouveau Chrétien se charge de rappeler mon Epoux à des principes plus raisonnables, & croit que je dois paroître ignorer qu'il en ait jamais eu d'autres. J'attends sur cela vos conseils, & je demande vos prières. Tout ce que je connois d'ames pieuses dans Paris, vont être employées à demander à Dieu la docilité de cœur pour mon cher Marquis. Je ne survivrois pas à son endurcissement, s'il fermoit volontairement les yeux à la lumière; & je vous avoue qu'il m'en coûte beaucoup pour lui cacher la vive inquiétude où je suis à cet égard. Il vient d'arriver, & m'a demandé si je vous avois écrit. Je me suis excusée sous divers prétextes, & j'ai promis de le faire demain matin. Le Comte, qui étoit présent, l'a invité à profiter du temps où je serois occupée, pour examiner quelques ouvrages qu'il fait faire à une maison qu'il a à St. Cloud, & profitera de cette promenade pour jeter les premiers fondements

d'un changement qui fait l'unique objet de mes desirs. Je ne fais comment je me tirerai de la Lettre que je dois vous écrire en leur absence ; il seroit bien étonnant qu'elle ne se ressentît pas du trouble dans lequel je suis.

DIXIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

NOn, Madame, vous ne devez point mettre sur votre compte la réception que nous avons faite à M. de St. Far ; & comme vous me le dites fort bien dans votre Lettre, il est un de ceux qu'on reçoit avec plaisir pour l'amour de lui-même. Il me remit avant-hier ce gros paquet dont vous vouliez me faire peur, & que j'ai lu avec le plus grand plaisir du monde. L'esprit de votre charmante Fille est aussi bon à être lu qu'à être entendu : son Epoux s'exprime avec noblesse & aisance, cependant son style n'est point comparable à celui d'Annette ; il me sembloit que ses expressions s'ajustoiennent parfaitement avec tout ce que j'avois dans la pensée. Quelque plaisir que m'aient donné ces Lettres, elles me jettent dans
le

le plus grand embarras du monde ; car enfin il faut y répondre : & comment oserai-je hasarder de le faire ? Je n'ai jamais pensé à faire une Lettre ; celles que j'ai eu l'honneur de vous écrire , ne m'ont coûté ni réflexion , ni travail ; je n'avois pas même cru écrire ; je vous parlois , voilà tout ce que j'avois dans l'esprit : or , il est facile de parler à son Amie. N'importe , je vais me jeter tête baissée dans le péril : après avoir écrit mes Lettres , je les fermerai sans les relire , crainte d'être tentée de les jeter au feu , & vous me ménagerez une indulgence dont , sans doute , j'aurai grand besoin.

Ne craignez point de m'ennuyer par les détails les plus exacts de tout ce qui vous intéresse ; ce seroit me blesser que de le penser ; croyez sur-tout que j'apprendrai toujours avec joie tout ce qui concerne votre charmante Fille : rien ne me surprendra de sa part ; son ame est taillée pour le grand , le beau , l'héroïque. Cette attention à satisfaire les mouvements d'un cœur reconnoissant , & cela dans un temps où ce cœur doit être comme enivré de son bonheur , est peut-être la marque la moins équivoque de la supériorité de son génie & de l'excellence de son caractère : c'est bien d'elle qu'on

peut dire : Elle possède le bonheur , & ne s'en laisse pas posséder. Je puis lui rendre la justice d'avouer qu'elle étoit aussi supérieure à ses déplaisirs qu'à la prospérité qu'elle éprouve ; je vous l'écrivis dans un temps où mon témoignage n'étoit point suspect , puisqu'il étoit impossible de prévoir l'intérêt que vous y deviez prendre. M. de Villeneuve écrit au Marquis de Sainville pour le remercier du beau présent qu'il lui a fait : ce tableau , qui réunit les personnes auxquelles je m'intéresse le plus , trompera l'ennui que me donne leur absence. Rien de plus intéressant que la figure de M. Deshomais ; la ressemblance d'Annette avec votre Epoux , est si frappante , que je ne craindrois point de le méconnoître , si quelque miracle l'offroit à mes yeux : je dis un miracle ; & cependant je ne vois pas que l'impossibilité de le retrouver soit telle qu'elle doive mériter ce nom. Vous me disiez , il y a quelque temps , que son silence constatoit sa mort ; je suis bien éloignée d'en tirer la même conséquence. Le jeune Marquis , aussi-bien que vous , attribuoit son enlèvement à son Pere ; c'est une raison décisive pour expliquer son silence : qu'avoit-il à espérer d'un Pere qu'il supposoit assez barbare

pour lui faire souffrir un traitement si cruel ? J'avoue qu'il avoit en Europe des objets capables de l'y rappeler ; peut-être y est-il revenu , ma chère Amie , mais le changement de nom lui aura dérobé vos traces ; il a de vous , sans doute , l'opinion que vous avez de lui ; il croit que vous n'existez plus , & , dans cette pensée , tout lui est devenu indifférent. En écrivant ceci , je me reproche l'aliment que je donne à vos espérances , & qui ne peut que vous préparer de nouvelles peines. Cependant je ne puis me refuser à mes pressentiments : vous le savez , ma Chère , j'en ai eu de bien vifs au sujet du bonheur qui vous est arrivé ; pourquoi seroient-ils plus difficiles à vérifier qu'ils ne l'ont été pour le passé ? je ne puis vous exprimer combien ils sont frappants. Dans les rues , dans les promenades publiques , dans les Eglises , j'examine curieusement ce grand nombre d'hommes qui me sont inconnus , pour voir si je ne trouverai point quelque visage qui réponde à l'idée que j'ai dans l'esprit. Je fais que bien des personnes traitent les pressentiments de chimères ; je ne puis être de leurs avis ; les miens ne m'ont jamais trompée ; je les regarde comme une preuve des soins miséricordieux d'une Providence qui nous

ménage , ou des ressources contre des maux qu'ils peuvent nous faire prévenir , ou une consolation dans l'attente des biens qu'il a dessein de nous accorder. En un mot , si c'est une chimere , c'est la mienne ; je l'aime , & j'aurois toutes les peines du monde à y renoncer. On m'annonce une compagnie fort ennuyeuse , il faut que je quitte cette Lettre ; & ce qu'il y a de pire , c'est que je ne prévois pas un instant dans tout le jour pour la reprendre : quel désagrément ! Faut-il que je fasse pénitence du desœuvrement de ces gens oisifs qui promènent leur ennui de porte en porte , & qu'ils viennent me faire partager ?

Mon Epoux est rentré triste & rêveur ; le Comte a trouvé le moment de me dire qu'il avoit de grandes espérances de réussir dans son entreprise , mais qu'il ne falloit rien précipiter. Le Marquis m'a dit qu'il avoit fait inviter nos Amies à souper pour les régaler de la vue du tableau , & leur apprendre ce que vous nous avez permis de leur dire. Ce tableau est placé dans une grande salle où je les ai attendues ; & comme elles l'ont apperçu dès l'entrée , elles ont poussé un cri d'étonnement , & sont restées immobiles à la porte. Elles avoient reconnu

la belle Marie du premier coup d'œil, & ne pouvoient comprendre par quel hazard cette aimable Fille occupoit une place dans ce tableau : jugez de leur surprise, de leur joie, de leur admiration, lorsque je leur eus fait comprendre ce qu'elle étoit. Leur sensibilité pour tout ce qui vous touche est toujours la même, malgré la grande diversion que leur genre de vie doit faire à l'amitié qu'elles ont pour vous : St. Far soupa avec nous, & toute la compagnie fut de notre avis sur ce qu'il mérite. Je suis bien sûre que son amour pour Annette subsiste toujours avec la même violence ; il s'efforce pour être en état de se prêter à la conversation ; il lui échappe des soupirs qu'il s'efforce en vain de retenir ; il tombe tout-à-coup dans des rêveries, dont il rougit ensuite. Je sens qu'il cherche l'occasion de m'ouvrir son cœur à ce sujet, & je la lui procurerai ; je ne connois sa situation que par conjectures, & pourtant je crois pouvoir décider qu'il a grand besoin d'une confidente. Il est dans le cas de dire avec vous : Un cœur sensible est un présent funeste ; si le sien est aussi constant qu'il paroît tendre, je ne vois rien de si à plaindre que lui. Nos Amies l'ont invité à les voir quelquefois ; & si elles

parviennent à le jeter dans le tourbillon, cela pourroit faire diversion; je ne fais pourtant si on doit lui souhaiter un remède de cette espece. Je ne connois pas les passions, ainsi je pourrois fort bien en raisonner comme un aveugle fait des couleurs : il me semble cependant que je choisirois plutôt pour un Ami une passion violente, que cette inutilité de vie où l'on est transporté d'objet en objet sans se fixer sur aucun. Expliquez-moi ma pensée, je vous prie, je vois que je dis fort mal ce que je sens, parce que je le sens très-confusément. Savez-vous bien, Madame, qu'en parlant contre le tourbillon, il m'entraîne quelquefois moi-même malgré mes précautions, & me met dans un tel état que je puis à peine me retrouver? Je suis dans un de ces moments; il y a deux jours que je n'ai pu disposer que de quelques heures pour vous écrire, & je ne puis me rendre un compte satisfaisant de ce temps si mal employé : j'ai vu trente personnes dont je ne me souciois guères, & qui ne se soucient pas plus de moi; elles m'ont entretenue de ces graves riens qui dans ce Pays font des affaires importantes; j'ai couru, j'ai vu, j'ai entendu; quoi? j'aurois beau vouloir me rappeler ces

choses qui n'ont nulle consistance ; elles échappent & ne laissent qu'un ennui & un vuide réel. Voilà pourtant à quoi la vie se passe , ce qu'on nomme des bien-séances , des amusements , des occupations : je soupire après le moment de m'en arracher ; je conçois que ce genre de vie , pénible d'abord , peut devenir habitude , & je crois en entrevoir la cause. La solitude absolue n'est point l'état naturel de l'homme ; il ne peut se fevrer de la société , qu'en y substituant une occupation agréable. D'utiles réflexions forment une compagnie propre à suppléer à celle du dehors ; mais est-on capable de réfléchir lorsqu'on s'est vidé de tout ce qui est utile , pour se remplir la tête de fumée , d'intrigues , d'inutilités ? L'ame , au sortir du tumulte qui l'avoit secouée avec violence , ne trouvant rien au-dedans d'elle-même qui puisse l'occuper agréablement , cherche à se sauver de l'ennui par la fatigue & l'étourdissement : l'habitude se forme , & devient un lien que rien ne peut rompre. Si j'étois la maîtresse , je quitterois pour toujours un lieu où l'on ne peut vivre pour soi. Mon Epoux , en convenant qu'il est disgracieux d'être tyrannisé perpétuellement par les usages , soutient qu'il est sage de s'y prêter ; &

lorsque je lui allegue la parole qu'il m'a donnée de me laisser la liberté de me livrer à mon goût pour les bonnes œuvres & la vie tranquille, il prétend que je ne puis rien faire de mieux que de renoncer à ma volonté à tous les quarts-d'heure du jour. C'est peut-être une suite de sa façon de penser : dites-moi la vôtre, Madame ; il me semble que je veux faire non-seulement le bien, mais le plus grand bien ; la difficulté est de connoître en quoi il consiste.

En parlant d'un cœur tendre & constant, je ne puis vous refuser l'histoire d'un parent de M. de Villeneuve, qui est Curé dans un misérable Village, assez proche de Paris. Quelques affaires concernant ses Paroissiens l'y ayant amené, il vint loger chez le Marquis, selon sa coutume. Un Curé de campagne offroit à mon idée un personnage très-mince, que la famille laissoit dans l'obscurité, parce qu'il n'étoit pas bon à montrer ; & l'air simple de ce bon Pasteur n'étoit pas propre à me le faire regarder d'une manière plus avantageuse : jugez de ma surprise. Cet honnête Ecclésiastique est un homme du premier mérite, qui a préféré ce réduit ignoré, à des places plus brillantes qu'on lui a offertes plusieurs fois. Comme

le Marquis vit que je prenois beaucoup de plaisir dans la compagnie de notre Hôte, il le pria de me raconter la maniere extraordinaire dont il a été appelé à l'état ecclésiastique, & il me dit ce qui suit.

Je suis né Fils unique d'un Cousin de M. de Villeneuve, qui, n'ayant que dix mille livres de rente, pensoit sagement que cette somme, qui pouvoit le faire vivre en grand Seigneur à la campagne, ne lui permettoit pas de faire à Paris une figure sortable à son rang. Il s'étoit donc fixé dans une Terre, située dans le Village dont je suis Curé, & j'y ai passé mes premières années sous la conduite d'un Précepteur honnête-homme, & qui m'apprit assez de latin pour pouvoir lire les Auteurs; c'étoit tout ce qui convenoit à la profession militaire à laquelle mon Pere me destinoit, & que j'embrassai à quinze ans. Ayant été pourvu d'une Lieutenance, je suivis mon Régiment dans plusieurs Villes frontieres, sans qu'il m'arrivât rien d'extraordinaire; ce fut à Metz où se passa l'événement qui a décidé de toute ma vie. J'avois vingt ans lorsque j'arrivai dans cette Ville; &, selon l'usage, je fus présenté dans toutes les bonnes maisons par un de mes camarades, qui étoit arrivé huit jours avant moi, & qui s'étoit

déjà introduit par-tout. J'avois ignoré jusqu'alors que j'avois le cœur extrêmement tendre, & on ne m'appelloit que l'Insensible dans le Régiment. Comme Metz comptoit alors un grand nombre d'aimables Filles parmi ses Citoyennes, on étoit attentif à l'impression qu'elles me feroient. Je les vis avec ce plaisir que l'on trouve à regarder un beau tableau, sans qu'aucune d'elles fit aucune impression sur mon cœur, quoiqu'elles n'épargnaient pas les minauderies, excitées apparemment par le nom d'insensible qu'elles m'entendoient donner. La dernière maison où nous fûmes, étoit celle d'une Dame, qui appartenoit, pour ainsi dire, au Régiment, dont son mari avoit été Major. Il étoit Anglois de naissance, & avoit suivi la fortune du Roi Jacques ; c'est vous dire qu'il n'étoit pas riche ; aussi laissa-t-il fort peu de chose à sa Femme & à une Fille unique : elles placèrent le peu d'argent qu'elles avoient à fond perdu, & la Mere & la Fille vivoient avec douze cents livres de rente. Elles étoient généralement respectées dans une Ville où peu de femmes aspirent à cet avantage ; peut-être devoient-elles leur réputation autant à leur figure qu'à leur bonne conduite : car je dois vous avouer franchement que

Mademoiselle de Banne, qui avoit alors trente ans, n'avoit point été jolie à dix-huit; ce n'est pas qu'elle eût rien de difforme; au contraire, elle avoit un beau teint & une physionomie fort douce. Quoi qu'il en soit de ses traits, dont je ne fus jamais le Chevalier, j'y trouvai un certain je ne sais quoi qui me toucha & me fit éprouver un mouvement que je n'avois jamais ressenti pour personne. Sa conversation se trouva assortie à ma façon de penser; en un mot, je l'aimai, ou plutôt je l'adorai avec une telle passion, que je ne me figurai de bonheur qu'à devenir son Epoux. Je fus long-temps avant d'oser lui déclarer mes sentiments; & lorsque j'en eus la hardiesse, elle en plaisanta, & me demanda en riant si j'avois oublié qu'elle pouvoit presque être ma Mere. Je dois lui rendre cette justice, qu'elle se donna autant de peine à détruire une passion qu'elle traitoit de ridicule, que les autres avoient pris de soins inutiles pour m'inspirer de l'amour. Ma persévérance la toucha: je réussis à lui persuader que mon Pere, qui m'aimoit uniquement, ne pourroit m'exposer au désespoir en me refusant la seule personne que je pusse aimer, puisqu'il n'y avoit rien à dire du côté de sa naissance, qui étoit égale à la

mienne. Je partis plein de cet espoir, qui fut cruellement trompé; mon Pere fut inexorable; & ne sachant comment l'en punir, je me jettai dans un Séminaire, & le menaçai de me faire Prêtre. Il crut que c'étoit un artifice, & se persuada qu'il falloit m'y laisser quelque-temps ronger mon frein, bien résolu de consentir à mon mariage s'il me voyoit prêt à entrer dans les Ordres: j'y étois déterminé, quoique je ne m'y sentisse aucune vocation, & je n'avois pas réfléchi une seule fois sur le crime que je commettrois en entrant dans un état si saint avec des motifs qui l'étoient si peu. Je n'avois plus qu'un mois pour m'engager sans retour, & mon Pere étoit prêt à partir pour m'arracher à cette résolution désespérée, lorsqu'il fut surpris d'une maladie qui ne lui laissa que quelques heures pour mettre ordre à sa conscience. Son Confesseur lui ayant représenté combien il seroit coupable de refuser son consentement à un mariage qui n'avoit de disproportion que du côté des biens, (car je lui avois caché l'âge de la Demoiselle,) il me laissa, avec tout son bien & sa bénédiction, la liberté de suivre les desirs de mon cœur. Je reçus cette nouvelle avec un transport qui servit beaucoup à modérer la douleur que

me caufoit la perte de mon Pere. Jamais Mademoifelle de Banne ne m'avoit été fi chere, & je lui écrivis fur le champ la Lettre la plus tendre, par laquelle, en lui apprenant que j'étois libre, je ne lui demandois que le temps néceffaire pour mettre ordre à la fucceffion de mon Pere, que je n'estimois qu'autant que je pouvois la mettre à fes pieds. Après avoir fait partir cette Lettre, je fus trouver le Supérieur de la Maifon, & je lui avouai que la feule raifon qui m'engageoit à embraffer l'état eccléfiastique ayant ceflé, je me préparois à rentrer dans le monde. Cet Eccléfiastique, qui étoit plein de piété, frémit du danger où il avoit été de conduire au pied des Autels une victime fi peu digne de Dieu, & m'exhorta à le remercier de ce qu'il n'avoit pas permis que je confommaffe ce facrifice impie : par fon confeil, je réfolus de différer mon départ du Séminaire de deux ou trois jours, pour me réconcilier avec Dieu par une bonne confeffion, & je me couchai dans cette réfolution. Il ne me fut pas poffible d'appeller le fommeil, ou plutôt il fut sourd à mes defirs : fatigué d'une infomnie qui avoit duré plufieurs heures, je me levai pour lire, & ayant fléchi les genoux pour faire quelques moments de

prière, il me sembla qu'on tiroit un rideau de devant mes yeux, qui m'avoit caché jusqu'alors le néant des choses créées, l'incertitude du moment de la mort, & le bonheur de servir Dieu sans partage. J'avois sacrifié ma vie au dépit, pouvois-je refuser de la consacrer toute entière au service des Autels ? Cette vue me révolta pendant quelques moments ; mais celui qui me faisoit entendre sa voix me donna le courage de la suivre, & je ne quittai point la place où j'étois prosterné, sans avoir promis à Dieu de n'être jamais qu'à lui. A peine eus-je prononcé ce vœu, qu'il me parut un crime. N'étois-je pas engagé avec Mademoiselle de Banne ? je lui avois renouvelé mes serments depuis vingt-quatre heures ; comment, au mépris d'un engagement si solennel, avois-je pu me lier par une promesse indiscrete ? Je souffris alors une si rude agonie, que, ne pouvant seul en supporter le poids, je fus frapper à la porte du Supérieur pour implorer son secours. Il fut surpris de ma visite à une telle heure, aussi-bien que des motifs qui m'engageoient à la lui faire ; & trop prudent pour rien décider sur l'heure, dans une affaire qui demandoit de sérieuses réflexions, il se contenta de me disposer à

me soumettre absolument à la volonté de Dieu, quoiqu'il lui plût d'ordonner de mon sort. Le vif sentiment qui me portoit à entrer dans l'état ecclésiastique, augmentant chaque jour, j'écrivis à Mademoiselle de Banne, & la conjurai de me rendre ma parole, puisque je ne pouvois l'accomplir sans me rendre infidèle à la voix de Dieu; elle avoit trop de religion pour me disputer à un tel rival, & consentit à me laisser suivre ma vocation. Depuis ce moment où je me vis libre, je n'eus pas un seul retour pour le monde, & Dieu m'a fait la grace depuis vingt ans de m'affectionner de plus en plus à cet état.

Et moi, Madame, en écoutant cette histoire, je m'affectionne toujours plus à la soumission à la divine Providence, qui fait tirer parti de tout pour nous conduire à ce qui convient le mieux à notre salut. Vos malheurs passés étoient l'effet de la malice des hommes, & ont produit chez vous des vertus héroïques; je pense aussi que Dieu m'avoit en vue en vous les envoyant, puisqu'ils ont été l'occasion de l'espece d'exil qui m'a procuré le bonheur de vous connoître, de vous aimer, & d'apprendre de vous la manière dont je dois le servir.

ONZIEME LETTRE.

ÉMERANCE À LUCIE.

Vous supposez gratuitement, ma chere Marquise, que j'ai fait usage de mes malheurs pour acquérir cette perfection que je ne fais que souhaiter; je reconnois à cette façon de penser votre charité pour le prochain, sans être tentée de m'approprier la haute idée que vous avez de moi, & des conseils que je vous ai donnés; voyez leur insuffisance par rapport à vos deux compagnes, & persuadez-vous bien que Dieu a tout fait. Au reste, c'est la derniere fois que je répondrai à ce qu'il vous plaira de me dire de flatteur; & si vous m'en croyez, ce sera aussi la derniere où vous me parlerez sur ce ton. En général, ma chere Amie, je crois qu'on doit éviter de louer les gens en face; ou ils méritent ces louanges, ou ils ne les méritent pas. Dans le premier cas, vous les embarrassez; que répondre à des choses dont on sent l'exagération? Rejetter cet encens, semble être une invitation à le redoubler; ne rien répondre, c'est y acquiescer. Vous voyez que vous mettez

une personne de mérite dans le cas de faire une figure désagréable. Si, au contraire, la personne dont vous faites l'éloge ne le mérite pas, vous mettez la pauvre sotte dans le cas de s'enivrer de vanité; elle ne s'apercevra jamais qu'on se moque d'elle, & se laissera casser le nez avec l'encensoir, sans sentir les coups qu'elle en recevra. Soit dit, s'il vous plaît, une fois pour toutes.

Vous me demandez quel état est préférable, ou de celui où le cœur, occupé d'une grande passion, n'aperçoit presque rien de ce qui l'environne; ou de celui où le cœur vuide cherche à se remplir de tout ce qui se présente. Je vous assure que je me trouve très-embarrassée à vous répondre; ces deux états ont leurs dangers, & c'est machinalement que je me suis déterminée en faveur du premier. Il est vrai qu'une grande passion peut conduire aux derniers excès; elle maîtrise l'ame, la subjugué, la tyrannise, en change les penchans; mais elle peut aussi-bien détruire les mauvais qu'altérer les bons. Les passions ont toujours un but louable dans celui qu'elles possèdent; elles se proposent l'acquisition d'un bien. J'avoue qu'elles se méprennent souvent dans

la connoissance des objets qu'elles poursuivent ; car elles sont aveugles , & il faut que la passion les guide , ce qui arrive beaucoup trop rarement. Cependant je trouve plusieurs ressources pour une personne en proie à une violente passion. Cette violence annonce une grande ame , capable de faire des efforts héroïques. Les passions s'usent , s'épuisent par elles-mêmes ; les amertumes qu'elles produisent en dégoûtent , le temps les amortit , la satiété les éteint , & puis une passion n'acquiert pas tout d'un coup ce degré où elle paroît invincible. La Religion , la raison , la fuite des objets , des conseils sages , peuvent la détruire dans sa naissance. Je sais qu'il est question d'une passion parvenue à son plus haut période , c'est de celle-là dont vous me parlez. Et bien , plus elle est vive , plus elle approche de sa fin , tout ce qui est violent ne pouvant être de longue durée. Enfin , une ame avec de grandes passions peut fort bien les tourner vers des objets louables. Un homme naît avec une ame fiere , amie de la louange & de l'estime du Public ; voilà le germe de l'ambition. Il jette les yeux sur les choses qui peuvent le conduire à la fin qu'il se propose , c'est-à-dire , à être estimé ,

distingué. D'abord il peut arriver qu'il conçoive que le moyen le plus sûr de l'acquérir est de faire de bonnes actions; & dans ce cas, ce germe d'ambition devient pour lui l'origine d'un grand nombre de vertus morales, & le préservatif de bien des défauts. Je me rappelle à ce moment un homme que j'ai connu à trente ans; l'ambition a eu la force de l'arracher au délire de la jeunesse, quoiqu'il fût né avec le penchant le plus vif pour les plaisirs. Il a su maîtriser ce goût, par la crainte de se rendre méprisable. Tous les ambitieux n'ont pas des vues si justes; il en est qui prennent l'ombre pour le corps, la fausse gloire pour la réelle, ce qui rend leur ambition aussi funeste à eux-mêmes qu'aux autres; cependant de ces racines empoisonnées naissent souvent d'agréables fleurs. L'ambitieux, implacable ennemi de tout ce qui lui résiste, se plaît à protéger, à secourir, à faire du bien à tout ce qui lui est soumis; il rougit de se venger, il se plaît à pardonner. Si Alexandre n'eût été qu'ambitieux, nous n'aurions point à lui reprocher le meurtre de Bétis, ni celui de Clitus; sa colère sacrifia le premier, le second fut la victime de son intempérance. Je sais que l'ambitieux n'épargne pas les plus

grands crimes quand ils sont nécessaires à ses vues ; mais j'ose assurer que celui qui n'est mu que par cette passion, les commet à regret, avec remords, & qu'il cherche d'abord les moyens louables, qu'il emploie par préférence. A peine ses vues sont-elles remplies, qu'il revient à son naturel, & s'efforce de réparer le mal que de malheureuses circonstances l'ont comme forcé à commettre, & qu'il auroit évité s'il avoit eu le plus foible secours.

Parlons de la passion la plus ordinaire, de l'amour ; c'est de celle-là dont il est question par rapport à St. Far. Un homme apporte en naissant un cœur tendre, c'est-à-dire, une disposition prochaine à s'attacher à ce qu'il trouvera aimable ; cette disposition par elle-même est excellente, pourvu qu'il ne prête point un mérite réel au premier objet avec lequel il sympathisera. Supposons pourtant qu'il donne dans cet écueil ; la passion s'usera bientôt, & lui rendra le sang-froid nécessaire pour choisir, d'autant mieux qu'il aura appris à ses dépens ce que coûte un mauvais choix. Vous me direz que St. Far n'a pas la ressource du dégoût ; il n'a rien à souhaiter dans l'objet de sa passion, son mal est donc sans remède. Sa situation

est un mal, si vous le voulez ; mais ce mal est fait comme un bien, & lui procure un grand nombre de plaisirs ; il a la douce satisfaction d'applaudir à l'objet qu'il aime, de sacrifier son bonheur au sien, & cette satisfaction est bien délicate ; il lui reste celle d'être juste, d'être estimé de l'objet de son amour, d'en être plaint. Il lui reste enfin la ressource du temps, de l'absence, qui peuvent diminuer, & qui diminueront en effet la violence de ses sentiments, & lui rendront la liberté de s'engager ailleurs. Voilà les raisons ou les prétextes qui m'engagent à préférer la situation de ceux qui sont affectés de passions violentes, à celles de ceux qui portent une ame vuide au-devant de tout ce qui se présente. Ces raisons pourroient fort bien ne pas valoir grand'chose : j'ai naturellement horreur des cœurs vuides, & mon goût a peut-être dicté mon arrêt plus que ma raison. Quoi qu'il en soit, l'habitude de s'occuper des riens me paroît le plus grand de tous le maux. Les personnes qui se sont accoutumées à l'inutilité, ne peuvent en revenir sans miracle ; la réflexion est le seul remède à leur maladie, & elles en ont autant de répugnance qu'un enragé en a pour l'eau qui pourroit le guérir.

D'ailleurs , plus leur ame se vuide , moins ils osent y rentrer ; qu'y verroient-elles , comme vous le dites fort bien dans votre Lettre ? des objets désespérants ; elles sont comme un homme au milieu d'un vaste océan , contre les flots duquel il veut d'abord disputer sa vie ; il jette ses yeux sur ce qui l'environne , & , saisi de frayeur à la vue des plaines immenses qu'il faudroit franchir , il désespere de son salut , & replonge sa tête dans l'eau pour se dérober à la vue de ce qui le désespere. Ma comparaison pourroit bien n'être pas meilleure que mon jugement , je m'en défie , & je ne la relirai pas , crainte d'être tentée de l'effacer ; je veux vous laisser cet ouvrage , & me fers de votre excuse , je sens mieux que je ne dis. N'en déplaise à M. le Marquis , dont je respecte pourtant les lumieres , l'affujettissement à l'usage de perdre son temps , doit avoir des bornes un peu plus étroites que celles qu'il y met. Nous devons quelque chose à la société , mais nous nous devons à nous-mêmes plus qu'aux autres. Quelques heures à la folie , le reste à la raison ; voilà mon dernier mot. Ne m'aviez-vous pas écrit que c'étoit le sien ? pourquoi a-t-il changé de sentiment ? Je le soupçonne ; il craint qu'on ne mette vo-

tre philosophie , qui prendra le nom de misanthropie , sur son compte. On lui fera honneur de votre raison , & il se passeroit volontiers de cet honneur. Pour moi , je ne puis me passer de son indulgence , pour avoir osé lui dire franchement une si grosse injure. Voilà les fruits de l'amitié ; je lui offre les repréfailles : qu'il se venge de mon impertinente sincérité , en m'avertissant d'une foule de défauts qu'il n'ignorera pas , si , pour mon profit & sa satisfaction , vous voulez l'en instruire. J'en ai un actuellement que vous ne me connoissiez pas ; c'est l'avidité avec laquelle je me livre au bonheur : cette situation est pour moi si nouvelle , que je n'ai point encore appris à en user avec modération. Je regrette les moments à mesure qu'ils s'écoulent , comme s'ils n'avoient pas été assez employés à goûter les biens que je possède ; je suis avare de l'instant présent qui me paroît trop court ; celui qui fuit est saisi par avance , & les plaisirs que je m'en promets , ne perdent rien de leur prix pour avoir été prévus. Ah ! vous me le disiez bien , il faut plus de force pour résister au plaisir qu'à la douleur , & j'étois mille fois plus Philosophe l'année passée qu'à présent. Que seroit-ce si vos sentiments étoient vérifiés ? il faudroit

mourir de joie ; mon cœur , ce semble , n'en pourroit supporter davantage. Au reste , chere Amie , si vous vouliez vous guérir de la manie des pressentiments , il ne falloit pas vous adresser à moi , vous ne sauriez croire jusqu'où va mon respect pour eux , sur-tout depuis que j'ai entendu un très-habile homme dire à ce sujet des choses admirables. Vous croyez peut-être que je vais vous les répéter : je le souhaiterois ; mais en vérité cela surpasse mon talent , il n'a été que suffisant pour comprendre ce qu'il disoit , & point du tout pour le rendre comme il faut ; voici tout ce que je m'en rappelle.

Il disoit donc qu'il y a une gradation presque infinie de diverses intelligences qui font le milieu entre le Créateur & nous ; que , par le ministère de ces êtres mi-toyens , il se fait un commerce continuel entre Dieu & les hommes ; c'est l'Echelle de Jacob , d'où les Anges descendent perpétuellement , pendant que d'autres la remontent. Les hommes , livrés aux objets extérieurs , ne prêtent point une oreille assez attentive à ce commerce , & voilà pourquoi tous ne sentent pas également les pressentiments qui ne manquent à personne. Cet homme , que vous pourriez fort bien connoître , vous diroit encore
qu'il

qu'il est persuadé que les substances spirituelles ont entr'elles une maniere de s'exprimer, un langage beaucoup plus parfait que le nôtre. Nous n'en avons jamais douté par rapport aux substances purement spirituelles, sans doute elles doivent s'entendre; mais c'est que notre Philosophe étend cette prérogative jusqu'à nos ames, dans le temps qu'elles sont encore emmaillottées dans leur chair: à mesure qu'elles se dégagent des sens par l'étude de la sagesse, elles sont plus capables de ce commerce intellectuel que quelques hommes ont entretenu, comme on le dit de Socrate. Si cela est, ma chere Marquise, nos ames doivent avoir de grandes conversations. Vous, qui n'avez pas comme moi des objets qui absorbent toutes vos puissances, rendez-moi un peu compte de ce qu'elles se disent. Voilà, selon cette opinion, les pressentiments bien vérifiés. Voici la regle que je me suis faite à cet égard; je les respecte lorsqu'ils ne me détournent d'aucuns de mes devoirs: il faut m'expliquer par un exemple. Il m'est arrivé plusieurs fois dans ma vie de sentir mon cœur se resserrer en voyant certaines personnes pour la premiere fois; il me sembloit entendre une voix intérieure qui me disoit de prendre

garde à moi, que ces personnes me seroient pernicieuses, qu'elles manquoient de droiture. Il n'y auroit eu rien de plus injuste que de m'éloigner de ces personnes par égard pour ces pressentiments, c'eût été blesser la charité. A quoi donc me servoient les miens ? Le voici, Madame ; à me tenir sur mes gardes, à examiner ceux qui me l'avoient inspiré. Je vous jure, ma Chère, que jamais je n'ai ressenti cette répugnance mal-à-propos ; l'examen m'apprenoit combien j'aurois risqué en me livrant sans crainte : je trouvois des gens sans mœurs, sans caractère, qui n'avoient cherché à se lier avec moi que pour me faire servir à leurs vues, souvent même pour me devenir nuisibles. Ce que je vous dis par rapport aux répugnances, est tout aussi vrai pour les sympathies. Mon cœur semble voler au-devant de certaines personnes, & je n'ai point à lui reprocher de s'être mépris. Malgré tout ce que je viens de dire, je suis en garde contre ces premiers mouvements, quels qu'ils puissent être, & je vous conseille de suivre la même règle, sans quoi l'opinion des pressentiments pourroit être fort dangereuse. Ceux que j'ai eus par rapport à Deshomais, se confirment à chaque instant ; il est tel qu'il ne manque

rien au bonheur de ma Fille, & ils me deviennent chaque jour plus chers, parce qu'il n'en est point qui ne me procure la connoissance de quelque bonne qualité qui m'avoit échappé d'abord.

LETTRE PARTICULIERE
D'ÉMERANCE À LUCIE.

C'Eût été un miracle, ma chere Amie, que votre Epoux eût échappé au délire des esprits forts. La Religion est presque anéantie à Paris parmi les gens du bel air, & il est ignoble d'en conserver la moindre trace. Je connois des gens estimables à tous autres égards, qui cachent aussi soigneusement la foi qu'ils n'ont pu perdre, que si c'étoit un crime qu'un honnête-homme rougit d'avouer. Vous me paroissiez surprise, & du ton d'assurance qu'avoit pris le Comte, & du peu de solidité de ses raisons, ou plutôt de ses subterfuges. Combien y en a-t-il qui n'auroient pas même eu ces raisons à vous objecter, & qui sont incrédules par ignorance, par air, par stupidité, parce que cela est plus commode? Remerciez bien Dieu, ma chere Marquise, de l'efficace

qu'il a eu la bonté de donner à vos faibles paroles, & ne cessez de lui demander chaque jour, & à tous les moments du jour, ses lumières, & un esprit docile pour votre Epoux. Je suis de l'avis du Comte, il ne faut rien presser; cet Ami, qui le connoît de longue main, saura choisir les moments. Vous n'avez vu jusqu'à présent dans votre Epoux qu'un Amant passionné, son amour a pu suspendre un caractère qui se décèlera à la fin, & qui demande peut-être des ménagements que votre zèle ne vous permettroit pas de prendre. N'allez pas croire que j'aie là-dessus des connoissances que je vous dissimule : je ne parle que d'après la possibilité, & des conjectures qui font naître chez moi la prière que notre nouveau Chrétien vous a faite, de ne rien précipiter; il en a sans doute quelque raison qu'il vous découvrira. Encore une fois, confiez-vous à son zèle, & réprimez le vôtre; on perd souvent en voulant gagner trop tôt. Dieu, qui a commencé, achevera son ouvrage. Remarquez sa libéralité, ma chere Amie; la charité vous a inspiré le desir d'être utile au salut de la pauvre Lemer, & Dieu semble attacher aux mesures que vous avez prises à cet égard, une autre cou-

version qui vous intéresse infiniment davantage. Ah ! c'est un bon Maître, qui rend plus qu'au centuple dès cette vie même.

DOUZIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

HÉlas, Madame, un événement bien funeste a précipité les desseins du Comte ; ce cher & respectable Ami n'existe peut-être plus au moment où je vous écris ces mots : je l'ai laissé à la dernière extrémité ; & comme je n'attends que le moment d'accoucher, on ne m'a pas voulu permettre de recevoir ses derniers soupirs. Mon Epoux s'est chargé de ce triste devoir. Notre moribond, plein de confiance en la miséricorde de Dieu, qu'il avoit commencé à servir en santé, partage ses derniers moments entre la prière & les exhortations qu'il fait à son Epouse & au Marquis pour les engager à persévérer dans les nouveaux principes qu'il leur avoit fait adopter ; mais il vous faut le détail de ce qui s'est passé depuis trois semaines ; le soin de vous l'écrire fera une utile diversion à ma douleur, qui est beau-

coup plus grande qu'elle ne paroîtroit devoir l'être pour un homme que je ne connois que depuis fort peu de temps. Je commençois à me défier du zèle de ce cher malade pour l'entreprise que je lui avois confiée, & ses délais me paroissoient affectés, lorsqu'il prit, pour me rendre sa visite, le temps où j'étois avec mon Epoux, ce qu'il évitoit depuis son changement. Je viens, nous dit-il de l'air le plus franc, vous prier de m'accorder votre présence pour demain toute la journée; ce sera le plus beau jour de ma vie, & je veux que vos yeux soient témoins de ma félicité. Le Marquis ne pouvoit manquer d'être surpris de ce début; il avoit vu le Comte le matin du même jour, & ne pouvoit comprendre ce qui lui étoit arrivé de si avantageux depuis quelques heures. Son Ami voyant son embarras, l'a fait cesser, en lui apprenant qu'il épousoit Mademoiselle Lemer. C'est la plus belle action de votre vie, a répondu le Marquis en l'embrassant; vous remplissez le plus ardent de mes desirs, aussi bien que de Madame; nous serons ravis de voir cette Fille rendue à la société, dont elle mérite de faire l'ornement. C'est par un autre motif que nous nous sommes déterminés, répondit le Comte; mais les

explications que je veux vous donner à cet égard, pourroient blesser la délicatesse de Madame : je lui demande sa parole pour demain ; & si vous voulez faire un tour avec moi, je vous détaillerai les raisons qui m'engagent à finir cette affaire. Je ne veux point entendre vos secrets, ai-je répondu, j'ai besoin de sortir, je vous quitte la place, non pas sans quelque ressentiment ; je vous le marquerai une autre fois. En disant ces paroles, je suis sortie effectivement de ma chambre, & persuadée que le moment critique étoit arrivé, j'ai couru me prosterner au pied des Autels pour y demander à Dieu de bénir une conversation si importante. Je ne suis rentrée qu'assez tard, cependant mon Epoux étoit encore absent, & un domestique du Comte m'a remis un mot de sa part, qui me prioit de ne point l'attendre, parce qu'il souperoit chez lui. J'étois couchée lorsque mon Epoux est rentré, & je remarquai qu'il étoit fort agité. Comme il n'avoit pas fermé l'œil toute la nuit, non plus que moi, nous étions encore au lit lorsque le Comte est venu nous prendre pour nous conduire chez Mademoiselle Lemer. Nous y avons trouvé trois de ses Amis ; & à travers la tranquillité que le Marquis affectoit, il

m'étoit aisé de remarquer son trouble. Je brûlois d'envie de dire un mot au Comte, cela ne m'a pas été possible; il n'a pu que me glisser un Billet dans la main, que je me suis hâtée de lire: c'étoit une invitation à me retirer aussi-tôt après la cérémonie, sous prétexte de mon état. J'ai conçu qu'on vouloit traiter la même matière qu'on avoit sans doute agitée la veille, & j'ai suivi l'intention du Comte. Mon Epoux, pendant les trois jours qui ont suivi, a toujours été chez ce digne Ami depuis le matin jusqu'au soir, & a prétexté des affaires indispensables. Le quatrième jour le Comte s'est échappé un moment, & est venu m'annoncer sa victoire, ou plutôt celle du Ciel. Le Marquis s'est rendu; mais comme il ne me croit aucun soupçon de ses erreurs, il a conjuré son Ami de ne point s'ouvrir à moi sur ce qui s'est passé. Vous sentez qu'il n'étoit pas possible de lui tenir parole. Nous bénissons Dieu de cet heureux changement, lorsque j'ai entendu la voix du Marquis dans l'escalier. Pour rien au monde je n'eusse voulu qu'il eût vu le Comte dans ce moment, je l'ai donc pressé d'entrer dans une garde-robe, & j'ai chargé une de mes femmes de le faire sortir par un escalier dérobé. La physio-

nomie de mon Epoux étoit fort altérée ; il s'est couché presque en arrivant , & est parti fort matin. La nouvelle Comtesse , qui m'est venue rendre une visite , m'a appris qu'il se dispose à réparer , par une confession générale , l'abus qu'il a fait jusqu'à présent des Sacrements. Elle m'a rapporté le détail de leurs conversations ; en vérité le Marquis ne s'est rendu qu'à la dernière extrémité , & il est le seul des quatre dont le Comte avoit entrepris le changement , qui ait répondu à ses soins ; les autres se sont retirés au premier soupçon qu'ils ont eu de son dessein. C'est encore un nouveau sujet d'actions de grâces pour moi ; la docilité du Marquis est l'ouvrage du Dieu de toute miséricorde. Ce fut deux jours après cet entretien que le Comte tomba malade , & quoique son mal ne parût pas dangereux , il voulut d'abord mettre ordre à sa conscience & à ses affaires. Les Médecins s'accordent à dire qu'il ne peut en revenir , sur le reste ils ont toujours été d'opinions différentes. J'ai quitté ce malade depuis deux heures , c'est le terme qu'on donnoit à sa vie ; cependant il respire encore , puisque mon Epoux ne doit quitter sa maison qu'après lui avoir fermé les yeux , & doit conduire ici son Epouse désolée. Ce pauvre

moribond m'a remis un papier que je n'ai pas encore pensé à lire, tant j'étois troublée ; je vais profiter de ce moment pour y jeter les yeux.

Le croiriez-vous , Madame ? cet homme qui a passé la plus grande partie de sa vie sans religion , & qui étoit plongé dans le libertinage ; cet homme , qui passoit pour avare , faisoit de grandes charités : comme la plus grande partie de ses biens sont substitués , il n'a pu donner que peu à sa femme , & n'a osé lui laisser des charges qu'elle ne pourroit acquitter sans s'incommoder beaucoup ; c'est moi qu'il charge d'un soin si précieux. Il a actuellement trois Orphelins , auxquels il paie des apprentissages ; d'autres Enfants , dont il a soin de satisfaire les Nourrices , parce que leurs parents sont hors d'état de le faire ; des Veuves , qui , autrefois à leur aise , mourroient de faim sans son secours. Ce Mémoire a décidé dans mon esprit un doute que je voulois vous proposer. J'ai senti , par la retraite des trois amis du Comte , qu'il eût vainement parlé au Marquis , si Dieu n'eût touché son cœur : j'avois déjà été surprise que ce nouvel Apôtre eût cédé avec tant de facilité à mes foibles arguments , tandis que tant d'autres résistent

à des preuves victorieuses ; & j'attribuois ce succès à une grace bien supérieure. Sur cinq personnes , deux seulement ont eu de la fidélité ; donc , me disois-je , les autres n'ont pas été appelés avec autant de force. C'est ce qui caufoit mon embarras. J'aurois dit volontiers : pourquoi cette inégale distribution de secours entre des hommes , qui , si j'en crois la foi & la raison , doivent être également chers au Créateur ? mon embarras a fini en lisant ce Mémoire. Dieu ne cesse de parler au cœur de l'homme , & même de l'homme pécheur ; il l'excite sans cesse à faire le bien , à suivre les mouvements naturels que le péché n'a point dépravés , comme la pitié des misérables , la libéralité envers eux : s'ils sont fideles à ces premières graces , ils en reçoivent de plus fortes , qui les conduisent enfin à une conversion parfaite. Les aumônes du Comte crisioient miséricorde pour lui au Seigneur , d'autant plus que ses erreurs n'étoient point l'effet de l'impiété : son cœur avoit séduit son esprit ; notre Dieu , qui est bon , a eu pitié de sa foiblesse , parce qu'il a eu lui-même pitié des misérables : le Marquis est dans le même cas , car il s'est prêté de bon cœur à tout le bien que je lui ai propo-

fé. Voilà qui est fait ; je ne désespérerai jamais du salut de quelqu'un qui conservera de la compassion pour les misérables, de l'équité, ou quelqu'autre vertu naturelle ; il fait valoir cet unique talent, il sera doublé. Ah si nos Amies....

C'est presque un miracle, Madame, on m'envoie appeler ; un abcès qui a crevé lorsque le Comte alloit rendre le dernier soupir, le rappelle à la vie : c'est ce que me dit le Domestique qui vient me prier de sa part de passer chez lui ; j'y cours.

J'ai trouvé effectivement notre malade sans fièvre, mais extrêmement affoibli ; actuellement les Médecins en répondent ; je ne me sens pas de joie : mon Epoux aura besoin de ses bons exemples, & c'est pour lui que Dieu le conserve. A présent que je me sens plus tranquille, je vais faire réponse à votre Lettre, car je n'ai pas besoin de vous dire que celle-ci n'est que pour vous.

Je crois avoir compris, Madame, ce que vous m'avez écrit au sujet des sentiments : je vous dirai pourtant, avec ma sincérité ordinaire, qu'il a fallu relire deux fois quelques endroits qui, sans doute, pouvoient être plus clairs. Il me restoit, selon vous, la ressource d'effa-

cer ces endroits : une petite bagatelle m'a empêchée de profiter de la permission que vous m'en donniez ; c'est qu'il m'étoit impossible de mieux dire. J'aime beaucoup à penser que mes sympathies & mes antipathies sont l'ouvrage d'une influence d'en-haut. Cette opinion me paroît préférable à celle d'un honnête Médecin qui a voulu me persuader que ces mouvements aveugles qui m'attachent ou m'éloignent machinalement de certaines personnes, avoient leurs causes dans les petits atomes qui s'échappent perpétuellement de nos corps, & que, selon qu'ils sont analogues ou non avec ceux des corps qu'ils rencontrent, ils produisent l'amour ou la haine : il est bien plus flatteur de croire que les Intel ligences que Dieu a commises à notre garde, excitent en nous ces mouvements. J'ai lu votre Lettre à M. de St. Far, qui convient des circonstances flatteuses qui adoucissent ce que sa situation a de pénible : il veut bien vous accorder qu'il trouve quelque consolation, quelque plaisir même, dans ces adoucissements, pourvu que vous pensiez que la peine surpasse infiniment ce plaisir. C'est en conséquence qu'il se prête, de fort bonne grace, aux remèdes que nous lui offrons

pour parvenir à une guérison radicale. J'en demande pardon à la belle Annette, je serois charmée de voir échapper ce captif : si elle étoit présente, je n'aurois pas la présomption de tenter à le lui enlever, mais son absence nous fournit des armes dont nous ferons usage. Voici le régime que nous avons prescrit à ce malade : Une dose raisonnable de dissipation ; la compagnie des plus aimables Dames que nous pourrons rassembler ; nulle réflexion ni comparaison avec les charmes de votre aimable Fille. Sur ce dernier article, St. Far n'est pas traitable ; tout lui rappelle Annette ; il lui compare tout ce qui s'offre à ses yeux, & finit toujours par la trouver au-dessus de tout. Il a raison par rapport à elle ; cependant cette raison lui fait avoir tort vis-à-vis d'un grand nombre de belles personnes, qui ne peuvent lui pardonner ce jugement : il a piqué la vanité de plusieurs d'entre elles, qui prétendent le forcer à prendre de l'amour, seulement pour exercer contre lui une cruelle vengeance. Parmi ces femmes vindicatives, il y a une fort aimable Veuve, à qui le Marquis souhaite un heureux succès ; ce seroit un établissement avantageux pour St. Far : il lui rend des soins, & veut me persuader qu'il

pourra l'aimer un jour ; & dans le même moment il lui échappe des soupirs qui passent directement les Monts sans s'écarter ni à droite ni à gauche. Il n'est à son aise qu'avec moi , parce qu'il me parle librement de ses sentimens ; & après m'avoir répété mille fois les raisons qu'il a d'adorer Annette , il se persuade qu'il lui en reste beaucoup qu'il n'a pas le temps de me dire , quoique je lui aie donné les plus longues audiences. En vérité , ma Chère , je n'entends plus parler que d'amour , j'en suis excédée : les Amants sont comme les Plaideurs , ils n'ont qu'une seule affaire dans l'esprit , & ne peuvent parler d'autre chose. Je commence même à croire que cette manie est contagieuse , puisque j'ai employé deux grandes pages pour vous dire que nous voulons marier St. Far , qui s'y oppose , & que nous prétendons achever cette affaire moitié gré , moitié force.

Nos Amies ne me rendent plus que des visites de bienséance ; nulle confiance , nulle ouverture de cœur : elles choisissent si bien leur temps , qu'elles me trouvent toujours en compagnie ; en sorte que je ne fais de leurs nouvelles que par la voix publique , qui ne les traite pas favorable-

ment. On prétend que le Duc, qui s'étoit affiché pour Amant de Victoire, commence à faire retraite : un petit nombre de personnes équitables disent qu'on peut attribuer son refroidissement à l'ennui que lui causent les rigueurs de la Belle, qui, devenue coquette, est matériellement sage. La multitude attribue son inconstance au dégoût, & prétend qu'il n'a plus rien à souhaiter. Je vous dirai, sans vouloir me flatter sur son compte, que je ne suis pas du sentiment de ces derniers : Victoire seroit vertueuse, si on pouvoit l'être avec un cœur déréglé, gâté par le desir de plaire universellement ; elle croit pouvoir être aimée sans danger, pourvu qu'elle n'aime pas elle-même. C'est là l'idée qu'elle s'est faite de la sagesse d'une femme du monde, qui, dit-elle, ne peut être coupable de l'effet que produisent ses charmes. L'inconstance du Duc ne l'a point touchée ; je crois pouvoir en conclure qu'il n'avoit pas même égratigné son cœur. Tous nos aimables, qui ne pensent pas comme moi, se sont mis sur les rangs pour tâcher de remplir une place qu'ils prévoient bientôt devoir être vacante : elle est perdue, si, parmi ce nombre, il s'en trouve un qui parvienne à toucher son cœur. Henriette est sa confiden-

te, & il est à craindre que le mauvais exemple ne produise son effet ordinaire & inévitable. Voilà, Madame, des nouvelles bien capables de tempérer l'excès de votre joie : je vous avoue que je ne puis conserver la mienne au milieu de ces désordres ; la sagesse matérielle n'est pas d'un grand prix à mes yeux. Je vous disois tout-à-l'heure que Victoire étoit perdue, s'il se trouvoit un seul de ses adorateurs qui pût lui plaire ; en y réfléchissant, je suis tentée de penser autrement ; & je dirois, Dieu me pardonne, que j'aimerois mieux un désordre réel borné à une seule personne, qu'une coquetterie qui fait espérer à tous une foiblesse. Mandez-moi si cette façon de penser est la vôtre ; je le souhaite, car j'aurois bien de la peine à la réformer, aussi-bien qu'un grand nombre d'opinions nouvelles qui prennent chaque jour sur moi. Par exemple, j'ai fortement dans l'esprit que nous avons été dupes du caractère de ces deux femmes ; elles n'ont montré de sagesse que jusqu'au moment où elles ont eu d'occasion d'en manquer : je ne saurois me persuader qu'elles en aient jamais eu, autrement elles eussent résisté au danger présent ; le caractère ne peut changer absolument dans si peu de temps, &, si

leur cœur eût été honnête, il le feroit encore. Je ne crois pas que ce jugement soit dicté par l'aigreur; j'en ai pourtant; mes conseils ont été rejettés d'une manière trop insultante pour que l'amour-propre n'ait pas eu quelque chose à souffrir. A propos d'amour-propre, mon Epoux convient de la justice de votre observation; j'espere plus que jamais qu'il ne voudra plus gêner mon goût pour la retraite; j'en ai le plus grand besoin: je trouve mon ame si vuide, si dénuée, si pauvre, que je ne pourrois, sans péril, différer à la renouveler. Je devrois naturellement avoir quelques craintes à l'approche du danger & des douleurs où je touche; ce besoin de retraite les fait disparaître, & je n'envisage que le plaisir d'être seule, & dispensée, pendant quelques semaines, du désagrément de représenter.

TREIZIEME LETTRE.

ÉMERANCE À LUCIE.

MA chere Marquise ne s'attend pas à être querellée; elle le fera pourtant, non que je la croie coupable d'impruden-

ce, mais je l'accuse d'avoir manqué de prévoyance. De quelque importance que fussent les secrets que le Comte avoit à vous communiquer, il falloit, ce me semble, différer à vous en instruire jusqu'au moment où il eût pu le faire sans s'exposer à ces façons mystérieuses dont vous me parlez dans votre dernière Lettre. Un Billet donné avec réserve étoit déjà beaucoup; que dire donc de la nécessité où vous vous êtes trouvée de le cacher à l'arrivée de votre Epoux? que pensera, je vous prie, la Femme-de-chambre qui l'a fait sortir de votre garde-robe? Vous ne pouvez lui faire part des raisons qui vous forçoient d'en agir ainsi; elle est donc en droit de soupçonner que vous avez une intrigue avec le Comte; je vous assure, ma Chère, qu'il n'en faudroit pas davantage pour vous faire un tort irréparable dans le Public. Mon avis donc est qu'il faut absolument déterminer le Comte à tout avouer à votre Epoux: il n'aura pas lieu d'être offensé de ce qui s'est passé, quand il saura que vous avez commencé par soupçonner son état, & qu'un pur hazard a confirmé vos soupçons. Je crois le Comte trop raisonnable pour ne pas consentir à faire cette démarche, & je m'étonne qu'un homme de son expérience

n'ait pas senti à quoi vous vous exposez. Si j'étois moins sûr de votre raison, chere Amie, j'eusse cherché quelque détour pour vous dire ma pensée ; avec vous, un ménagement qui supposeroit que vous pourriez être choquée de ma liberté, seroit une insulte. Après vous avoir parlé si librement, les louanges, ou plutôt l'approbation que je vais donner à vos sentiments, ne peuvent être suspectes de flatterie. Vous avancez dans le bien, n'en doutez pas ; puisque la mort, ou du moins les douleurs vous paroissent préférables aux dangers du monde. Voilà encore une preuve de l'estime que je fais de la fermeté de votre caractère ; j'ai prononcé ce mot si terrible à une femme de votre âge, & je l'ai prononcé sans crainte d'exciter chez vous de vaines terreurs : à une personne enivrée des plaisirs, la mort paroît la chose la plus terrible ; & il est des circonstances où elle se croit plus sous la main de Dieu que dans d'autres, & dans lesquelles elle frémit : une maladie, une couche, le tonnerre, & mille autres accidents, comme si Dieu avoit besoin de toutes ces choses pour nous ôter une vie qui ne se soutient que par le miracle perpétuel de la conservation. Ma Fille m'a bien inculqué cette utile leçon : j'a-

vois la foiblesse d'être effrayée en passant les abîmes du Mont Cénis; le desir de la retrouver à mon premier passage, la crainte de ne pouvoir apprendre ce qu'elle étoit devenue à mon retour, avoient lié si fortement toutes les puissances de mon ame, que je n'avois pas apperçu toute l'horreur de ce chemin : devenue plus calme, j'ai vu ce dangereux passage pour la première fois, pour ainsi dire; j'ai tremblé. Hélas ! j'avois plus à perdre alors qu'auparavant, elle étoit l'objet de mes craintes : son intrépidité m'a fait rougir; & si nous l'eussions moins connue, nous aurions pu croire qu'elle avoit été nourrie à Constantinople, & qu'elle comptoit que tout étoit écrit sur la table de marbre. Elle est très-éloignée de cette opinion, & pourtant convaincue qu'au moment où un devoir nous engage dans un péril, nous n'y risquons pas plus que dans notre lit; vous voyez que cette restriction, de ne s'exposer que par devoir, exclut tout soupçon de témérité. Au reste, je suis sûre que cette Lettre vous trouvera heureusement accouchée, & je serai charmée d'apprendre qu'avec un espoir raisonnable de vous bien tirer de cette occasion dangereuse, vous ne vous êtes pas moins mise en situation de

mourir sans trouble. Je suis bien charmée que le Comte se soit arrêté à la porte de ce passage inévitable, je suis persuadée qu'il va faire de grands biens, surtout il sera fort utile à votre Epoux dans le commencement de sa conversion; ne doutez pas que ceux qui ne seront pas touchés de son exemple, ne cherchent à détruire en lui l'ouvrage de Dieu. Tout sera mis en usage : mauvais raisonnements, Livres dangereux, & sur-tout railleries piquantes; il ne seroit pas mal qu'il fût quelque temps à la campagne pour donner le temps à ses bonnes résolutions de se fortifier; je ne voudrois pourtant pas qu'il y prît trop de goût, le monde a besoin de grands exemples; il faut qu'il édifie où il a scandalisé, & qu'il suive sa vocation. J'ai lu à nos jeunes gens l'Histoire de celle de ce bon Curé; sa vocation est bien extraordinaire. Deshomais a remercié Dieu de ne lui en avoir pas envoyé une semblable; il avoue qu'il auroit eu peur d'y être infidèle, parce qu'il aime cent fois plus Annette que ce jeune homme ne faisoit Mademoiselle de Banne : & ce n'est point un style de nouveau marié; il l'estime autant qu'il l'aime, cela durera long-temps. Ces deux jeunes gens sont pleins de religion, cependant je serois

bien fâchée qu'ils restassent où ils en sont : il y a beaucoup de différence entre croire , estimer , chérir la pureté du Christianisme , & se livrer absolument aux devoirs austères qu'il impose. Je demande sans cesse à Dieu pour eux les sublimes vertus ; si j'en croyois mon affection pour eux ; je les presserois d'y aspirer : cependant je me modere à cet égard , on perd souvent tout en voulant trop presser , je prévois que j'aurai de grandes violences à me faire sur cet article.

J'applaudis au dessein que vous avez de marier St. Far ; c'est un vrai présent que vous ferez à votre Veuve ; si elle est aimable , comme vous le dites , elle parviendra à l'attacher s'il devient son Epoux , il ne s'agit que de l'embarquer. Je suis de votre avis par rapport à la coquetterie , c'est un vice plus bas que le désordre. Souvent une femme estimable à bien des égards , se trouve dans des circonstances si dangereuses , que son cœur lui échappe : la vertu ne se soutient guères après une pareille perte ; toutes les femmes doivent se bien mettre cette vérité dans l'esprit : mais cette chute , qui vient de la faiblesse du cœur , ne le déprave pas absolument ; elle révere cette vertu qu'elle a si misérablement perdue , elle gémit sur

son désordre , elle soupire après l'heureux moment qui l'arrachera à une situation qu'elle abhorre autant qu'elle l'aime. Une coquette , au contraire , se joue de la vertu qu'elle méprise réellement : si elle en conserve quelque apparence , c'est dans la crainte de voir diminuer le nombre de ses Adorateurs , par une préférence marquée pour l'un d'eux : elle nourrit & foment le vice dans l'ame de ceux qui sont assez malheureux & assez insensés pour chercher à lui plaire , en leur laissant espérer qu'elle deviendra à la fin aussi méprisable qu'ils le souhaitent. Ce que je vais ajouter paroîtra bien étrange , cependant j'en suis persuadée : un désordre réel , qui auroit son principe dans le cœur , seroit une vraie conversion pour une coquette. Remarquez pourtant , ma Chere , que nos Amies sont encore bien loin de mériter ce nom. Nous sommes toutes coquettes naturellement plus ou moins , il n'y a de différence que celle qu'y mettent la Religion ou une raison supérieure , mais nous le sommes sans nous en douter d'abord ; & ce n'est pas ce premier degré vicieux dont nous parlons , & auquel je préférerois le désordre. Cette coquetterie , digne de tout le mépris , est celle qui est minutée de sang-froid , qui est , pour ainsi dire ,

dire, systématique; nos Amies ne sont pas de caractère & d'âge à prendre aisément toutes les peines qui sont nécessaires pour en venir là, car c'est un rôle pénible à soutenir. Vous dites qu'elles n'ont jamais eu de vertu réelle; savez-vous bien, ma Chère, que vous n'avez pas l'idée de ce qui est proprement vertu dans une femme? Je vais peut-être révolter l'orgueil; mais non, vous n'êtes pas prude, & il n'y a guères que ces sortes de femmes qui se piquent de certaines vérités.

Il faut d'abord vous bien mettre dans l'esprit, que, pêtries du même limon, nous participons, de manière ou d'autre, du levain de la masse corrompue en Adam. Point d'amour-propre à cet égard, je vous en supplie. Ce n'est guères par les penchans que la femme vertueuse diffère de celle qui ne l'est pas. Je me trouvai, il y a deux jours, avec un homme qui a beaucoup vécu; il parloit fort cavalièrement des femmes, & m'avoua qu'il en avoit peu trouvé de cruelles. Parmi le nombre de celles qui lui avoient donné si mauvaise opinion du sexe, il convint pourtant qu'il en avoit connu peu qui se fussent déréglées par goût, & de propos délibéré; il me dit même qu'il y en avoit plu-

fleurs auxquelles il n'avoit pu refuser son estime, parce que leur faute étoit une fuite presqu'infailible des circonstances où elles s'étoient trouvées, comme je vous le disois tout-à-l'heure; d'où il concluoit qu'il n'y avoit de femmes vertueuses que celles qu'on avoit dédaigné de tenter. Il avoit raison & tort tout à la fois; car voici à quoi il ne pensoit pas, & ce que je lui fis remarquer. C'est qu'en général la vertu des femmes ne consiste pas à résister aux occasions, mais à les éviter; dans cette espece de combat, la fuite seule peut assurer la victoire; & si, sur mille femmes, une seule échappe au danger dans lequel elle se plaît, je dirai qu'elle est plus heureuse que sage, & que c'est un miracle qu'il seroit ridicule d'alléguer ou d'espérer. Il faut maintenant vous expliquer ce que j'entends par ces occasions. Vous allez frémir, ma Chere; c'est la vie que nous menons pour la plupart. Il ne faut pas en cette matiere retenir la vérité captive, de lâches ménagements sont trop dangereux. Je vous ai dit que nous naissons toutes avec le germe de la corruption; à cette disposition primordiale au vice, ajoutez l'éducation qu'on nous donne, & vous verrez qu'on semble s'étudier à donner des forces à un

penchant qui n'en a déjà que trop. On nous accoutume à regarder la beauté comme le bien qui doit être le plus précieux aux personnes du sexe. Que de précautions pour la conserver ! que de frayeur au moindre danger de la perdre ! Les Mères & les Gouvernantes agissent, à cet égard, d'une manière à bien établir dans l'esprit des jeunes filles, l'estime de la beauté & des ajustements qui peuvent servir à la relever. Les unes & les autres feroient bien embarrassées, si une jeune personne leur disoit : Mais à quoi sert cette beauté dont vous faites tant de cas ? Y auroit-il beaucoup de meres assez dépravées pour répondre à leurs filles : C'est pour plaire aux hommes ? Les femmes les plus corrompues n'oseroient donner de telles leçons à leurs filles. Cependant leur conduite produit un effet équivalent à celui qui seroit le fruit de telles leçons. Une jeune fille, sans avoir besoin d'être instruite à cet égard, sent que la beauté doit servir à plaire. Ce n'est pas aux femmes, elles sont ennemies nées des belles personnes ; c'est donc aux hommes, il n'y a pas à s'y méprendre. Parvenue à l'adolescence, on produit une fille dans le grand monde ; alors on lui apprend qu'elle doit penser à se procurer un établissement

avantageux , & qu'on n'y parvient que par la modestie & la décence. Leur timidité , l'innocence de leurs mœurs , la fin même qu'on leur propose , les engagent à suivre les conseils qu'on leur donne à cet égard : Le plus grand nombre des jeunes filles souhaitent d'être mariées ; les unes , pour se délivrer de la tyrannie de leurs parents , car elles donnent ce nom à l'autorité la plus modérée , & sont ennemies de toute contrainte ; les autres , pour avoir de beaux habits , de l'argent , aller aux Bals , aux Comédies. Voilà une partie des motifs qui portent les filles à se marier ; un homme riche , par conséquent , est celui qui convient le mieux ; & pourvu qu'il soit d'une figure aimable , elles ne s'inquiètent guères du reste : les parents les servent sur ce pied ; les voilà mariées à un homme qu'elles aimeront si elles le peuvent , cela n'est pas regardé comme essentiel. Le mari , de son côté , si c'est un homme qui sache vivre , aime sa femme , ou paroît l'aimer pendant trois mois , cela est décent : ensuite il faut qu'il se rende à la société ; c'est-à-dire , en termes honnêtes , qu'il reprenne le train de vie dont il s'étoit sevré pendant quelques mois : il fait entendre à sa femme qu'elle est libre de s'amuser de son côté , parce

qu'il ne peut pas s'assujettir à être son ombre. Si cette jeune femme s'est attachée à son mari, comme cela est assez ordinaire, parce qu'il est le premier qu'elle ait trouvé en son chemin, la voilà réduite au dépit, aux pleurs & à l'ennui, si elle est assez raisonnable pour ne pas suivre le conseil & l'exemple qu'il lui donne. Communément elle cherche à se débarrasser de cette situation qui est pénible : il faut pour cela faire une diversion agréable ; la lecture, les spectacles, les compagnies amusantes en offrent une qui plaît, on la saisit. Mais de quoi traitent ces Livres, ces Spectacles ? de quoi s'entretient-on dans ces compagnies ? l'amour en est l'éternel refrain. Son cœur déjà foible, s'amollit encore ; elle s'enhardit par l'exemple des autres, à secouer un reste de préjugé : bien entendu qu'on veut rester sage ; c'est le premier article du traité qu'elle conclut avec elle-même. On fait adopter cette résolution à un Amant qui paroît s'y soumettre aveuglément, il n'exige pas autre chose que d'être écouté, il ne veut que la permission d'aimer sans prétendre de retour ; quel mal y a-t-il à y consentir ? & , comme dit Victoire, est-on responsable de l'effet de ses charmes ? il n'y a pas non plus grand mal à l'écouter, cela amuse ;

l'on n'est point criminelle, à moins qu'on ne partage ses sentiments, & l'on est bien éloigné de le vouloir. On se nourrit, en attendant, de maximes empoisonnées; on ne respire que le plaisir, la bonne chère: le bal, qui, comme dit fort bien le célèbre Buffi-Rabutin, donneroit des tentations à un Anachorete, devient l'amusement ordinaire d'une jeune personne foible, sans principe & sans secours. Un séducteur attentif aux progrès de la mollesse, attend, pour faire jouer ses derniers ressorts, une occasion favorable; le plus difficile est fait, le cœur est pris, il fait bien à quoi s'en tenir sur le succès de ses artifices. Je n'ai parlé que des pièges qui naissent de l'inutilité, de la mollesse de la vie; ajoutez-y les tentations que donnent le mauvais exemple d'un mari, sa dureté à refuser à une femme l'argent le plus nécessaire, la vanité qui fait souhaiter de suivre les modes, la jalousie contre celles qui ont des ressources de ce côté-là, le désespoir d'une perte faite au jeu, les mauvais conseils d'une Amie déréglée, & mille autres tentations qui naissent sous les pas d'une femme aimable. Une jeune personne n'a pas sitôt franchi l'espace qui sépare le vice de la vertu, qu'elle ouvre les yeux; elle s'effraie de

la profondeur de l'abyme dans lequel elle est tombée , & fait de vains efforts pour en sortir ; la jalousie , la fausse délicatesse , l'infidélité d'un Amant viennent souvent à l'appui des remords ; elle recouvre sa liberté , & se promet bien de ne la plus perdre : mais le rôle d'une honnête femme ne se remplit pas deux fois avec facilité ; elle trouve dans son cœur un vuide qui la tue , l'ennui l'excede. C'est de la vertu , de la piété qu'il faudroit mettre à la place de cette passion , & cette vertu est incompatible avec un genre de vie qu'elle aime , auquel elle ne peut se résoudre à renoncer. Les chûtes se multiplient malgré elle , pour ainsi dire ; son désordre continue jusqu'à ce que les années la chassent du grand monde , qui lui plaît encore , & auquel elle ne plaît plus assez pour qu'on cherche à la faire tomber. Alors elle a la ressource de la pénitence , de la fausse dévotion , qui produit la pruderie ; ou du dernier avilissement , si elle est riche ; car son argent peut suppléer à ses charmes , & lui procurer des intrigues qu'une longue habitude lui a rendu nécessaires.

Voilà , ma chère Marquise , l'histoire de la plupart des personnes déréglées. Je ne pourrois vous répondre que je fusse

l'ouvrière du tableau que j'en ai tracé ; il me semble l'avoir lu quelque part , sans savoir où ; de moi ou d'une autre , qu'importe , s'il est vrai : mais ces femmes devenues déréglées , l'étoient-elles originai-
rement plus que celles qui se sont conser-
vées sages ? c'est souvent tout le contrai-
re. Une jeune femme assez malheureuse
pour se trouver des penchants dangereux ,
est par-là même avertie de se tenir sur ses
gardes ; la crainte de Dieu , celle de se
voir méprisée des hommes , l'aura déter-
minée à s'éloigner des occasions dans les-
quelles elle craindrait de succomber. Au-
lieu de nourrir son esprit de lectures fri-
voles , de conversations dangereuses , elle
aura cherché du secours dans une morale
chrétienne , dans la société des personnes
vertueuses ; elle aura veillé exactement ,
non-seulement sur son cœur , mais aussi
sur ses sens ; parce qu'elle aura appris
dans l'Écriture que ce sont les portes par
lesquelles la mort entre dans l'ame. Com-
me elle aura senti qu'il n'y a point de mi-
lieu pour elle entre une grande vertu ou
le dérèglement , elle se sera déterminée
à tout faire pour éviter un état si déplo-
rable ; sa faiblesse aura produit sa force
en l'éloignant des dangers , & bientôt ses
combats réitérés auront fortifié son ame ,

& attiré sur elle le secours du Ciel, sans quoi je ne crois pas la vertu plus solide qu'une feuille prête à tomber au moindre vent. Nos Amies sont bien dans le premier cas : elles se sont endormies sur le goût qu'elles avoient naturellement sur la sagesse ; il a fondé leur sécurité, & cette sécurité les perdra. Voilà ce que j'ai toujours craint pour Victoire ; j'avois moins de frayeurs pour Henriette, seulement parce que son indolence l'éloigneroit des dangers ; & l'ascendant que Victoire a pris sur elle, nous ôte l'avantage que nous pouvions tirer de cette indolence. Vous me direz, après avoir lu ceci : à ce compte il n'y auroit pas de femmes vertueuses dans le grand monde. Je soutiendrois volontiers l'affirmative ; car on peut fort bien n'être pas vicieuse sans être vertueuse : une femme trop laide pour avoir été tentée ; celle qui est possédée d'une grande passion qui l'occupe toute entière, & qui n'a pas besoin du dérèglement pour être satisfaite ; celle qui a un mari raisonnable, qu'elle aime, & dont elle est aimée ; enfin mille autres circonstances très-étrangères à la vertu, peuvent soutenir une femme contre le vice aussi long-temps qu'elles dureront : mais peut-on appeller vertu, une sagesse appuyée sur des fonde-

ments si fragiles ? non sans doute , elle disparoîtroit si les foibles appuis qui la supportent venoient à manquer.

Vous faites sagement , je crois , de veiller sur vous par rapport à l'aigreur ; il n'est que trop ordinaire de voir le dépit se mêler au zele lorsque nos soins sont sans succès , & ce dépit est tout propre à reculer , & même à empêcher tout le bien que nous voudrions faire. Vous ne vous plaindrez pas de moi , chere Marquise : je remplis bien strictement à votre égard les devoirs essentiels de l'amitié ; il faudroit me payer en la même monnoie. Malheureusement pour moi vous m'estimez trop , parce que vous ne me connoissez pas assez. Il faut finir cette Lettre en querellant , comme je l'ai commencée. Je dirai que vous ne m'aimez point , si votre attachement ne va pas jusqu'à vous éclairer sur mes fautes , & à m'en avertir ; c'est une querelle que j'ai déjà faite à ma Fille , qui ne me tient point la promesse que je lui ai fait faire à cet égard.



QUATORZIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

J'Ai obéi bien exactement, Madame, aux ordres que vous avez donnés au Marquis à mon égard, & j'ai laissé passer les quarante jours avant de toucher à ma plume ; ce n'étoit pas faute de matière à écrire : il s'est passé une scene, il y a huit jours, bien digne de vous être mandée. Je vous dirai d'abord qu'on ne m'a remis votre Lettre que le douzieme jour après ma couche ; j'ai très-bien compris que j'avois fait une étourderie d'avoir caché au Marquis l'origine de ma liaison avec le Comte, & j'ai lu à son Epouse l'article de votre Lettre, où vous me le faisiez remarquer. Dès le lendemain le Comte me fit dire qu'il trouvoit votre crainte à cet égard bien fondée, & qu'il attendoit mes ordres pour s'ouvrir à ce sujet au Marquis. Effectivement, il lui déclara tout ce qui s'étoit passé, & je crus voir, à la confusion qui paroïssoit sur le visage de mon Epoux, qu'il rougissoit d'avoir été dévoilé. Cependant, comme il ne me parloit de rien,

je voulus imiter son silence. Enfin, toutes les suites de ma couche étant heureusement terminées, il m'aborda avec un air ouvert, & me demanda s'il pouvoit assez compter sur mon amitié & ma raison, pour espérer que je recevrais sans trouble ce qu'il avoit à me dire. Assurément, lui répondis-je en lui tendant la main, je puis tout supporter avec confiance, si on en excepte la perte de votre estime, & de l'amitié de ma chere Emerance. Vous n'avez point à craindre de perdre jamais ces deux biens, dit-il, & de ma part j'aurai jusqu'au tombeau quelque chose de beaucoup plus tendre que l'estime. Oui, ma chere Lucie, vous allez voir jusqu'où j'ai porté la confiance à votre égard. Le troisieme jour de votre couche, dans le temps où la plus légère émotion pouvoit vous devenir funeste, je reçus une Lettre sans nom, que le plus horrible monstre a sans doute écrite & dictée; on osoit y attaquer votre vertu, & on prétendoit m'offrir des preuves non équivoques de votre hypocrisie. Ne vous allarmez pas, ma Chere, se hâta-t-il de me dire en me voyant changer de couleur; j'atteste le Ciel que cette horrible calomnie ne fit pas sur moi la plus légère impression; je suspendis

mon jugement sur les motifs de quelques-unes de vos démarches qu'on avoit empoisonnées, & ce fut de votre bouche que je me promis d'en recevoir l'explication. Le Comte ne m'a rien laissé à désirer sur cet article ; je fais ce que je vous dois, & que vous êtes la première cause des biens dont il a plu au Ciel de me combler. Avec quelle joie ai-je applaudi à la justice que je vous avois rendue ! combien me suis-je senti de plaisir à confondre les démons incarnés qui cherchent à troubler notre union ? J'ai différé jusqu'à ce jour à faire aucune démarche pour connoître les auteurs de cette Lettre ; j'attendois le moment où je pourrois vous la communiquer, non pour vous donner les moyens de vous justifier, je vous le répète, je ne vous ai pas soupçonnée un instant ; mais pour consulter avec vous sur les mesures que nous devons prendre pour connoître les ennemis de notre bonheur. Nous en avons un moyen facile : il est hors de doute que votre femme-de-chambre a parlé ; il faut l'intimider, & savoir d'elle qui sont ceux qui ont excité son indiscretion. J'avois éprouvé de vives émotions en écoutant ce discours, tout a disparu pour faire place à une crainte bien fondée.

Je ne puis méconnoître la main d'où part ce coup ; il falloit éviter au Marquis une connoissance capable de le faire mourir de douleur. J'avois un moyen facile de me justifier ; c'étoit l'article de votre Lettre qui avoit rapport à cette aventure ; je la lui ai remise entre les mains , & il m'a fallu user des prieres les plus fortes pour le forcer à le lire ; après quoi je lui ai demandé en grace de me laisser la conduite de cette affaire , & de vouloir seulement être présent à ce que je voulois dire à cette femme ; je l'ai fait appeller , & Dieu m'a donné la force de me rendre maîtresse d'un mouvement d'indignation qui m'a saisie à sa vue. Marville , lui ai-je dit , lorsque je vous chargeai de tirer le Comte d'une garde-robe où je l'avois fait entrer , j'avois de grandes raisons pour ne vouloir pas qu'il parût à ce moment aux yeux de Monsieur le Marquis , & il n'a pas tardé d'être instruit & de cette visite mystérieuse , & de la maniere dont elle avoit été terminée. Je ne vous ferois point un crime de l'en avoir averti , si vous aviez pu penser qu'il fût offensé dans cette occasion ; il est le seul qui doive s'intéresser à ma conduite , & auquel vous deviez en rendre compte. Vous avez commis une grande lâcheté en instruisant

des étrangers de ce qui se passe dans ma maison ; & si je vous rendois justice , je vous en chasserois tout-à-l'heure : cependant comme on pourroit croire que je cherche à éloigner un témoin importun , je vous garde , & vous ordonne de dire aux misérables qui vous ont séduite , que leur méchanceté a été en pure perte , & que je les méprise trop pour chercher à les connoître. Ajoutez-y la priere que je vous fais de rendre un compte exact à Monsieur de toutes mes démarches ; j'avoue que celle que vous avez divulguée étoit indiscrete , & ne pouvoit être excusée que par mes motifs. Retirez-vous , & sur-tout qu'on ne sache jamais le nom de vos séducteurs. Vous pouvez leur apprendre , ajouta le Marquis , qu'ils doivent s'attendre à tout mon ressentiment , s'ils ont jamais la hardiesse de renouveler leurs calomnies , & de prononcer le nom de Madame sans respect.

Cette Fille apparemment a été exacte à s'acquitter de nos ordres ; car elle disparut dès le lendemain , sans avoir même demandé un quartier de ses gages qui lui étoit dû. On a craint que le peu de curiosité que j'avois marqué ne fût pas sincere , & que je ne trouvasse le moyen de la faire parler. Voilà ce que m'avoit pré-

dit le pauvre Bourguignon , & ce ne sera pas sans doute le dernier artifice qu'on mettra en usage pour me faire perdre le cœur de mon Epoux ; du moins puis-je me promettre que ce sera la dernière fois que j'y donnerai occasion. Vous aviez prophétisé , chere Amie , & j'avoue de bonne foi qu'il y avoit une grande étourderie de n'avoir pas prévu comme vous les suites de cette malheureuse affaire. Que serois-je devenue , si le Marquis avoit donné entrée à des soupçons qui paroissent si bien fondés ? S'il eût interrogé le vil instrument de la haine de son fils , elle eût achevé de me perdre dans son esprit , & peut-être dans le Public. Cet exemple m'apprend combien on doit être mesuré dans les jugements qu'on porte du prochain. Combien de femmes aussi innocentes que je l'étois , n'ont pas eu les mêmes facilités à se justifier , & ont été comptées parmi les personnes sans mœurs , parce qu'elles avoient manqué de prudence ? Ne parlons plus de cette désagréable affaire , qui me laisse un fond de tristesse que je ne puis vaincre , & je ne pourrai pourtant jamais l'oublier. Sans doute que St. Far vous aura écrit nos persécutions ; il se bat en retraite , & je commence à espérer la victoire ; je la souhaite d'autant

plus que notre Veuve, qui d'abord ne vouloit que badiner, s'est attachée beaucoup plus sérieusement qu'il ne conviendrait à son repos si cela tournoit autrement que nous l'espérons : son exemple m'apprend qu'il ne faut point badiner avec l'amour, on risque trop à ce jeu. Le Ciel m'a donné plus d'un préservatif contre cette passion dangereuse, & mon cœur est si plein présentement, qu'il seroit difficile d'y rien introduire. Ma Fille a achevé de remplir toute sa capacité, &, pour comprendre combien je l'aime, il faut aimer comme vous aimez Annette. Vous ne sauriez croire combien le spectacle d'une Mere nourrice a fait tenir de propos : c'est une folie ; c'est une sagesse ; c'est une imprudence dans le Marquis, une témérité chez moi ; je vais ruiner ma santé, mon repos ; & en dépit de ces faiseurs d'almanachs, je suis d'un embonpoint qui confond ceux qui me voient ; jamais je ne me suis si bien portée, & ma petite se sent de cette bonne santé. A propos d'elle, je suis en garde contre la manie de vouloir en occuper tout le monde, sans me promettre d'en être toujours exempte. Je n'ai encore aucune de ses gentilleses à raconter, & pourtant j'en parle beaucoup ; au Marquis & à vous,

ma Chere, cela seroit pardonnable ; mais qu'importe aux indifférents qu'elle soit vive ou lente, belle ou laide ? Je me rappelle chaque jour les propos ennuyeux que j'ai essuyés en pareil cas, comme vous vous ressouveniez de la persécution des plaideurs ; la différence qu'il y a de vous à moi, c'est que mes souvenirs sont en pure perte. Faites-moi grace sur cet article, Madame ; & pour vous y accoutumer, permettez-moi de vous apprendre qu'elle ressemble si parfaitement à la belle Annette, que dans quelques années on pourroit la prendre pour sa Fille, ou tout au moins pour sa sœur. Avouez que je ne pouvois choisir un plus parfait modele ; fasse le Ciel qu'elle lui soit semblable, pour l'ame comme par le corps ! Mandez-moi un peu si votre charmante Fille étoit bien méchante à cet âge ; la mienne l'est prodigieusement ; quel signe est-ce ?

Vous avez peint trait pour trait la situation de Victoire, dans celle où se trouvent malheureusement un trop grand nombre de femmes, & je conçois fort bien que nous avons plus à craindre de la sécurité que des penchans vicieux. Je n'ai vu cette pauvre égarée que deux fois pendant ma couche, & toujours avec Hen-

riette, qu'elle garde à vue tout le temps qu'elle est avec moi. Comme j'ai vu peu de monde pendant ce temps, j'ai perdu le fil de leur conduite, & je ne chercherai pas à le retrouver; puisque je ne puis être utile en rien à ces deux infortunées, ne puis-je pas me soustraire aux chagrins que me donneroit la connoissance de leurs désordres? Mon Epoux m'a paru choqué de la briéveté des deux apparitions qu'elles ont faites chez moi, & de la parure indécente de sa Belle-Fille. On dit qu'elle continue à gagner au jeu, & par-là soutient son luxe; apparemment qu'Henriette est de moitié avec elle, sans quoi je ne comprendrois pas comme son Epoux pourroit fournir aux grandes dépenses qu'elle fait pour ses habits; car M. de Sauvebœuf n'est pas riche: je le trouve bien imprudent de laisser sa femme dans une société où elle ne peut que perdre; assurément on ne pourroit sans injustice l'accuser d'être jaloux.

Encore un mot de ma petite Lucie; je prendrai de bonne heure des mesures pour lui faire éviter un danger dont vous m'avez avertie dans votre dernière Lettre. S'il plaît à Dieu, elle ne regardera pas la beauté comme un avantage qui doit être estimé beaucoup; je commence dès-

à-présent à rectifier mes propres idées sur cet article : je confesse que j'ai fait jusqu'ici trop de cas d'un mérite aussi frivole ; & sans la leçon que vous m'avez donnée, j'aurois peut-être tombé dans le défaut ordinaire, & laissé appercevoir à cette Enfant combien elle est aimable : mais comment le lui cacher ? C'est peut-être prévoir de trop loin, je l'avoue de bonne foi, aussi ne suis-je occupée uniquement qu'à me mettre en état de la bien élever ; je n'ai pas trop d'une couple d'années pour m'instruire dans une science qui me paroît fort difficile, & dont je n'ai que des notions imparfaites.

QUINZIEME LETTRE.

ÉMERANCE À LUCIE.

Vous profitez de mes leçons, ma chere Marquise, & moi je m'attache à profiter de vos exemples. Mon respectable Beau-Pere m'a remis le soin de ses affaires, & je veux, comme vous, y donner une partie de mon temps, persuadée que ce soin devient pour moi un devoir d'état, puisque la Providence a permis qu'il m'en ait chargée. Je me suis associé

ma Fille dans cette occupation ; croyant qu'elle auroit besoin d'un guide dans un emploi qui doit lui être si nouveau. J'ai trouvé sa capacité beaucoup au-dessus de la mienne , en cela comme en toute autre chose. Je vous parle de ses perfections très-librement , comme vous le voyez , pour vous encourager à ne me rien cacher de ce qui regarde votre Petite ; j'avoue pourtant que vous devez être sur vos gardes par rapport à ceux qui ne s'y intéressent pas autant que moi ; c'est un ridicule qu'il faut éviter , & dans lequel j'ai vu tomber des gens de beaucoup d'esprit. Je le trouve préférable à l'autre extrémité ; les Dames du bel air semblent rougir d'aimer leurs enfants , elles diroient volontiers que cela est trop bourgeois. Je m'attendois à tous les discours qu'occasionneroit la résolution où vous étiez de nourrir votre fille ; cet exemple , quelque bon qu'il soit , ne sera point suivi. Voilà une bonne raison à donner au Marquis pour éviter toutes sortes de veilles , les grands repas , les sorties fréquentes , & vous avez eu bien du bon sens de vous la ménager. Je ne saurois approuver la résolution où vous êtes de ne prendre aucune connoissance de la conduite de nos Amies ; il peut arriver

bien des cas où vos avis ne feroient pas rejetés, & il faut être attentive pour être en état de les saisir à propos. Je suis obligée de finir, le Marquis de Sainville n'est pas bien, & j'ai dérobé cet instant pour vous répondre; car je ne le quitte point depuis deux jours.

SEIZIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

J'Avois besoin d'être rassurée sur la santé de M. de Sainville; St. Far vient de nous montrer une Lettre écrite de sa main, avec le consentement pour le mariage qu'il va faire. Je n'oserois dire qu'il porte à notre Veuve un cœur bien dégagé; je crois qu'il l'estime, & c'est tout: nous espérons que le mérite de la Dame & le temps feront le reste. Il venoit nous prier d'assister à son mariage, où il n'aura que peu de personnes; & je n'y ai consenti qu'à condition d'avoir ma Fille avec moi, condition qui ne l'a point rebuté, comme elle fera, sans doute, les personnes qui semblent conspirer contre ma solitude; c'est une vraie persécution: j'espère que ma chere Petite pleureuse les dégoûtera

de sa Maman , qui l'en aimera mille fois davantage si les larmes peuvent lui rendre ce service. . . . On m'interrompt pour lire une Lettre qui vient de Versailles. Ah , mon Dieu , l'étrange nouvelle ! J'avois grand tort , lorsque je soupçonnois M. de Sauvebœuf d'être un Epoux pacifique ; il s'est montré très-provincial , & a enlevé sa femme à Victoire , sans qu'elle ait pu prévoir le coup. Henriette , selon l'usage du Pays qu'elle habitoit , ne rentrait chez elle qu'à quatre heures du matin ; jugez de sa surprise de trouver une chaise à sa porte , & de voir son Epoux tout botté , tout éperonné , qui l'a priée très-civilement de changer de robe , parce qu'il falloit partir dans un quart-d'heure. Quoi , Monsieur , sans me permettre de voir mes Amis , d'arranger mes affaires ? ne considérez-vous pas que j'ai besoin de repos , & que je suis excédée de sommeil ? en vérité , c'est m'exposer à tomber malade. J'en ferois bien fâché , répond le Mari , avec un sang-froid désespérant ; c'est précisément pour épargner votre santé , que j'ai voulu vous ménager des adieux qui vous auroient été trop sensibles : au reste , Madame , comme je n'ai pas encore eu occasion d'être connu de vous , je suis bien-aîsé de vous apprendre

que je veux absolument ce que j'ai résolu, toutes vos raisons ne me feront pas changer d'avis; obéissez de bonne grace, si vous ne voulez me voir recourir à la force. Comme Henriette vouloit repliquer, il l'a prise par le bras; & aidé d'un nouveau Domestique, qu'il avoit pris depuis deux heures, il l'a mise dans la chaise qui a parti dans l'instant, & on ignore où il l'a conduite. En quelque lieu que ce soit, je l'y aimerai mieux qu'auprès de Victoire, qui a jetté feu & flamme, lorsqu'elle a reçu la nouvelle de cet enlèvement; c'est Sauvebœuf qui a pris la peine de l'en instruire, en la remerciant d'une façon ironique des leçons qu'elle a données à son Epouse; il ajoute qu'elle n'a pas lieu de regretter ses soins, puisque son Ecoliere l'auroit bientôt égalée, si ce qu'il devoit à son honneur ne l'avoit pas forcé à interrompre de si beaux progrès.

Pendant que j'écrivois ceci, je reçois une Lettre de ce Mari outragé; je vous la copie, Madame: & quoique j'aie le cœur déchiré de ce que souffre cette femme infortunée, je ne puis m'empêcher de bénir le Ciel d'une telle catastrophe, qui sans doute étoit nécessaire pour arracher Henriette au désordre.

Lettre

*Lettre de M. de SAUVETEUR à M^{de}
la Marquise de VILLENEUVE.*

MADAME,

Je fais trop de cas de votre estime ,
pour m'exposer à la perdre par le rapport
infidèle de ma conduite envers une créa-
ture indigne de porter mon nom & celui
de votre Amie. Ce n'est qu'après avoir
eu les preuves les moins équivoques du
désordre de sa conduite , que je me suis
porté contre elle à la dernière extrémité.
Dispensez-moi d'entrer dans un détail qui
me couvrirait de honte ; qu'il vous suf-
fise de savoir qu'elles ont été assez claires
pour me faire obtenir une Lettre de ca-
chet pour enfermer ma digne Epouse dans
une Maison de pénitence , d'où elle ne
sortira jamais tant que je vivrai. Je n'au-
rois pas borné là mon ressentiment , & sa
séductrice en aurait éprouvé les effets :
l'honneur qu'elle a de vous appartenir , me
lie les mains ; je fais ce que je vous dois :
si ma perfide avait suivi vos sages con-
seils , elle aurait évité le précipice dans le-
quel elle est tombée. Recevez , comme une
preuve de ma reconnoissance , le silence
que je m'impose sur toutes les circonstan-

ces de cette misérable affaire, & croyez que je conserverai pour vous le plus profond respect.

SAUVEBOEUF.

Quel parti prendre dans une affaire si fâcheuse ? Dois-je avertir Victoire du péril qui la menace ? Sans doute : peut-être la confusion de se voir démasquée ferait-elle naître le repentir. Je voudrois qu'il me fût permis de partir à ce moment pour Versailles ; mais un voyage si précipité donneroit des soupçons à mon Epoux, & je dois lui épargner les funestes lumieres que j'ai reçues ; je vais ménager ce voyage, & je ne ferai partir cette Lettre qu'après mon retour de Versailles : je prévois que je serai forcée de différer de trois ou quatre jours, ce sera peut-être le mieux ; pendant ce temps, Victoire aura eu le temps de faire des réflexions, qui la disposeront peut-être à m'écouter favorablement.

Que ma prudence est cruellement trompée ! Que n'ai-je suivi le mouvement qui me portoit à courir au secours de la pauvre Victoire ? peut-être lui aurois-je fait éviter la démarche irréparable qu'elle vient de faire ; mais non, je serois arrivée trop tard. En vérité, Madame, je ne fais par

où commencer pour vous détailler les plus horribles malheurs. Quel coup pour vous ! quel malheur pour moi ! & comment mon Epoux aura-t-il la force de supporter un tel affront ? C'est d'une des femmes de Victoire que je tiens tout le détail que je vais vous marquer ; cette misérable , qui étoit sa confidente , a été épouvantée par les menaces de mon Epoux ; & , pour obtenir grace , nous a fait l'aveu de toute cette intrigue.

J'avois présumé juste par rapport au Duc ; il amusoit la vanité de Victoire , & n'avoit point touché son cœur. Ce fut pendant le dernier mois de ma grossesse , qu'elle fit connoissance de celui qui devoit être la funeste cause de sa perte. Comme je voyois alors fort peu de monde , cette intrigue n'étoit pas venue à ma connoissance ; d'ailleurs le jeu la couvroit. La malheureuse , dont j'ai appris ceci , m'a dit que l'Amant de sa Maîtresse étoit un Anglois de grande considération ; mon Epoux croit , au contraire , que c'est un misérable Aventurier , qui savoit les moyens de fixer la fortune au jeu. On assure qu'il est de la plus aimable figure : quoi qu'il en soit , il parut tel à la pauvre Victoire ; ou le besoin qu'elle eut de son secours , la détermina. Cet homme , qui se

faisoit nommer Montaigu , avoit un Ami de la même trempe , auquel Henriette ne déplaïsoit pas. Comme ils jouoient dans les meilleures maisons , ils eurent souvent occasion de voir nos pauvres Amies , & ne firent d'abord parler que leurs regards. Montaigu vivoit en homme de qualité , & il se disoit Fils du Duc de ce nom. La vanité de Victoire fut flattée de cette conquête ; les deux Etrangers furent admis chez elle ; & le jeune Marquis ayant besoin d'une somme , Montaigu la lui offrit si généreusement , qu'il devint bientôt le meilleur de ses Amis. A Dieu ne plaïse que je le soupçonne d'une connivence honteuse , je ne me saurois persuader qu'il se soit dégradé jusqu'à ce point ; cependant le Public l'en accuse , & il est certain qu'il a facilité la perte de son Epouse , en recevant ces deux hommes dans son Hôtel , où il les avoit priés de prendre un logement. La facilité de le voir à tous les moments du jour , ses soins , ses attentions , qui faisoient un contraste parfait avec la froideur & les dédains du jeune Marquis , avancerent la défaite de Victoire , qui vraisemblablement l'a aimé de bonne foi. Pour Henriette , je suis presque sûre qu'elle n'a écouté le Chevalier d'Igby , ou le soi-disant

tel, que par désœuvrement. Il y a quelque apparence que ces pauvres femmes n'auroient pas cédé si-facilement, si une perte considérable ne les avoit forcées de recourir à leurs Amants; leur vertu fut le prix de ce funeste bienfait. Des Lettres que M. de Sauvebœuf a trouvées par l'infidélité d'une Femme-de-chambre, l'ont porté à enlever son Epouse, comme je vous l'ai marqué au commencement de cette Lettre, & à en écrire une très-piquante à Victoire, dans laquelle il la menaçoit de publier ses désordres. La tête tourna à cette pauvre femme en lisant cette Lettre, qu'elle avoit reçue au moment où Sauvebœuf quittoit Versailles; elle la communiqua aux deux Anglois: & comme d'Igby est passionné pour Henriette, il n'eut pas plutôt découvert que c'étoit aux Filles du Refuge de Rouen qu'il la conduisoit, qu'il résolut de l'enlever. Montaigu a offert à Victoire de suivre le sort de son Amie, & sans doute la crainte l'y a déterminée. Elle a publié chez elle qu'elle venoit d'apprendre que j'étois dangereusement malade, & est partie suivie d'un seul Laquais, qu'elle a laissé à Paris; & s'étant fait amener des Porteurs, elle leur a donné ordre, devant ses gens, de se rendre à notre Hôtel; ordre

qu'elle a apparemment changé, puisque nous ne l'avons pas vue. J'ignore en quel lieu elle a joint les deux Anglois; mais nous venons d'apprendre qu'ils ont joint Sauvebœuf dans le bois du Pont de Larche, & que Montaigu l'ayant apperçu à cheval à côté de la chaise, lui a brûlé la cervelle d'un coup de pistolet. Le Corcher a été laissé pour mort, & n'a pu nous dire ce qu'étoit devenue Henriette à la vue de son Epoux mort; il y a beaucoup d'apparence qu'elle ne s'est pas amusée à le pleurer, & qu'elle a suivi ses assassins. Ce n'est que le lendemain matin que le Domestique ayant repris ses sens, a pu donner quelques lumieres sur cet événement, & encore sont-elles bien foibles; car, comme je vous l'ai dit, il n'étoit que depuis le soir au service de l'infortuné Sauvebœuf. On a mis toutes les Maréchaussées sur les traces des fugitifs; mesures qu'ils rendront inutiles, ayant plus de vingt-quatre heures d'avance, & assez d'argent comptant pour se procurer un passage à quelque prix que ce fût: car outre les sommes qu'ils avoient sans doute, ils ont pris cent cinquante louis au pauvre mort, & un fort beau diamant qu'il avoit, aussi-bien que sa montre. C'est un bonheur pour nous qu'ils l'aient

volé ; ils ne sont point connus ; & le nom de ces deux créatures n'a point été prononcé. Il est question de fermer la bouche à la confidente de Victoire , son intérêt la rendra fidelle au secret ; car elle a facilité l'enlèvement de quelques bijoux de prix chez son Maître : on l'a même trouvé saisie de quelque vaisselle d'or ; car elle devoit suivre sa Maîtresse. Vous sentez qu'on ne lui fera grace de la vie que pour étouffer cette affaire , & qu'elle sera renfermée pour le reste de ses jours. Ah ! Madame , quel sort pour deux personnes qui nous furent si chères ! Comment ont-elles pu oublier ainsi ce qu'elles devoient à Dieu , à leurs Epoux , à leur sang ? Ces terribles événements m'ont tellement affectée , que je crains de succomber sous l'impression douloureuse qu'ils me causent ; je crains aussi pour vous : & si j'eusse pu vous dérober la connoissance de ces malheurs , je vous aurois épargné ce déchirement ; mais malgré nos soins , cette affaire peut éclater , & il convenoit que vous fussiez prévenue.

Une longue maladie d'Emerance , met une interruption de cinq mois entre ses Lettres.

DIX-SEPTIEME LETTRE.**ÉMERANCE À LUCIE.**

JE ne me flattois pas d'être jamais en état de vous écrire, ma chere Amie; j'ai vu le tombeau ouvert pendant près de quatre mois, & chaque jour paroïsoit devoir être le dernier de ma vie. On ne m'a pas caché l'excès de votre sensibilité à mon égard, non plus que les injustes reproches que vous vous faisiez d'être la cause de ma mort: je conviens que ma maladie a pu être hâtée de quelques jours par la terrible impression que me firent les funestes nouvelles que vous me donnâtes; mais le mal venoit de plus loin, & il y avoit déjà plusieurs jours que j'en ressentais les atteintes: je vous comptois parmi les biens dont il falloit faire le sacrifice au Seigneur; & sa miséricorde est si grande, qu'il avoit fortifié ma foiblesse, au point de ne sentir presque pas l'amertume de ces sacrifices. Il y a près d'un mois que je suis tout-à-fait hors de danger, mais si foible que je pense quelquefois qu'il ne sera pas possible de me remettre. Après cet exorde de ma main

pour vous tranquilliser, ma Fille va continuer à vous apprendre des nouvelles capables de faire succéder une grande consolation à une grande douleur.

ANNETTE à LUCIE.

Je vous assure, Madame, que ma Mere n'auroit point éprouvé ces violentes agitations, si j'en avois été la maîtresse : mais malheureusement elle traversoit le vestibule pour aller au jardin, lorsque l'énorme paquet que je vous envoie est arrivé ; & quand elle a vu qu'il venoit d'Angleterre, il ne nous a pas été possible de l'engager à en différer la lecture. Elle dit qu'elle est de la nature de ces poissons qui ne sont bons que dans une eau très-agitée, & que sa maladie a été causée par les sensations agréables qu'elle n'a pas eu la force de soutenir, parce qu'elle en étoit déshabituée. Je vous envoie la copie de la Lettre que renfermoit ce paquet ; & je suis bien sûre que vous mêlerez vos larmes avec celles dont je l'ai trempée en l'écrivant.



DIX-HUITIEME LETTRE.
VICTOIRE A ÉMERANCE.

CE n'est point le souvenir des bontés que vous eûtes pour moi, qui me donne la hardiesse que j'ai de vous écrire, Madame; je sens trop que l'horreur que je vous ai inspirée, doit prévaloir sur tout autre sentiment. C'est l'obéissance que j'ai vouée à celui dont Dieu s'est servi pour m'ouvrir les yeux, qui me force à vous tracer le tableau de mes désordres & du juste châtiment dont la Justice divine les a punis. Peut-être les expressions de mon repentir feront-elles naître en vous quelque sentiment de pitié; peut-être Dieu, qui semble me regarder avec miséricorde, vous excitera-t-il à me prêter la main pour sortir de l'abyme affreux dans lequel je me suis précipitée, & où la malheureuse que j'ai séduite, semble être plongée sans retour.

Je ne vous trompois pas, Madame, lorsque je vous écrivis aussi-tôt après mon mariage, que j'étois fortement déterminée à ne m'écarter jamais du chemin de la vertu : hélas ! je l'aimois encore ; mais,

pauvre abusée, je croyois que cet attachement avoit ses racines dans mon cœur, & que je pouvois la conserver par mes propres forces; je croyois qu'elle étoit compatible avec l'amour des plaisirs dont j'étois possédée; & lorsque Madame de Villeneuve & vos Lettres essayoient de me désabuser d'une erreur qui devoit causer ma perte, je me riois de vos craintes, & j'avois la témérité de les traiter de visions de Dévotes, occasionnées par la petiteesse de l'esprit; je me croyois supérieure aux dangers dans le temps où j'avois déjà succombé, & je ne voyois pas que l'ambition, & mille autres passions auxquelles je me livrois, avoient déjà éteint en moi l'amour que je devois à mon Dieu. Je dois vous marquer tous les degrés de ma chute, on m'en impose la loi. Je commençai par remplir avec dégoût des devoirs de religion que j'avois pratiqués jusqu'alors avec fidélité; plus d'attention dans la prière; plus de retour vers Dieu. J'abandonnai bientôt des exercices qui devenoient chaque jour plus pénibles; d'ailleurs, la foi, qui n'étoit pas encore éteinte en moi, me forçoit à trembler malgré les efforts que je faisois pour écarter son flambeau; & comme un nouveau Jonas, je cherchois à fuir

la présence du Seigneur, qui me poursuivoit sans cesse. Les discours empoisonnés des femmes que je commençois à fréquenter, affoiblirent mes lumieres; ou plutôt, elles y substituerent de fausses clartés. On me répétoit sans cesse que Dieu étoit trop bon pour nous punir éternellement d'avoir suivi un penchant qu'il avoit mis en nous; je parvins à douter : le besoin que j'avois de croire ces impiétés pour jouir en paix des plaisirs, aida à la conviction. Je perdis la foi, du moins elle se réfugia dans le plus intime de mon ame; & comme il en sortoit de temps en temps des éclairs qui m'apportoient une clarté importune, j'accumulai dissipation sur dissipation, pour me dérober à ces retours désespérants pour ceux qui sont déterminés à n'en point profiter. Je vous ai dit que j'avois perdu la foi, je me trompe; je connus qu'elle étoit encore bien vive dans le temps où, pour accomplir le précepte, il eût fallu approcher des Sacrements : l'horreur du sacrilege me saisit, & je me précipitai, pour ainsi dire, hors de l'Eglise, où je m'étois rendue pour tromper les hommes par cette apparence de Christianisme. Hélas ! la misérable Henriette refusa de suivre mon exemple; un malheureux

respect humain, la crainte des discours du monde l'engagerent au sacrilege ; & depuis cet instant fatal, plus de remords. Cette femme, que j'avois comme entraînée avec violence dans la voie de l'iniquité, y marcha d'un pas ferme, & fut la première à se moquer d'un reste de terreur qui me faisissoit à la vue de certaines démarches. Je vous l'avouerai, Madame, son endurcissement m'effraya ; je fis quelques efforts pour me rapprocher de Dieu, ils furent trop foibles ; & fatiguée des remords que je venois d'éprouver, je fermai les yeux sur les suites du crime. Vous le dirai-je, & puis-je l'écrire sans mourir de douleur ? ma première chute ne fut point l'effet d'une foiblesse : je n'aimois point le Duc ; & si je céдай à ses poursuites, ce fut pour forcer Dieu à m'abandonner par cette nouvelle offense. L'inconstance de mon Amant me toucha peu ; & m'étant apperçue qu'il aimoit Henriette, j'eus la bassesse de la solliciter en sa faveur, & fus encouragée dans le vice par la facilité avec laquelle elle s'y livra. Si je conservai quelque décence, ce fut moins par égard pour une réputation dont je regardois le soin comme une foiblesse, que pour augmenter de prix aux yeux des hommes, auxquels

j'eusse voulu plaire généralement. Je n'en avois encore aimé aucun, Montaigu me toucha; je n'avois encore rien vu de si beau : il fortoit, disoit-on, d'une famille illustre, & ses biens étoient immenses; &, pour me procurer le moyen de le voir sans contrainte, je l'engageai à se lier avec mon Epoux & à se rendre nécessaire à ses plaisirs. Vous ne connoissez pas, Madame, toute l'indignité du caractère de celui auquel j'avois lié mon sort, & l'intérêt de Madame de Villeneuve m'oblige à vous le dévoiler. Le jeune Marquis faisoit une dépense qui excédoit de beaucoup ses revenus : son bien étoit substitué, ce qui allarmoît ses Créanciers, qui ne vouloient plus fournir à son luxe. Montaigu lui offrit une ressource, qu'il faisoit avec avidité, & lui donna des moyens infailibles de se faire un revenu fixe par le jeu; ce fut pour être en état de profiter de ses leçons, & le payer de sa complaisance à les lui donner, qu'il le pria de prendre un logement chez lui. Notre Hôtel devint un coupe-gorge, où plusieurs fortunes furent englouties; & le rang que nous tenions dans le monde, éloignant les soupçons, chaque jour nous amenoit de nouvelles dupes. J'eus d'abord une grande répugnance à employer l'artifice

au jeu : peu à peu le besoin d'argent, que je prodiguois comme l'eau, m'engagea à étouffer les sentiments d'honneur qui se révoltoient contre une telle lâcheté. Le vice avoit rapproché de moi mon indigne Epoux ; non qu'il m'eût sacrifié ses Maîtresses ; notre union n'étoit qu'extérieure, & servoit de couverture à mon désordre : il avoit trop besoin des talents de Montaigu, pour refuser son déshonneur. J'avois été effrayée de me trouver grosse ; Montaigu ne fit que rire de mes craintes, & ne douta pas que le Marquis ne consentît à passer pour le pere de ce fruit de mon crime. Mon Epoux parut transporté de joie à cette nouvelle, & promit de faire ce qu'on exigeoit de lui, à une condition qu'il vouloit m'expliquer lui-même.

Je dois vous apprendre que le Marquis, si docile en apparence aux volontés de son respectable Pere, n'avoit vu son mariage qu'avec désespoir ; la fécondité de Lucie y avoit mis le comble, & il avoit juré sa perte. Il avoit dessein de m'associer à ses criminels projets ; & un état qui me mettoit absolument dans sa dépendance, lui fit espérer que je ne pourrois me refuser aux noirceurs qu'il projettoit. Il m'apprit qu'il avoit inutilement tenté de rendre suspecte la vertu de sa Belle-Mere,

& qu'il s'étoit ôté, par l'inutilité de cette démarche, la facilité de la faire périr, puisqu'une Femme-de-chambre, sur laquelle il comptoit, avoit été forcée de se sauver. C'étoit moi qu'il devoit substituer à cette femme; & à l'occasion de mes couches & du baptême de mon Enfant, il espéroit faire périr Lucie & sa Fille. Ah! Madame, quelque dépravé que fût mon cœur, il ne put se prêter à un tel crime, & je ne pus cacher l'horreur qu'il m'inspiroit. Le Marquis en conçut une telle rage, qu'il me maltraita cruellement, & peut-être ma vie eût-elle été en danger, si mon Amant ne m'eût arraché de ses mains, en lui promettant de me déterminer à ce qu'il exigeoit de moi. Ce n'étoit pas son intention; & plutôt au Ciel qu'il se fût prêté à cet odieux complot! l'horreur qu'il m'auroit inspirée, m'auroit fait faire des efforts efficaces pour me détacher de lui; car je me dois ce témoignage, que la vue d'une mort cruelle n'auroit pas été capable de me faire concevoir l'idée même de ce forfait. J'ai su depuis que Montaigu ayant des raisons de quitter la France, & souhaitant de m'associer à sa fuite, n'étoit pas fâché de me voir dans la nécessité de fuir mon indigne Epoux; mais il vouloit attendre que je fusse débarrassée

du fardeau que je portois. L'enlèvement d'Henriette rompit ses mesures : d'Igby, furieux de se voir arracher sa proie, résolut de périr s'il ne pouvoit la sauver du châtiment que lui préparoit Sauvebœuf. Il se rendit chez Henriette ; & ayant appris d'un Domestique le détail de tout ce qui s'étoit passé, & que c'étoit à Rouen que son mari la conduisoit, il pressa Montaignu de se joindre à lui pour la lui arracher des mains. Je ne prétends point excuser ma fuite par mes répugnances à un crime qui m'alloit fermer toutes les voies du retour à la vertu ; il est certain que si je n'eusse été comme forcée de me soustraire à la vengeance du Marquis, rien n'eût pu m'engager à une telle démarche ; mais en m'y refusant, je ne voyois qu'une mort certaine, ou un crime plus horrible que la mort : je me jettai donc tête baissée dans le péril, non sans verser une abondance de larmes. Montaignu se chargea d'une grosse somme en or & de mes bijoux, & cela fut fait avec tant de diligence, que nous étions sur les traces de Sauvebœuf avant six heures du matin. Comme d'Igby connoissoit cette route, il régla tellement notre marche que nous ne devions joindre Sauvebœuf que dans un bois très-propre à exécuter

leur mauvais dessein. Je l'ignorois absolument, Madame; & on m'avoit fait prendre les devants avec un Domestique, dans une chaise bien fermée. Je n'étois pas si éloignée, que je n'entendisse le coup qui ôta la vie au malheureux Sauvebœuf & à son Cocher. Quelques minutes après, je vis approcher une chaise d'où l'on tira Henriette évanouie; on la mit à côté de moi, qui n'étois guere dans un meilleur état, & ayant joint les deux chevaux de sa chaise aux nôtres, nous partîmes avec une diligence telle que vous pouvez vous l'imaginer dans une occasion si pressante. Montaigu avoit fait prendre la Poste à un Valet-de-chambre, avec ordre de se pourvoir d'une barque à quelque prix que ce fût: nous la trouvâmes prête à la pointe du jour; car nous avions marché toute la nuit. Henriette avoit repris ses sens, & marquoit moins de chagrin du meurtre de son Epoux, que de joie de se voir échappée à la prison dont il la menaçoit; son insensibilité me révolta, j'osai la lui reprocher, & elle ne me répondit qu'en m'accablant d'injures: je les méritois, sans doute; j'avois creusé l'abyme qui s'étoit ouvert sous ses pas, ce qui ne m'empêcha pas d'être vivement offensée de la maniere dont elle s'exprimoit. Le

péril commun put à peine nous réconcilier, & ne le fit qu'en apparence. Cependant le bandeau funeste que le crime avoit mis sur mes yeux, commençoit à s'éclaircir : quoique je n'eusse rien épargné pour m'étourdir sur les suites de la mort, je fus saisie d'effroi lorsque je me vis exposée sur un frêle bateau, qui n'auroit assurément pas résisté à la moindre tempête. Je jetai quelques regards sur ces temps heureux où, fidelle à mes devoirs, la vue de l'éternité n'avoit rien d'effrayant pour moi. Cette vue m'arracha des soupirs, & me fit proférer machinalement quelques paroles : Mon Dieu, ayez pitié de moi ! oh Ciel ! que vais-je devenir ? Ces bons mouvements ne s'effacèrent point avec le péril, cependant ils furent sans effet ; mes crimes étoient trop grands pour en espérer le pardon, & ma malheureuse passion pour Montaigu me faisoit regarder comme impossible l'effort qu'il eût fallu faire pour me séparer de lui : il y eut pourtant des instants où j'eus quelques velléités de le tenter ; & si j'eusse été secourue, peut-être dès-lors aurois-je renoncé au crime, quoique sans espoir d'en obtenir le pardon. Henriette me blessait par l'air de satisfaction qui éclatoit sur son visage ; & ma tristesse, qu'elle prenoit pour

un reproche , acheva de l'aliéner de moi. Nous prîmes des appartements séparés en arrivant à Londres , & je ne la vis plus. La honte & la confusion , autant que mon état , & l'ignorance de la langue , m'engagerent à ne pas sortir de la maison que Montaigu m'avoit abandonnée , sous prétexte qu'il étoit forcé de loger chez le Duc son pere ; je n'avois aucune occasion d'éclaircir la vérité à cet égard , puisque je ne pouvois expliquer mes besoins que par signes. Ah ! Madame , je bus en cet état jusqu'à la lie , l'amertume du calice de l'iniquité ; cependant ce n'étoit encore que le prélude de mes malheurs. Mon Hôtesse ayant pris une servante Françoisse pour être mon interprete , j'appris d'elle que le Duc n'avoit qu'un fils , qui étoit actuellement à Londres ; cette fille le connoissoit , & me fit comprendre que j'avois été séduite par un imposteur , qui s'étoit paré d'un faux nom. Je ne pus m'empêcher de lui en faire des reproches ; & soit qu'il en fût piqué , soit que , dégoûté de moi , il eût déjà formé le dessein de m'abandonner , il eut la cruauté de le faire , & de m'enlever tout ce que j'avois ; & cela dans un temps où je n'attendois que le moment de mettre au monde le malheureux

fruit de mon crime. La femme qui me logeoit, & qui étoit de celles qui ne prêtent leur secours à l'iniquité qu'à proportion du profit qu'elles en espèrent, me dit durement qu'elle venoit d'apprendre que je n'étois point la femme de M. Couper, (c'étoit le nom qu'avoit pris mon perfide,) que sa maison n'étoit point faite pour une femme de ma sorte, & qu'il falloit en sortir sur le champ. Je me jettai à ses pieds, pour la conjurer de me laisser occuper un coin de son grenier jusqu'à ce que je fusse accouchée; rien ne put attendrir cette ame barbare: sa servante eut plus d'humanité, elle me conduisit dans un quartier fort éloigné, & habité par des gens pauvres, & me fit présent d'une demi-guinée, qui étoit tout ce qu'elle possédoit. J'avois encore un louis, & je me flattois que ces deux sommes réunies pourroient suffire aux fraix de mes couches. Je fus en effet si mal servie, & je manquai si absolument de tout, que je ne conçois pas qu'on en eût dépensé la moitié; cependant la harpie qui me louoit un grenier & un méchant grabat, me présenta un Mémoire par lequel je lui étois redevable de cinq guinées, & me pressa brutalement de la satisfaire.

Je ne vous ai rien dit de mes tristes pensées à la vue du malheureux enfant que je mis au monde : il me sembloit que je ne pourrois le regarder sans horreur, & j'avois consenti au dessein qu'avoit l'Hôtesse, de l'exposer. Hélas ! à peine fut-il entre mes bras, que mes entrailles s'émurent en sa faveur ; je le baptisai de ma main, car il étoit très-foible ; & la malheureuse, qui m'avoit accouchée, n'avoit pas daigné lui rendre ce service, & m'avoit dit que je le porterois, si je voulois, à l'Eglise, quand je serois relevée. Mon Hôtesse n'avoit pas d'idée de la manière dont il falloit administrer ce Sacrement, dont on pouvoit fort bien se passer, selon elle, & ne voulut jamais appeller un Prêtre Catholique : je fus donc réduite à lui rendre ce service ; & si ce pauvre innocent fut baptisé d'eau, elle fut mêlée avec celle de mes larmes, qui couloient avec abondance. A peine en eus-je fait un enfant de Dieu, qu'il me devint cher, je ne voulus jamais permettre qu'on l'exposât ; il me sembloit que j'étois deux fois sa mere depuis que je l'avois baptisé, & que cette cérémonie sacrée étoit un engagement que j'avois pris avec le Ciel, pour l'élever dans la Foi de ses Peres. Il y avoit un mois que j'é-

tois accouchée, j'avois conjuré mon Hôteſſe de m'accorder ce délai pour la ſatisfaire ; je voulois porter mon enfant à Montaignu, & l'attendrir pour cet innocent, afin d'en obtenir quelques ſecours ; ſ'il demeuroid inflexible, j'étois déterminée à me jeter aux pieds d'Henriette, qui étoit, diſoit-on, dans une ſituation brillante : mon propre beſoin n'auroit pu m'abaiffer à cette démarche, dont j'aurois dévoré l'humiliation en faveur de mon Fils. Vains projets ! J'appriſ la veille du jour auquel je devois ſortir, une nouvelle qui me glaça d'effroi, & qui m'ôta tout eſpoir. Mon Hôteſſe, qui étoit fille de François, m'avoit invitée à deſcendre de mon grenier pour eſſayer mes forces ; & l'eſpoir d'être payée le lendemain, l'avoit miſe de bonne humeur : elle m'invita à manger avec elle, & m'y força même ; car dans la miſérable ſituation où j'étois réduite, j'avois à peine le courage de penſer à prolonger ma vie, que je ne ſoutenois que par pitié pour mon Fils. Pendant que nous dînions, la Servante, dont j'ai parlé, entra avec précipitation, & me pria de remonter avec elle, parce qu'elle avoit quelque choſe à me dire. Je n'avois, ce ſemble, aucun malheur à craindre, puis-que j'avois eſſuyé tous les traits du ſort ;

je frémis pourtant , & je pressentis une nouvelle accablante : elle ne pouvoit l'être davantage. Montaigu , son Ami , & la malheureuse Henriette , avoient été arrêtés le matin & traînés dans un cachot. Ce misérable objet de ma passion avoit été Maître-d'Hôtel d'une Dame à laquelle il avoit volé deux cents mille livres : comme dix ans s'étoient écoulés depuis ce vol , & que cette Dame vivoit à soixante milles de la Capitale , il s'étoit flatté d'y pouvoir rester en sûreté. Malheureusement pour lui , sa Maîtresse étoit venue à Londres pour quelques affaires , & l'ayant reconnu au Spectacle , l'avoit fait arrêter avec d'Igby , qui étoit complice de ce vol ; Henriette avoit été arrêtée par précaution , comme une misérable qui pouvoit bien être complice des crimes par lesquels on supposoit qu'ils s'étoient enrichis , car ils faisoient grosse figure. Cette Fille , en me racontant cette terrible aventure , m'excitoit à me sauver si je me sentois coupable , & finit en s'excusant de me voir davantage , de peur de se trouver mêlée dans une si mauvaise affaire. Lorsqu'elle se fut retirée , & que je fus abandonnée à moi-même , je vis d'un coup d'œil tout ce que l'avenir pouvoit m'offrir de terrible : le désespoir s'empara de mes sens ; & après
avoir

avoir levé les mains & les yeux vers le Ciel, je pris un couteau, résolue de terminer tout-à-coup mes malheurs & ceux de l'innocente créature pour laquelle j'avois consenti à vivre. Je lui donnai le dernier baiser, & je levai un bras parricide : dans cet instant funeste il ouvrit les yeux, qu'il sembla fixer sur moi ; le couteau me tomba des mains, & je me jettai à genoux sans savoir ce que je faisois, & en accablant mon Fils de mille baisers. Mon Hôteſſe me surprit en cet état ; elle étoit accompagnée d'un homme assez bien fait, qu'elle me dit être le Propriétaire de ſa maiſon, & qui venoit chercher ſon loyer. Il recula d'effroi à la vue de l'inſtrument fatal de mon deſeſpoir, qui étoit à côté de moi, & parut attendri de ma ſituation. Je répons du loyer de cette Dame, dit-il à l'Hôteſſe, & je vais vous en donner quittance ; enſuite il me pria honnêtement de me relever, & après m'avoir mis deux guinées dans la main, il ſortit en me diſant que j'aurois de ſes nouvelles. Je ſuis perſuadée que je ne dus ce premier ſecours qu'à l'humanité de cet homme ; mais, Madame, mes regards ſont empoisonnés, & ſemblent porter dans l'ame de ceux qui m'enviſagent, le noir venin & la corruption de mon cœur. Il

me vint voir les jours suivans , & j'eus le malheur de lui plaire à un tel point , qu'il me proposa de m'épouser si j'étois libre. Comme la femme chez qui je logeois n'avoit aucune connoissance de mes affaires , il me prenoit pour ce que j'étois en effet , pour une misérable qui n'étoit devenue Mere qu'aux dépens de la vertu , & qui devoit recevoir à genoux la proposition qu'il lui faisoit. Il ne fut point refroidi en apprenant que j'étois mariée , & me proposa de m'assurer une subsistance honnête si je voulois le recevoir à titre d'Amant. La vue de mon Enfant prêtoit de nouvelles forces à la tentation , & il est surprenant qu'après tant de crimes je refusasse de commettre celui qui devenoit absolument nécessaire à ma conservation. C'étoit vous , ô mon Dieu ! qui me fortifiez dans ce moment , & qui augmentiez dans mon ame le dégoût qu'elle avoit conçu du vice ! Mon Amant , qui étoit un homme du commun , quoique riche , ayant perdu l'espérance de m'attendrir par ses bienfaits , résolut d'employer la terreur pour me subjuguier : je lui devois douze guinées ; il obtint un ordre pour me faire emprisonner , & je fus traînée avec ignominie dans un lieu que je ne puis me rappeler sans horreur. C'étoit une chambre

basse, si humide, que je n'y eus pas resté trois heures sans sentir mes habits mouillés; les fenêtres grillées n'avoient rien pour les fermer, & un vent de Nord ayant succédé à la pluie, je devins si roide de froid que je ne pouvois me remuer. Je n'avois pour compagnie dans ce cachot que deux femmes, dont une devoit être pendue à la première session, & l'autre transportée; pour des meubles, il n'y en avoit aucuns, pas même une poignée de paille pour se coucher. Je mis mon Enfant dans mon corset, que je laissai par-dessus lui, & je me réfugiai dans le coin le moins exposé au vent; j'en fus chassée par mes deux compagnes, qui m'appelloient chienne de Françoise: c'étoit tout ce que j'entendois des injures qu'elles me disoient. Sur le soir elles burent beaucoup d'eau-de-vie, qui les mit de bonne humeur: elles m'en offrirent; & comme je leur fis entendre par signes que je ne l'aimois pas, elles me donnèrent un morceau de pain, que je dévorai, car il y avoit vingt-quatre heures que je n'avois mangé. Je ne dormis pas toute la nuit; & le lendemain ayant voulu changer mon enfant, sa beauté attendrit ces âmes barbares, elles le caressèrent, demandèrent une sorte de bouillie faite avec

du pain, qu'il mangea avec avidité, car le lait m'avoit manqué; & pendant trois jours qu'elles restèrent dans ce cachot, je ne vécus que de ce qu'elles me donnerent. Elles en sortirent pour subir leur arrêt, dont je n'avois que le soupçon; celle qui devoit être transportée, m'ayant fait signe que sa compagne seroit pendue, ce qui m'avoit pénétrée d'horreur. Je ne vous dirai pas que cet état, quelque triste qu'il dût me paroître, fut le plus pénible de ceux que j'aie éprouvés; non, Madame, le repentir de mes fautes commençoit à prendre assez de force pour m'engager à me soumettre sans murmure. Il m'en fallut une bien supérieure à la mienne, pour supporter la dernière peine que j'étois destinée à subir. Il n'y avoit pas une demi-heure que j'étois seule, lorsqu'on apporta dans mon cachot une femme évanouie; ah! Madame, les paroles me manquent pour vous exprimer ce que je devins lorsque je reconnus la malheureuse Henriette. Elle avoit été déchargée par le même Jugement qui avoit condamné à mort Montaigu & d'Igby; & la connoissance qu'elle avoit des crimes de ce dernier, n'ayant pu l'en détacher, elle ne l'avoit quitté qu'au moment où il alloit subir son arrêt, & s'étoit évanouie

en lui disant le dernier adieu. Ceux qui l'avoient apportée dans ce lieu, commencerent à me donner meilleure idée de l'humanité des Anglois, que je n'en avois eu jusqu'alors ; & effectivement, je n'avois vu, pour ainsi dire, que la lie de la Nation. Ils secoururent ma misérable compagnie avec toutes les marques d'une tendre compassion ; & pendant que quelques-uns d'eux lui faisoient sentir des sels, une femme assez bien mise s'étant approchée de moi, qui étois à genoux fondante en larmes, me fit signe de lui donner mon Enfant, ou plutôt le prit de mes bras, & le caressa beaucoup ; en même-temps elle dit quelques mots au Guichetier, qui apporta une grosse botte de paille, qu'elle paya. Depuis que j'étois dans ce lieu d'horreur, je n'avois fait aucun effort pour chercher à être entendue, non plus que pour avoir des lumieres sur le fort des complices de mes crimes ; j'avois à cet égard étouffé une curiosité qui auroit pu me perdre, sans leur être utile. A la vue d'Henriette mourante, toute ma prudence m'abandonna ; &, sans réfléchir sur les conséquences terribles qu'on pourroit tirer de ma connoissance avec elle, je faisois des plaintes si douloureuses, qu'il étoit aisé de voir le tendre intérêt que

je prenois à cette infortunée. La femme qui tenoit mon Enfant en fut attendrie, & me demanda en François si je la connoissois. Ah ! Madame, lui répondis-je, en joignant les mains, c'est la meilleure de mes Amies, qui n'étoit pas née, non plus que moi, pour éprouver ces horreurs. Je n'en pus dire davantage ; Henriette ouvrit les yeux, & je fus le premier objet qu'elle aperçut. Ma posture, les pleurs que je versois, lui persuaderent que c'étoit la compassion que j'avois de ses malheurs, qui m'avoit conduite dans ce cachot ; elle en fut touchée, & me tendant la main, je me jettai à son col, & l'arrosai de mes larmes. Au milieu de mes transports, je m'aperçus que cette scene douloureuse attendrissoit les spectateurs. Un homme de ceux qui avoient aidé à transporter Henriette, lui dit, en essuyant ses yeux, d'avoir bon courage, puisqu'elle étoit innocente, & me demanda si j'étois accusée de quelque crime. Ah ! lui répondis-je, je ne suis ici que pour dettes ; mais. . . J'allois dire, je mérite d'y être ; la crainte de refroidir la pitié de ces gens, me retint. La femme qui tenoit mon Enfant, ayant appris que je ne devois que douze guinées, me dit qu'elle alloit trouver sa Maîtresse, qui étoit

une Dame très-charitable, & qu'elle espérait que je ne coucherois pas dans ce lieu. J'ai su depuis, que cette Dame, qui fait un grand nombre de bonnes œuvres, avoit envoyé, par cette Femme-de-chambre, quelques aumônes aux Prisonniers, & qu'ayant appris que je ne parlois pas un mot d'Anglois, elle avoit eu la curiosité de me voir. Elle nous fit apporter à manger, & nous quitta avec promesse de s'intéresser pour nous : on lui dit qu'il n'étoit question que de moi, puisqu'Henriette étoit libre ; mais ma compagne témoigna qu'elle vouloit rester quelques heures avec moi, & on nous laissa seules. Comme toutes ces personnes sortoient, un homme s'approcha de moi, & me demanda si j'étois une Françoisse réfugiée : non, Monsieur, lui répondis-je, nous sommes Catholiques-Romaines. Il se retira avec les autres, mais il ne les suivit que quelques pas, & rentra tout aussi-tôt ; car ma misérable demeure étoit de plein-pied à une petite cour, où on m'avoit dit que je pouvois me promener, & je n'étois point enfermée. Un des Guichetiers, auquel il donna quelque chose, apporta trois chaises, & cet honnête homme nous invita de nous y asseoir ; je desirois d'entretenir seule ma malheureuse compagne, & j'ai-

Je vois le prier de se retirer , lorsqu'il nous dit qu'il avoit l'honneur d'être Prêtre , & qu'en cette qualité , il nous offroit toute la consolation & tous les secours qui dépendoient de son ministère. Ah ! Monsieur , lui dis-je , plût au Ciel que je fusse encore en état de profiter de ce que vous m'offrez ! mais il est des crimes dont on ne revient point , & les miens sont de telle nature , que je ne dois plus espérer de miséricorde. Réservez vos soins & votre zele pour Madame ; elle est mille fois moins coupable que moi , qui l'ai perdue : sans doute Dieu aura égard à sa foiblesse ; & si je la vois rentrer dans le chemin de la vertu , que je me suis fermé pour jamais , il me semble que j'en deviendrai moins misérable. Ce bon Ecclésiastique sentit son zele s'enflammer en m'écoulant , & me peignit la miséricorde de Dieu avec des couleurs si vives , qu'il fit renaitre l'espérance au fond de mon cœur ; je me jettai à ses pieds , & j'aurois voulu , dès l'instant , lui faire l'aveu de tous mes désordres : il me pria de le différer pour un moment plus tranquille. Henriette avoit paru touchée , & promit à notre Ananie de suivre ses conseils : certainement elle étoit sincère ; & l'Ecclésiastique nous ayant quittés après nous avoir

donné son adresse , & m'avoir promis de me revoir le lendemain , je pris autant de soin de soutenir ma malheureuse Amie dans ses bonnes résolutions , que j'en avois pris à la perdre. Mais les salutaires vérités dont je m'efforçois de la pénétrer , perdoient leur force en sortant de ma bouche impure ; elles ne firent sur elle qu'une impression momentanée , & trop foible pour la soutenir dans la violente tentation qu'elle étoit au moment d'éprouver.

La Femme-de-chambre qui avoit été si émue de notre situation , rencontra au sortir de la prison un vieux Gentilhomme dont elle avoit été Femme-de-charge ; elle étoit si pleine de ce qu'elle venoit de voir , qu'elle lui en fit une peinture très-pathétique. Ce vieux pécheur s'imagina que des femmes réduites à une telle misère , seroient de bonne composition , & fut sur le champ chez une Veuve qui étoit dévouée à ses plaisirs , & lui expliqua ses intentions. Cette femme , dont la physionomie étoit bien trompeuse , vint à la prison sur le midi , sous prétexte de nous apporter quelque secours. Je m'aperçus qu'elle nous examinoit attentivement , & je l'attribuai à une simple curiosité très-naturelle en ces circonstances. Heureusement pour moi mes longues souffran-

ces avoient bien altéré la beauté qui m'avoit été si funeste ; car , hélas ! peut-être eussé-je été aussi foible qu'Henriette. Ce fut ma pauvre Amie qu'elle crut assez belle pour plaire à celui dont elle étoit Agente , & déguisant adroitement ses motifs , elle lui dit qu'une Dame Françoisé , touchée de ses infortunes , l'avoit chargée de lui offrir un asyle. Je l'ai dit , cette femme avoit un air de sagesse bien capable d'en imposer ; & son discours avoit été si sage & si mesuré , que de plus habiles que nous y auroient été trompées. Je conseillai donc à Henriette de profiter d'une offre pleine de bonté , & je ne pris d'autre précaution que de prier cette femme de me donner son nom & son adresse ; elle le fit sans aucune difficulté , & je ne me doutai pas qu'elle me trompoit en me donnant un faux nom. Quelques heures après je vis paroître la Femme-de-chambre qui vint m'annoncer que j'étois libre , & qu'outre la somme principale , il en avoit coûté trois louis à sa Maîtresse pour les fraix du Geolier. Comme j'étois extrêmement foible , elle prit un Fiacre , & me conduisit chez Milady G*** , ma libératrice. Cette Dame quittant une grande compagnie qui étoit chez elle , vint dans une chambre où on

m'avoit fait entrer, me demanda si j'étois capable de travailler; & lui ayant répondu que je savois très-bien faire le linge, promit de me revoir, & de me faire avoir de l'ouvrage : elle prit mon Fils, se récria sur sa beauté, & me pria de le lui confier un moment; elle le porta à sa compagnie, & de quinze personnes dont elle étoit composée, il n'y en eut pas une qui ne donnât sa guinée. Elle me rapporta cette somme, & me congédia, après avoir ordonné à sa Femme-de-chambre de me chercher un petit logement. Je ne vous dis rien de ma reconnaissance, mes larmes l'exprimerent plus que mes paroles; & ce n'étoit pas la seule gratitude qui les faisoit couler : la générosité de cette Dame & de ses convives me rappelloit le honteux usage que j'avois fait de mes richesses. Que serois-je devenue si tous les cœurs avoient été aussi durs que le mien? Lorsque je fus seule dans ma chambre, mon premier mouvement fut le regret de m'être séparée d'Henriette, avec laquelle j'eusse voulu partager la petite somme que je venois de recevoir. J'osai, moi criminelle, demander pour elle un sincère repentir de ses fautes, aussi-bien que des miennes, & je passai le reste du jour dans cet exer-

cice. Ah ! Madame , que les miséricordes du Seigneur sont grandes ! Il daigna me consoler : je crus entendre au fond de mon cœur une voix qui m'assuroit de mon pardon ; & en même temps je conçus un si vif repentir de mes fautes , que mon cœur sembloit prêt à se fendre. Quoique le sommeil eût fui de mes yeux depuis long-temps , je ne pouvois me résoudre à quitter la priere , où je trouvois mille fois plus de douceur que je n'en avois jamais goûté dans les plaisirs du monde ; cependant la nature épuisée succomba , & je fis forcée de prendre quelques heures de repos. Dès le lendemain matin je courus chez l'Ecclésiastique dont j'avois l'adresse , & je déposai dans son sein le poids énorme dont j'étois accablée depuis si long-temps : il est le seul auquel j'ai déclaré mon nom & mon état ; mon respect pour ma famille , & encore plus pour celle dans laquelle j'ai eu l'honneur d'entrer , m'a imposé un silence que je n'ai pas rompu , même par rapport à ma bienfaitrice.

Je fis part à mon Confesseur de ce qui étoit arrivé à Henriette , que je me crus obligée de lui faire connoître , & il me promit de la voir le même jour. Tranquille de ce côté-là , je donnai le reste du jour à

la prière, en attendant le moment où Milady G*** me fit appeller. Ce fut sur les trois heures, & je la trouvai à sa toilette. J'avois été tentée de faire la mienne; on avoit retiré des mains de mon Hôteſſe quelques habits dont j'eusse pu faire usage, & ma misérable vanité me suggéra qu'en plaisant aux yeux de cette Dame, j'intéresserois davantage son cœur. J'eus horreur de cette pensée; il appartenoit bien à une infame créature telle que j'étois, de chercher encore à intéresser; je me sentoís digne du mépris & de l'horreur de toutes les créatures, & il me sembloit que j'aurois eu quelque satisfaction à m'y voir exposée. Malgré le désordre de mes habits, on voyoit qu'ils avoient été beaux, & une femme du commun n'en pouvoit porter de telle sorte: Milady le remarqua; & pleine d'humanité, elle ne voulut pas appesantir les maux d'une personne qui paroissoit au-dessus de son état présent; par des manières hautes; elle me força de m'asseoir, & ayant fait retirer sa Femme-de-chambre, elle me demanda avec douceur qui j'étois. Charmée de trouver cette occasion de me rendre justice, je ne balançai pas à lui répondre: Une misérable, que vous ne souffririez pas en votre présence, & dont vous auriez horreur

si vous la connoissiez , Madame. C'est le vice qui m'a précipitée dans l'affreuse situation dont votre charité m'a tirée ; & mes désordres sont tels qu'ils me forcent à vous cacher mon nom , pour ne pas déshonorer ceux auxquels j'ai l'honneur d'appartenir. Mes larmes couloient avec abondance , non de la peine que me cauçoit l'humiliante confession que je venois de faire , mais de m'être mise dans le cas de ne pouvoir répondre autrement sans blesser la vérité. Cette Dame , loin d'être rebutée en apprenant la cause de mes malheurs , s'attacha à me consoler , & me demanda si je n'avois aucune ressource du côté de mes parents. Je suis presque sûre , lui répondis-je , de l'indulgente charité d'une Belle-Mère , qui fut autrefois mon Amie , & qui , aussi jeune que moi , a conservé dans le grand monde la vertu la plus pure. J'ai eu aussi une Amie , qui sans doute ne me refuseroit pas son secours ; mais le moyen de déchirer leurs cœurs en leur apprenant mes désordres ! Hélas , repris-je douloureusement , elles ne les connoissent que trop , & peut-être ont-elles succombé sous la douleur qu'a dû leur causer ma fuite. Rassurez-vous à cet égard , me dit Milady ; votre repentir me paroît si sincere , qu'il doit les for-

cer à vous rendre leur tendresse : je vous conseille de leur écrire. Au reste, quelque parti que vous preniez, j'aurai soin de vous ; voyez ce qui pourroit vous convenir, & comptez sur ma bourse & mon crédit. Au-lieu de répondre à cette Dame, je me jettai à genoux, & j'adressai mes actions de grâces au Seigneur, qui me ménageoit un asyle : ensuite je lui annonçai qu'étant Catholique, le seul parti qui me convenoit, étoit une maison de pénitence où je pusse expier mes fautes ; qu'une seule chose m'empêchoit de prendre ce parti, & c'étoit le soin de mon Fils que je ne pouvois me résoudre à abandonner. Je lui demandai quelques jours pour me déterminer, & cela pour avoir le temps de consulter mon Confesseur. Je le vis le lendemain, & il m'apprit qu'il avoit passé le jour précédent à chercher Henriette, & que la femme dont j'avois le nom étoit absolument inconnue dans le quartier qu'elle avoit indiqué. Comme il ne pouvoit douter qu'elle n'eût cherché à rester inconnue, cela lui fit prendre, aussi-bien qu'à moi, très-mauvaise opinion de ses intentions, & je restai inconsolable de l'ignorance où j'étois du sort de mon Amie, & des nouveaux périls où elle étoit peut-être exposée. Enfin, le hazard nous

la découvrit, il y a quatre jours; elle est sortie de chez la malheureuse qui cherchoit à la séduire, & a refusé de venir demeurer avec moi. Elle a sauvé des effets assez considérables, qui la mettent en état de se soutenir quelque temps. Elle m'assure qu'elle est résolue de mourir plutôt que de retomber dans le désordre; mais qu'étant dans l'impossibilité de reparoître en France, où elle pourroit être inquiétée par rapport au meurtre de son Epoux, elle cherche à s'établir en Angleterre. J'ai su qu'elle est très-bien logée, & qu'elle reçoit la visite du vieux Gentilhomme dont j'ai parlé: j'ai cru même entrevoir qu'elle ne désespere pas de l'amener jusqu'au mariage; & si elle réussit, que deviendra sa foi?

Voilà, Madame, le compte qu'on m'a forcé de vous rendre: si j'y ai senti une grande répugnance, ce n'est point par la crainte d'augmenter l'horreur que vous avez pour moi; non, vous ne pouvez me mépriser assez; & je me soumets de bon cœur à cette honte si justement méritée. Ce que je crains c'est votre sensibilité, c'est celle de Madame de Ville-neuve. Si je pouvois, sans la compromettre, me faire connoître à tout l'univers pour ce que je suis, je le ferois avec joie. Les jeunes personnes apprendroient,

par mon exemple, où peut conduire la dissipation & l'amour des plaisirs. Mais, je le répète, l'honneur de la Maison de Villeneuve me prescrit la loi de pleurer mes fautes en secret; procurez-m'en les moyens, Madame. Ah! si votre charité alloit jusqu'à vous charger de mon malheureux Fils, je volerois dans un de ces asyles destinés aux créatures de mon espèce, & je croirois ma vie trop courte pour pleurer & détester mes crimes, & les réparer par la plus austère pénitence. Demandez pour moi cette grace au Seigneur, & recevez l'amende honorable que je vous offre, pour avoir méprisé vos conseils.

ÉMERANCE continue.

Je n'ajouterai qu'un mot, chère Amie. L'oracle de Jesus-Christ se vérifie, les Publicains & les Prostituées nous précéderont dans le Royaume du Ciel. Victoire est devenue un miracle de miséricorde; je donneroie ma vie pour savoir Henriette dans les mêmes dispositions. Je leur écrirai aussi-tôt que mes forces pourront me le permettre; mais probablement je recevrai auparavant votre Réponse.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

LUCIE À ÉMERANCE.

Votre charmante Fille avoit bien raison de me dire que je ne pourrois retenir mes larmes en lisant la Lettre de Victoire. Quel égarement ! quel retour ! Hélas ! nous ne sommes plus en état d'espérer une pareille grace pour son malheureux Epoux, une mort violente l'a ravi au milieu de ses dérèglements. On nous assure qu'il a donné en mourant quelques marques de repentir à un Prêtre qui fut appelé, & qui lui a donné l'absolution. Je m'efforce de croire & de persuader à mon Epoux que ce repentir étoit sincère, & que Dieu, qui lui a laissé cet instant, vouloit lui faire miséricorde ; mais, Madame, je ne puis me dissimuler qu'il falloit un miracle, & Dieu ne les prodigue pas. Celui qu'il a fait en faveur de Victoire, n'est pas même capable de me rassurer. La Foi n'étoit pas morte en elle, elle a eu horreur du sacrilège, elle recouroit quelquefois au Ciel, quoique sans espoir de pardon ; elle se soumettoit aux châtimens qui étoient la suite de ses crimes ; elle a

en moins d'horreur du cachot que du défordre, au prix duquel elle pouvoit l'éviter. Ses sentiments, en baptisant son enfant, marquoient un cœur qui, fidele au sentiment, à l'opération de la grace, se rapprochoit de Dieu. Nous n'avons rien de pareil dans son Epoux; sa mort est la suite d'un crime, & il en minutoit d'autres. Il eût fallu que Jesus-Christ eût renouvelé en sa faveur ces grands coups de miséricorde dont nous trouvons quelques exemples dans la sainte Ecriture. Après tout, il l'a pu, je dois espérer qu'il l'a fait, & rejeter toute autre pensée. C'est un homme auquel il avoit gagné de grandes sommes, qui l'a forcé de se battre, & qui lui a donné un coup mortel, auquel il n'a survécu qu'un demi-quart-d'heure; & ce qui me donne quelque espoir pour son salut, c'est que la seule parole qu'il a prononcée a été de défendre à son Domestique de nommer son meurtrier, parce qu'il étoit justement puni. Encore une chose qui augmente mon espoir, c'est que la Providence avoit dirigé la promenade d'un bon Ecclésiastique vers le lieu où s'est passé le combat; il le vit tomber, & ne l'a point quitté jusqu'à ce qu'il lui ait vu rendre le dernier soupir. Le Chirurgien que le Domestique avoit

été appeller, n'arriva qu'après sa mort. On transporta son corps au Couvent des *Bons-hommes*, qui n'étoit qu'à cent pas ; & le Prêtre, qui avoit reçu son dernier soupir, se chargea de m'apprendre cette terrible nouvelle. Malgré tous les ménagements qu'on a eus pour instruire mon Epoux du sort de son malheureux Fils, il a été accablé de ce coup affreux ; c'étoit un Fils unique, & il ignore toutes les raisons qui pourroient lui adoucir cette perte. Il a fait à Dieu le sacrifice de sa vengeance, & a exhorté le Domestique, seul témoin de ce funeste accident, à obéir exactement aux dernières volontés de son Maître, en sorte qu'on a publié que le Marquis avoit été attaqué par un Quidam inconnu. J'ai cru devoir engager ce garçon à me confier ce secret. On a trouvé quatre-vingts mille livres en or dans la cassette du Marquis ; je fais trop comment il avoit acquis cette somme, pour être tentée d'en profiter : je ne veux point que mes Enfants soient enrichis de ce lucre abominable ; & peut-être la plus grande partie de cet or appartient-elle à celui qui l'a tué. J'ai donc demandé cette somme à mon Epoux, au hazard de tout ce qu'il en pourra penser, & je vais faire tous mes efforts pour découvrir ceux auxquels

le Marquis a gagné, afin d'acquitter sa conscience & la nôtre à cet égard. Cette mort augmente considérablement la fortune de ma Fille, & me met à portée de remplir les vues de Victoire. Permettez-moi de vous dire, chere Amie, que le soin de cette infortunée me regarde. Si son mari vivoit, & qu'il eût voulu se rendre justice, il eût senti qu'il avoit à se reprocher les défordres de son Epouse; c'est lui qui l'avoit éloignée de moi, qui avoit détruit en elle la crainte du Seigneur par ses discours impies, qui avoit souscrit à son déshonneur avec une facilité qui avoit élargi pour cette pauvre femme la voie de perdition; il faut donc que ce soit aux dépens de son bien qu'elle soit secourue. Je n'ai osé découvrir à mon Epoux le lieu de sa retraite; il s'affligeoit de l'avoir vue disparoître au moment où elle étoit prête de lui donner un héritier. Vous sentez combien j'ai besoin de vos conseils dans une occasion aussi délicate; dites-moi ce que je dois faire, & sur-tout ne m'enviez pas le plaisir de secourir la pauvre Victoire. Mais pourquoi semble-je la plaindre? son repentir lui donne un rang distingué aux yeux de Dieu; nouvelle Madelaine, elle va aimer à proportion qu'il lui aura été remis, & peut-être

ne lui a-t-on tant remis que parce qu'elle a beaucoup aimé. J'ose vous prier, Madame, de lui faire tenir pour mon compte une somme suffisante pour la faire venir commodément elle & son enfant; marquez-lui de ma part toute la compassion, toute l'amitié dont mon cœur est capable; assurez-la que son enfant sera élevé avec autant de soin que s'il étoit le mien. Invitez-la à prendre quelque temps pour réfléchir en paix sur ce que Dieu demande d'elle. J'ai peur que, dans la première ferveur d'un juste repentir, elle ne prenne trop sur elle, & ne nuise à sa santé; nous avons intérêt de la conserver, pour jouir long-temps de ses bons exemples. Et vous, Madame, le Ciel vous a rendue à mes vœux, parce que Dieu connoît le besoin que j'ai de vos conseils; entrez dans ses vues, ménagez-vous pour nous. Je ne suis pas tellement occupée de Victoire, que j'en oublie sa malheureuse compagne; comment se flatter d'un repentir permanent dans cette ame sans consistance? Priez pour elle; invitez Victoire à faire de nouveaux efforts pour l'enlever au danger. Elle seroit aussi en sûreté en Italie qu'en Angleterre; qu'elle tâche de l'engager à l'y suivre: je m'engage à fournir à tous ses besoins, à l'é-

tablir honorablement ; je ne suis riche que pour cela, & je suis moins curieuse d'accumuler des sommes en faveur de mes enfants, que des œuvres de charité qui leur attireront la bénédiction du Ciel pour cette vie & pour l'autre. Je parle de mes enfants, parce qu'il seroit possible que j'en eusse encore ; cependant je ne suis pas grosse, & je souhaite d'avoir au moins le temps de nourrir ma chere Petite, dont je vous parlerai une autre fois ; je ne veux pas vous surcharger d'écritures dans un temps où vous êtes encore si foible. Annette m'assure que les Médecins ne craignent point une rechûte pour vous, à moins de quelque imprudence ; pour l'amour de Dieu & de nous, laissez-vous conduire.

VINGTIEME LETTRE.

ÉMERANCE À LUCIE.

IL n'est plus question de convalescence, ma chere Marquise ; ma santé est aussi parfaite qu'on la peut souhaiter : mes forces sont revenues à vue d'œil, & ma Fille même me trouve engraisée ; elle vous le mandera ; car je prends des me-

tures contre votre tendre incrédulité. Les graces que Dieu a faites au Marquis dans les derniers moments de sa vie, sont bien propres à vous rassurer sur son sort. Ce Prêtre qui se rencontre si à propos, n'étoit point là par hazard; c'est sans doute les prieres de son pere qui ont fléchi la miséricorde divine en sa faveur; fasse le Ciel que les nôtres, & sur-tout celles de Victoire, en attirent une pareille sur la malheureuse Henriette! Je vous cede le plaisir de prêter une main secourable à nos deux Amies; mais c'est à condition que vous m'abandonnerez le Fils de Victoire : nous partagerons la bonne œuvre, s'il vous plaît; vous devez être bien contente, je vous laisse la plus grosse part. J'avoue pourtant que je le ferois moins volontiers, si j'eusse profité de la bonne volonté de mon Beau-Pere; il vouloit me fixer une grosse pension; je l'ai refusée, & me suis bornée aux mille écus de mon revenu, dont je ne dépense pas le tiers; c'est, comme vous voyez, plus qu'il n'en faut pour bien élever cet Enfant. Vous vous débarrasserez, comme vous le pourrez, de ma Fille, qui prétend vous enlever une partie du plaisir que vous vous promettez; sa pension est du double plus grosse que la mienne; elle en

a destiné le tiers aux bonnes œuvres, & veut partager celle-ci; je ne m'en mêle pas, entre vous le débat. J'écris à Victoire & à Henriette, je les presse de partir à Lettre vue, & je n'oublie rien de ce que vous me marquez à l'égard de la dernière; il faut s'aider des motifs humains pour l'attirer ici; si une fois je puis la revoir, je ne désespere de rien. Savez-vous bien que si la Lettre de Victoire m'avoit trouvée en bonne santé, & que si celle de M. de Sainville me l'eût permis, je n'aurois pas balancé à partir moi-même pour l'Angleterre, dans l'espoir que cette ame foible n'eût pu me résister en face: je ne désespere point encore d'entreprendre ce voyage, si les soins de Victoire sont infructueux; qu'est-ce que la fatigue de ce voyage, comparée au fruit que j'en espere? Je remets le tout aux soins de cette aimable Providence, que je tâche de ne point perdre de vue. Je vous crois obligée en conscience de vous informer exactement des dettes & des injustices du Marquis: il faut tout réparer, ma Chère; ne laissez rien à votre Fille qui ne soit bien acquis. Il se trouveroit bien des gens qui ne seroient pas de cet avis; mais celui de l'Evangile est le mien, & qu'on n'entre point dans le Ciel avec le bien d'au-

trui, & qu'il vaut mieux faire dix restitutions douteuses, que d'en omettre une seule. Il ne faut pas attendre que ceux auxquels on a fait tort, redemandent leur bien, il faut les rechercher soigneusement, car le salut dépend de cette exactitude. Je crois aussi que pour rien au monde vous ne devez révéler au Marquis aucun des crimes de son Fils. Il n'y a qu'une seule chose qui puisse nous autoriser à découvrir les fautes du prochain, c'est la charité; si on peut espérer de le corriger par ce moyen, ou faire éviter aux autres un danger assez certain pour autoriser un avertissement. Excepté ces deux cas, il faut être d'une circonspection qui aille jusqu'au scrupule : c'est dans ces cas où il ne faut jamais craindre de pousser la délicatesse trop loin; car on n'entre point dans le Ciel avec la réputation d'autrui, non plus qu'avec son bien. J'ai eu depuis deux jours une utile leçon à ce sujet : je parlois d'une femme morte depuis plusieurs années, & d'une aventure scandaleuse, qui avoit été publique dans le lieu où elle vivoit, mais qui n'avoit pas été plus loin. Un homme éclairé eut la bonté de m'avertir que je bleissois la charité, en lui apprenant une chose qu'il ignoroit, & me fit comprendre que la réputation

du prochain est aussi délicate que l'œil ; la moindre chose peut lui faire une plaie mortelle. Parlez-moi beaucoup de votre Petite ; elle a bientôt un an : parle-t-elle ? On dit que les filles sont précoces sur cet article : Annette commençoit à bégayer à un an. Du moins, ses yeux disent-ils quelque chose ? Je veux vous dédommager de la contrainte que vous vous imposez à l'égard de tout le monde, en vous avertissant que le plus grand détail à cet égard me causera beaucoup de plaisir, & ce n'est point un compliment.

VINGT-UNIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

QUe je vous suis obligée, Madame, des nouveaux avis que vous avez la bonté de me donner ! J'avois bien conçu toute l'étendue de mes devoirs par rapport aux restitutions dont je suis chargée pour le pauvre Marquis ; mais je vous avoue que je n'avois pas, à beaucoup près, des idées aussi justes sur les égards dus à la réputation du prochain. Votre Lettre m'a engagée à faire un examen sé-

rieux sur cet article , & je ne puis vous dire combien je me suis trouvée coupable , moi qui me flattois de n'avoir rien à me reprocher à cet égard. Je vais redoubler de vigilance , & prier le Seigneur de mettre une garde sur mes lèvres ; car , sans une grace particulière , l'habitude m'entraînera. Je vois actuellement peu de monde , & presque tous ceux que je fréquente sont gens de bien : cependant le pauvre prochain fournit aux fraix de la conversation ; & , sous prétexte que la plupart des fautes dont on parle ont quelque notoriété , on s'en entretient sans scrupule , & on en instruit bien des personnes , qui peut-être les auroient toujours ignorées. En y réfléchissant , il m'est venu une idée qui a quelque chose de choquant , mais que je ne puis m'empêcher de vous communiquer. Une compagnie , où l'on s'entretient des fautes du prochain , même de celles qui sont connues , me semble comparable à une troupe de ces animaux immondes qui se plaisent à fouiller dans les égoûts , pour se nourrir & se délecter des ordures qui y croupissent. J'aurois grand besoin de vous avoir pour Ange visible , vous m'avertiriez par un signe quand ma langue s'échapperoit. La charmante Annette m'a

écrit une grande Lettre , où elle emploie toute son éloquence pour me persuader de lui abandonner la moitié de la bonne œuvre que j'ai projetée. Vous croyez peut-être que je la lui disputerai ; point du tout : le fonds destiné à cet usage , ne chômera pas faute de trouver à être employé. J'aurois eu plus de plaisir à donner à nos Amies , j'aurai plus de mérite à assister des Inconnus qui ne sont pas moins , que nos Amies , les représentants de Jesus-Christ sur la terre , & ses pauvres membres affligés. J'ai grand besoin de veiller sur moi à cet égard ; j'aurois fait acception des personnes dans la distribution des aumônes ; & au bout de tout , j'aurois suivi mon inclination , & il ne se seroit rien ou presque rien trouvé pour Dieu. Que d'écueils , chere Amie , même dans le bien qu'on veut faire ! l'amour-propre est bien vif , & se retrouve par-tout. Ma charge est d'autant plus grande à cet égard , que mon Epoux m'abandonne le soin de ses aumônes : il fait de grands progrès dans la science du salut , & répare , par sa ferveur , tant d'années perdues pour le Ciel. Le Comte & son Epouse l'animent , ils se sont tout-à-fait dévoués aux bonnes œuvres. Ces ames étoient taillées pour le bien ; quel dom-

mage si leur incrédulité avoit continué à gâter de si excellents fruits !

Vous me donnez permission de vous parler de ma Petite ; en vérité c'est une justice ; vous me deviez ce dédommagement pour les violences que je me fais à cet égard. Elle continue à être belle ; je me dépêche de le dire avant qu'elle soit en état de m'entendre ; aussi-tôt qu'elle pourra apprécier les mots , celui de beauté sera pros crit de mon Dictionnaire. Elle est fort vive , fort tendre , honnêtement opiniâtre ; voilà tout ce qu'on en peut deviner. Elle ne parle pas encore ; on diroit qu'elle le voudroit ; je tâcherai de consacrer sa langue en lui faisant prononcer le Nom de Dieu avant le mien ; je la lui offre tous les jours , & quand elle est de bonne humeur , je la porte à l'Eglise , & j'ose la mettre sur l'Autel ; car je choisis des temps où il n'y a personne. C'est bien dans ces moments où je prie avec ardeur ; je m'offre avec elle : mais quelle différence entre ces deux victimes ! Celle-ci est pure , & je suis criminelle. Il faut que l'une fasse recevoir l'autre ; ou plutôt il faut que celui qui réside sur cet Autel où je la place , daigne sanctifier notre offrande par la sienne.

J'attends avec une vive impatience des

nouvelles de nos Amies , fasse le Ciel qu'elles soient telles que nous les désirons !

Je suis fort occupée à la recherche des dettes du Marquis , & j'ai déjà des Mémoires pour trente-six mille livres ; je suppose qu'il y aura quelque chose à rabattre ; il y en a qui me paroissent usuraires , n'est-il point permis de chercher à réduire celles-là , aussi-bien que les Mémoires de ceux qui avoient compté sur un crédit beaucoup plus long , & qui en conséquence avoient enflé leurs parties ? Je n'ai point encore questionné le Domestique témoin de la mort du Marquis , sur le nom de son ennemi ; il faut auparavant le convaincre qu'il pourra , sans blesser l'obéissance qu'il a promise à son Maître , me faire cette confidence. Je l'ai pris à mon service , & je l'emploie à me trouver les personnes auxquelles nous devons des restitutions. Quand j'aurai fatishait les Marchands , nous penserons aux autres.

Comme j'allois cacheter cette Lettre , on m'annonce un Religieux des Bons-Hommes. Que me veut-il ? Je ne puis m'empêcher de frissonner. Ah ! Madame , ce Marquis que je regardois comme un homme sans religion , pensoit sérieusement à son salut ; on vient de me remet-

tre un paquet de papiers qu'on a trouvé dans sa poche ; que croyez-vous qu'ils contenoient ? Une liste de ceux qu'il avoit trompés au jeu , avec une priere pour moi de réparer le tort qu'il leur a fait , si la mort le surprenoit avant qu'il eût pu s'acquitter de ce juste devoir. Une Lettre qui m'est adressée , où il m'avouoit les desseins qu'il avoit eus sur ma vie ; me demandoit pardon de la Lettre anonyme ; me conseilloit de me défaire d'un Domestique qu'il me désigne , & qu'il avoit séduit pour l'associer à ses mauvais desseins ; & enfin une Lettre , ou plutôt une amende honorable pour sa malheureuse Epouse. Je copierai celle-là pour vous envoyer l'original. Rien de plus propre à confirmer notre Amie dans ses bonnes résolutions , pour la consoler , peut-être même pour toucher la pauvre Henriette. Je ne suis plus surprise de la rencontre fortuite de l'Ecclésiastique qui l'a reconcilié avec Dieu ; il paroît par ses papiers que sa résolution de se convertir étoit sincere , ou plutôt qu'il l'étoit déjà. Une seule chose me passe ; c'est qu'au milieu de la ferveur de ses bonnes résolutions , il ait pu se résoudre à se battre. Apparemment qu'il a été attaqué sans l'avoir prévu , & qu'il ignoroit le sujet du rendez-vous qu'il avoit

accordé. Cependant son Domestique m'assure qu'il lui avoit dit positivement qu'il alloit se battre : je m'y perds, & j'abandonne toute cette affaire à la miséricorde du Seigneur. Comme il me prie expressément, en cas qu'il fût surpris de la mort, de montrer l'état de ses dettes & des restitutions auxquelles il se croit obligé, à son Pere, je lui donnerai ce papier qui est séparé des autres, & je prierai mon Époux, comme il m'en charge, de lui accorder le pardon de tous les chagrins qu'il lui a causés. Je me crois d'autant plus obligée à suivre ses volontés à cet égard, que rien n'est plus propre à calmer les inquiétudes de mon Époux sur le sort éternel de son Fils. Ce pauvre garçon avoit des pressentiments de sa mort prochaine, comme vous le verrez par sa Lettre à Victoire. Quel bonheur pour lui de ne les avoir pas négligés !

Lettre du MARQUIS à VICTOIRE.

CHERE ÉPOUSE,

Après avoir si malheureusement réussi à vous perdre, oserai-je me flatter de vous trouver aussi docile pour la vertu & le repentir, que vous l'avez été pour le vi-

ce ? Ne fermez pas votre cœur à la voix miséricordieuse du Seigneur , qui vous parle par ma bouche , quelque indigne que je sois. J'ai un vif pressentiment que le moment terrible où je dois lui rendre compte de ma vie criminelle , n'est pas loin ; que je n'aie point alors à me reprocher votre perte. Vous étiez née vertueuse , mes mauvais exemples vous ont séduite. Plus heureuse que moi , vous aurez le temps de réparer vos désordres par une vie nouvelle ; je sens que je n'aurai pas ce bonheur , & je me hâte d'employer le peu de temps qui me reste , à réparer , autant qu'il est en moi , tout le mal que j'ai fait & que j'ai voulu faire. Peut-être Dieu prolongera-t-il ma vie au-delà du terme que je me promets ; mais quoi qu'il arrive , je mourrai à la société que j'ai scandalisée ; une retraite ignorée deviendra mon tombeau , si celui qui semble n'attendre que sa proie , se referme. Ne nous flattons point , c'est le seul parti qui nous reste pour nous soustraire aux dangers inévitables auxquels nous ne pourrions échapper ; si nous nous y exposons , la mauvaise habitude prévaudra sur la grace ; & je suis persuadé que l'éloignement des occasions peut seul faire notre sûreté. Je ne diffère à me ren-

dre à la Trappe, qu'autant de temps qu'il m'en faut pour mettre ordre à mes affaires ; consentez à mon sacrifice , & joignez-y le vôtre. Je prie votre respectable Amie , Madame de Villeneuve , de vous donner les moyens d'accomplir ce bon dessein , si elle peut découvrir le lieu où vous êtes. Je pourrais aussi au sort du malheureux enfant dont vous êtes grosse ; souvenez-vous que vous ne pourriez sans crime lui faire porter mon nom , & priver par-là ma Sœur d'un bien qui n'appartient qu'à elle. Si le Seigneur exauce les vœux que je fais pour vous , ne passez aucun jour de votre vie sans lui demander miséricorde pour votre coupable Epoux , soit qu'il soit encore en état de faire pénitence en cette vie , soit qu'il soit déjà sous la main de la justice de Dieu.

VINGT-DEUXIEME LETTRE.

ÉMERANCE À LUCIE.

NOUS n'avons plus rien à souhaiter , ma chere Marquise ; Victoire a triomphé , & nous ramene Henriette ; mais lisez sa Lettre , qui est jointe à celle-ci , & qui m'a fait verser des larmes de joie. Je

n'en ai pas moins répandu en lisant celle de son Epoux ; assurément c'est M. de Villeneuve qui attire la bénédiction du Ciel sur toute sa famille. Le combat du jeune Marquis, après cette Lettre, est une énigme que je ne puis débrouiller ; peut-être la mauvaise habitude mais non , Dieu ne fait point les choses à demi ; il paroît que ce pauvre Marquis n'avoit point résisté à la grace , elle ne l'aura point abandonné. Il faut croire que son Domestique se trompe , ce pressentiment de sa mort prochaine étoit un miracle qui n'auroit pas été fait en vain ; je fais comme vous , j'abandonne cette circonstance à la miséricorde de Dieu , d'autant plus qu'il a survécu assez d'instants à sa blessure pour obtenir miséricorde de cette dernière faute , s'il est vrai qu'il l'ait commise. Vous aurez connu , par le Mémoire de ses dettes , ce que vous devez payer , & cela vous dispensera peut-être de l'examen que vous projetiez ; mais prenez garde , dans le rabais que vous devez faire au sujet des dettes usuraires , d'abuser de la foiblesse des créanciers. La plupart de ceux du Marquis savent qu'il s'est engagé avant d'être autorisé par les loix , & qu'à raison de son âge on pourroit chicaner leur dette ; il pourroit bien arriver qu'à cause de

cette circonstance, ils consentissent à perdre une partie pour sauver le reste, ce qui seroit une injustice. Voyez-les, chacun en particulier ; tâchez d'intéresser leur conscience, & de tirer d'eux l'aveu de la dette légitime, de laquelle il ne faut rien retrancher ; au contraire, il faut y joindre un intérêt honnête, & tel qu'ils eussent pu espérer de tirer de leurs fonds. Aussi-tôt que nos Amies seront arrivées, nous concerterons, suivant leurs dispositions, ce qu'il conviendra de faire pour elles. Voici la copie de la Lettre de Victoire.

Lettre de VICTOIRE à ÉMERANCE.

Je n'en puis plus douter, Madame, le Seigneur m'a regardée dans sa grande miséricorde, puisqu'il a daigné vous inspirer la tendre compassion dont vous me donnez des preuves si frappantes dans votre Lettre. Vous me rendez, dites-vous, tous les droits que j'avois sur votre cœur, vous me commandez d'employer à votre égard le nom d'Amie, autrefois si cher à mon cœur ; non, Madame, je n'abuserai point jusques-là de votre indulgence, non plus que de celle de Madame de Villeneuve. Vous avez la bonté d'ajouter que vous me recevrez dans vos bras. Ah ! c'est à vos

genoux que je souhaite d'être admise ; je n'aurai jamais la hardiesse de lever mes yeux vers vous, je craindrois de vous fouiller par mes regards. Cette impression de honte & de confusion ne cessera qu'avec ma vie. J'ai vécu dans une grande retraite depuis la Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, & je n'ai vu que ma Bienfaitrice, mon Confesseur & Henriette ; elle a sauvé de son naufrage environ vingt mille livres, & pense que cette somme sera suffisante pour la faire vivre en Savoye, où elle a dessein de se retirer. Vous le dirai-je, Madame ? il me semble que j'aurois une grande répugnance à me servir de cet argent, il me paroît le sang de l'orphelin & de la veuve, puisqu'il est acquis par des voies injustes. Je n'ai osé risquer cette réflexion vis-à-vis d'Henriette ; si vous saviez quelle peine nous avons eue à la déterminer à me suivre ! Elle n'y consent, qu'à condition que je vous laisserai ignorer le lieu de sa retraite ; je promets tout pour la tirer du danger où elle est, & j'espère l'amener par degrés à tout ce qui conviendra le mieux au salut de son ame. Elle me paroît effrayée du dessein que j'ai formé de me retirer dans une retraite, & me fait promettre de n'essayer jamais à l'y conduire ; je lui réponds que

tout lieu où elle voudra vivre chrétieusement me fera bon : enfin, Madame, je souscris à tout ce qu'elle exige, & encore je crains à tout moment qu'elle ne m'échappe. Aussi-tôt que j'eus reçu votre Lettre, j'eus soin d'en effacer la signature & les noms propres; après cette précaution, je la portai à Milady G***, pour la prier de faire recevoir par un de ses gens la Lettre de change que vous avez eu la bonté d'y joindre. Je n'avois dépensé que deux guinées de quinze qu'elle m'avoit fait donner; j'ai voulu la forcer à reprendre les treize qui me restoient, au moins pour la payer en quelque sorte de ce qu'elle a avancé pour moi; elle en a paru offensée, & je me suis vue obligée à les garder. Elle a joint à ce bienfait le présent d'un habit de voyage, & des manières si gracieuses, que son nom ne sortira jamais de ma mémoire. Elle pousse la bonté jusqu'à me donner une Lettre de recommandation pour le Capitaine qui doit nous conduire à Livourne, & qui partira dans trois jours. J'attendrai vos ordres dans cette Ville; & si j'en croyois mon cœur, j'emploierois l'excédant de la somme que vous me faites remettre, pour entrer dans une de ces maisons de pénitence qu'on dit être com-

munès en Italie, & où l'on est reçu pour peu de chose. Quelle sera ma confusion de paroître devant vous ! hélas, il faudra bien en essuyer une plus grande au jour du Jugement, où mes crimes seront manifestés aux yeux de l'Univers entier ! je me sou mets à ces deux humiliations, que je n'ai que trop méritées ; &, après avoir essuyé cette première honte, j'irai de grand cœur me cacher aux yeux de tous les hommes. Je n'ai point encore la hardiesse d'écrire à Madame de Villeneuve ; ah ! si vous saviez combien je l'ai outragée, vous approuveriez le silence respectueux que je garde à son égard ! ma reconnoissance pour ses bontés n'en est pas moins vive ; à mesure que mon cœur se purifie, j'y sens renaître des sentiments que je n'ai pas la témérité d'exprimer, & que je saurai réduire à ceux du plus profond respect.

ÉMERANCE continue.

En vérité, ma chere Marquise, il faut convenir que cette pauvre égarée nous présente le modele d'une parfaite conversion : quels bas sentiments d'elle-même ! quelle austérité ! Il faut qu'elle se soit réduite au pain & l'eau, pour n'avoir dé-

pensé que deux guinées en six semaines, dans un lieu où tout est si cher. Nous devons espérer qu'à la fin son exemple touchera Henriette : qu'elle est éloignée des admirables dispositions de sa compagne ! il ne faudra plus que modérer le zèle de celle-ci. Je me propose d'aller jusqu'à Genes au-devant d'elle, & par-là j'empêcherai Henriette de m'échapper ; priez Dieu qu'il d'aigne toucher son cœur.

VINGT-TROISIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

JE veux payer les bonnes nouvelles que vous m'avez données, chere Amie, en vous en apprenant une qui doit vous procurer les plus vifs transports ; mais modérez-vous, je vous en conjure. J'ai trouvé un homme qui croit connoître votre Epoux, & qui m'assure qu'il respire encore. Je n'ose pas me livrer à toute l'espérance qu'il s'efforce de m'inspirer ; c'est un homme extrêmement pauvre, & souvent ces gens forgent de fausses nouvelles pour intéresser la charité de ceux auxquels ils parlent : néanmoins il ne faut rien négliger, & j'ai pris des précautions

si sûres, qu'avant quatre jours je saurai quel fond je puis faire sur ses paroles. Après vous avoir annoncé un si grand motif de joie, aurez-vous bien le sang-froid nécessaire pour lire une aventure qui m'a pensé devenir fatale, & dont le danger n'est pas tout-à-fait passé ? j'ai manqué perdre M. de Villeneuve ; il a versé ; il s'est blessé ; il est... Ah ! que j'entends mal à composer un Roman ! il n'en est rien du tout, chere Amie ; il se porte à merveille : mais comme l'homme dont je vous parle m'a donné des nouvelles certaines de votre Epoux, je voulois vous conduire par degrés à cette grande nouvelle. Actuellement ceux que j'ai fait partir pour briser les fers de M. de Sainville, sont peut-être sur les Côtes de Barbarie, & doivent le racheter quoi qu'il en coûte. Respirez un peu, je vous en conjure ; & redoublez votre attention pour apprendre les moyens dont Dieu s'est servi pour me découvrir le lieu qui renferme votre trésor.

Je vous l'ai dit, nous voyons peu de monde ; cependant il est des occasions où il faut se prêter aux usages. Une Niece de mon Epoux, dont il a été le Tuteur, épousa il y a trois jours le Comte D***, nous ne pûmes nous dispenser de donner à

cette occasion un dîner où il y avoit vingt-deux personnes. Le même jour les Peres de la Mercy avoient conduit à Paris une bande de captifs, dont ils avoient brisé les chaînes, & qui, pour la plupart, n'avoient ni feu ni lieu. Un de ces Peres, que je connois beaucoup, me demanda permission de nous amener ces pauvres gens, persuadé que, dans une si grande assemblée, il se trouveroit quelques personnes assez charitables pour se charger de faire une quête en leur faveur. On les fit entrer dans un grand Sallon, où je conduisis toute la compagnie au sortir du dîner. Tout le monde fut ému à la vue de leurs chaînes, & chacun se fit un plaisir de les questionner après les avoir assistés. Parmi ces captifs, je remarquai un homme, qui, moins attentif que les autres aux questions qu'on lui faisoit, ne détournoit pas les yeux de dessus le portrait que Monsieur votre Beau-Pere nous a envoyé. Surprise de son attention, je lui demandai pourquoi il regardoit si attentivement ce tableau. Madame, me dit-il, en me montrant le portrait du jeune Marquis, je suis bien trompé si je ne connois l'original de cette figure, qui a été mon compagnon d'esclavage à Maroc depuis quatre années. Vous pouvez vous figurer

avec quelle vivacité j'interrogeai cet homme ; voici ce qu'il me répondit. Celui qui ressemble à ce portrait , paroît avoir trente-six ans ; il y en a huit qu'il est captif ; mais ce n'est que depuis quatre années que Moulei Ismaël l'a donné au Prince Moulei Mahamet son Fils , qui étoit aussi mon Maître. Ce Prince , qui n'a rien de la barbarie de ceux de sa Nation , connut d'abord que son Esclave excelloit dans les sciences , qu'il aime beaucoup lui-même , & Sintaille devint son Favori. Ici j'interrompis l'Esclave pour anagrammatiser ce nom , & j'y découvris bientôt le nom de Sainville. Je n'eus pas la patience d'attendre le reste de l'histoire ; je m'adressai au Pere de la Mercy , & lui demandai s'il auroit le courage de partir sur le champ avec un de ceux qui venoient d'achever leur voyage , parce que je m'intéressois si vivement à la liberté de cet Esclave , que je donneroisi volontiers la moitié de mon bien pour le racheter. Ce Religieux me pria de faire appeller son Supérieur ; & , je vous l'avoue , Madame , j'étois si transportée , que je me jettai à ses pieds pour le conjurer de m'accorder la faveur que je lui demandois : & pour donner un nouveau degré de chaleur à son zele , j'ajoutai qu'il devoit s'attendre aux plus

grandes marques de la reconnoissance de la part du Marquis de Sainville , Pere de l'Esclave pour lequel je m'intéressois , & qui ne goûtoit qu'imparfaitement le plaisir de se voir réuni avec sa Belle-Fille & sa petite-Fille , parce que la perte de ce Fils unique faisoit couler ses larmes. Le Supérieur me demanda jusqu'au lendemain pour faire partir les deux Religieux ; & l'Esclave qui venoit de parler , nous pria de lui permettre de se retirer pour composer un Mémoire instructif qui étoit absolument nécessaire au succès de la négociation qu'on alloit entreprendre , promettant de venir le lire sur les huit heures du soir. Pour l'encourager à travailler avec plus de soin , je lui donnai ma bourse , où il y avoit une douzaine de louis , en l'assurant que ce n'étoit que le prélude de ma reconnoissance , puisqu'il devoit être assuré que sa fortune étoit faite. Il baïsa ma main en recevant cette bourse , & sortit avec ses Compagnons. Vous pouvez croire qu'il ne fut plus question que de cette aventure le reste du jour ; chacun me questionnoit , & , en vérité , je n'étois guere en état de répondre ; j'extravaguois un peu. Je tenois ma montre à ma main , & comptois les minutes ; il me sembloit que la lecture de ce Mémoire

qu'on m'avoit promis , accéléreroit la liberté de votre Epoux. Enfin , sur les huit heures moins un quart , ne pouvant plus contenir mon impatience , j'envoyai chez les Peres de la Mercy. On me fait répondre que l'Esclave a disparu , & qu'on ne fait ce qu'il est devenu ; je demeure immobile à ces mots , & dans l'instant le Marquis mon Epoux entre , & me demande permission de me présenter un de ses Amis : j'ouvre la bouche pour lui dire que le moment n'est pas bon , que je suis toute troublée , que j'ai besoin de me remettre du chagrin que me cause la fuite de cet Esclave ; il ne me laisse le temps de rien , sort & rentre en tenant par la main ; qui ? le Marquis de Sainville lui-même , qui se jette à mes genoux , me remercie avec dignité du feu que j'ai marqué pour sa délivrance ; m'appelle son Ange visible , me demande permission de me quitter à l'instant pour voler à Turin ; me prie de lui apprendre comment je connois son Epouse , sa Fille & son Pere ; & , dans l'intervalle d'une minute , me fait des questions qui se succèdent si rapidement , que je n'aurois pu répondre quand j'aurois été en état de le faire. Cependant il étoit toujours à mes pieds , & je ne pensois pas même à le prier de se relever ; je le re-

gardois , je pleurois , je l'embrassois ! oui , Madame , je l'embrassois , & je vous défierois de le faire plus tendrement. Enfin , mon Epoux le prie de se relever , M. de Sainville s'assied à côté de moi , & toute notre compagnie nous entoure avec une avide curiosité d'apprendre comment le Marquis avoit pu être transporté en un instant de Maroc dans mon appartement. A la lettre , Madame , cette extravagance nous vint à tous dans l'esprit , & pas un de nous ne s'avisa de penser que cet Esclave , qui nous avoit paru vieux & cassé , fût cet homme de bonne mine que nous avions devant les yeux. Enfin nous reprîmes nos sens , & capables d'entendre un discours suivi , M. de Sainville m'apprit que le Prince , son Bienfaiteur & son Maître , avoit eu la bonté d'envoyer un Exprès en Italie , il y avoit deux ans , & qu'ayant appris que le Marquis de Sainville avoit adopté son Neveu , il en avoit conclu que son ressentiment n'étoit point apaisé , & qu'il avoit refusé de reconnoître son Epouse & sa Fille. Que cette nouvelle l'avoit déterminé à dire un éternel adieu à sa Patrie ; mais que la mort tragique de son Maître lui avoit fait prendre l'Afrique en horreur : qu'ayant été affranchi peu de

temps auparavant, il avoit profité de la rédemption que les Peres de la Mercy avoient faite à Maroc, pour repasser en Europe; qu'il étoit résolu d'aller dans son habit d'esclave en Piémont, non pour rentrer dans les droits de sa naissance, mais pour savoir au moins ce qu'étoit devenue une famille pour laquelle le temps n'avoit point diminué sa tendresse. Il fallut à mon tour apprendre à votre Epoux, non tous les événements de votre vie & de celle d'Annette, mais celui qui vous avoit réunie avec Monsieur votre Beau-Pere. Ce récit m'ayant rappelé St. Far, qui étoit à S. Germain en Laye avec son Epouse, je fis partir un Exprès qui marcha toute la nuit, & le lendemain à huit heures du matin ils étoient à notre Hôtel. Il falloit songer à vous ménager dans un événement capable de vous faire mourir de joie; la crainte d'altérer votre santé & celle de Monsieur votre Beau-Pere, eut la force de modérer l'ardeur du Marquis: il me prie de vous écrire, & partira le lendemain de ma Lettre; c'est-à-dire, Madame, que vous n'avez que quelques heures à passer avant de l'avoir sous vos yeux & entre les bras. Il faut finir par là; vous n'entendriez pas mes félicitations, si je me mélois de vous en faire,
&

& elles sont si vraies , si vives ! oh , devinez ! je n'ai point d'expressions pour ces choses ! elles sont telles , dis-je , que je n'aimerois pas à les perdre. D'ailleurs tous mes sentiments sont suspendus jusqu'à ce que j'apprenne que vous n'êtes pas morte de joie.

VINGT-QUATRIEME LETTRE.

ÉMÉRANCE À LUCIE.

NOn-seulement , ma Chere , je ne suis pas morte de joie , mais je puis vous assurer qu'on n'en meurt pas , puisque je respire encore ; mon respectable Beau-Pere a même eu assez de force pour soutenir la sienne : je ne parle pas de nos jeunes gens ; ils sont dans la saison de la force & du courage , & ont supporté cet événement avec force , sans que leur tendresse en ait été moins vive. Votre Lettre m'a menée par gradation à la grande nouvelle ; mais le premier mot où vous me parliez d'une espérance vague , fit un effet si violent , que celui où vous m'annonçâtes que mon Epoux étoit entre vos bras , me trouva déjà toute émue , toute transportée. Heureusement je n'étois pas

seule lorsque je lus cette Lettre ; dès les dix premières lignes j'avois été prête à m'évanouir ; & je crois que ce qui m'empêcha de perdre connoissance , fut le desir ardent de trouver dans les deux pages de cette Lettre , une confirmation des espérances que vous me donniez. On avoit sonné pour appeller ma Fille , elle me trouva pâle , tremblante , & sans avoir le courage & la force d'ouvrir la bouche : effrayée de me voir dans cet état , & voyant que les questions qu'elle me faisoit étoient sans réponse , elle me pria de lui permettre de lire votre Lettre , qui étoit toute ouverte sur ma table ; je lui fis signe de me la donner & la refermai , ce qui la surprit beaucoup. Elle fit appeller son Mari , qui ne put tirer de moi une seule parole. Je leur fis entendre que je voulois être saignée ; dans l'instant , le visage d'Annette fut couvert de larmes ; elles exciterent les miennes , & j'en versai avec tant d'abondance , que j'en fus soulagée , en sorte que le Chirurgien me trouva beaucoup mieux , & ne jugea pas à propos de me saigner. Ma pauvre Annette se désespéroit de ma situation & craignoit une rechûte ; pour moi , je sentoits fort bien que le danger étoit passé : & aussi-tôt que je fus en état de la rassurer , je lui dis qu'elle n'avoit

rien à appréhender d'une émotion causée par la joie ; que je venois d'apprendre que son Pere vivoit encore , & que je n'avois pas eu la force de supporter ce bonheur. A ces mots , ma Fille s'élança dans mes bras , & après m'avoir accablé de ses embrassements , me conjura de lui donner ma Lettre. Elle étoit trop émue elle-même pour oser risquer d'augmenter son émotion ; je la soutins quelques instants dans une incertitude capable de donner le juste équilibre à ses esprits , & je l'amenai par degrés à la grande nouvelle. Le soin de ménager mon Beau-Pere, nous fit une utile diversion : je voyois par votre Lettre que mon Epoux pouvoit arriver à chaque moment ; eussions-nous été les maîtres de compenser nos mouvements dans une telle occasion ? à la fin Annette se chargea de l'entreprise. Nous fûmes déjeûner dans la chambre du Marquis , selon notre coutume ; & Annette , au milieu d'une conversation indifférente , s'écrie : Ah ! mon cher Pere , je me rappelle à ce moment le songe que j'ai eu cette nuit , & qui a manqué me faire mourir de joie ; en même-temps elle lui raconte le précis de votre Lettre , & a soin d'y mêler quelques circonstances qui sentent le rêve ; mes larmes coulent , celles de M. de Sainville

s'y mêlent ; & Deshomais nous dit , d'un grand sérieux ; qu'un tel songe est significatif , qu'assurément il nous annonce quelque bonne nouvelle , & nous jure qu'il a eu la même vision : mais , ajoute-t-il , le mien a été poussé plus loin ; nous étions allés sur le chemin , & c'est à Rivol que nous avons trouvé mon Pere. Le Marquis , qui étoit encore couché , se leve sur son séant , & me demande , tout troublé , ce que je pense de la conformité de ces rêves. Il y a quelque chose de surprenant dans tout ceci , lui dis-je ; je n'ai pas pensé précisément la même chose , mais il est vrai que j'ai eu ce matin un si vif pressentiment du bonheur que ces rêves nous annoncent , que ma Fille m'a trouvée toute en larmes : je n'ai pas voulu lui donner une fausse joie ; cependant toutes ces circonstances réunies , me paroissent si extraordinaires , que si je n'avois pas peur que vous vous moquiez de moi , je partirois sur le champ pour aller au-devant du bonheur que le Ciel semble nous présager. Eh ! que risquons-nous , me répond le Marquis tout ému ? je veux vous accompagner ; il ne faut que cacher le motif de ce petit voyage , car nous sommes un peu fous. Nous nous écriâmes tous les trois avec transport , qu'il falloit faire cette

équipée, & que nous en ferions quittes pour rire de notre crédulité, si, conformément au proverbe, *tout songe étoit mensonge*. Nous dîmes mille folies à ce sujet, & mon Beau-Pere s'étant habillé, nous montâmes en carrosse; Deshomais eut la précaution de se faire suivre par un Chirurgien, qui devoit se tenir à l'écart, & nous plaçâmes un Laquais sur le grand chemin pour nous avertir de tous ceux qui y passeroient. Nous dînâmes à Rivol, & notre repas fut égayé de mille plaisanteries que nous faisions sur notre crédulité; cependant cinq heures sonnerent, le cœur me battoit furieusement, mon Beau-Pere proposoit de regagner Turin, & nous prioit sérieusement de ne parler jamais de cette extravagance, lorsque le Laquais rentra avec précipitation, & nous dit qu'un homme en chaise de poste ayant reconnu sa livrée, lui avoit demandé s'il appartenoit à M. le Marquis de Sainville; & qu'ayant appris qu'il étoit à Rivol, il demandoit la permission de le saluer. Deshomais & son Epouse n'entendirent pas la fin de cette phrase, ils s'étoient précipités hors de la porte; j'avois voulu les suivre, & mes jambes tremblantes ayant refusé de me soutenir, je fus contrainte de me rasseoir

en sanglottant de toutes mes forces. Mon Beau-Pere surpris, s'approcha de moi, & me dit quelques mots sans suite : mais qu'est-ce que tout cela signifie ; seroit-il possible ? Il n'eut pas le temps d'en dire davantage ; mon Epoux étoit à ses pieds, qu'il embrassoit avec transport ; Annette & Deshomais étoient dans la même posture ; tout pleuroit, ou plutôt tout sanglottoit si fort, qu'il n'étoit pas possible de parler. Le Chirurgien, qui avoit pris ses précautions, interrompit cette scene, & nous présenta des cordiaux, qui, en vérité, nous étoient devenus nécessaires : nous forçâmes mon Beau-Pere à se coucher pour une couple d'heures, & nous lui avouâmes que nous étions avertis. Le Ciel, qui ne vouloit mêler aucune amertume à notre joie, ne permit pas qu'il fût incommodé de la sienne ; nous étions tous quatre à genoux autour de son lit ; il nous pria de nous y asseoir, & nous passâmes une heure dans une confusion si charmante, que le Chirurgien & les Domestiques pleuroient d'aussi bon cœur que nous à ce spectacle ; c'étoit bien alors qu'il eût fallu nous peindre. Mon Beau-Pere, qui ne s'étoit couché que par complaisance pour nous, voulut retourner le soir même à Turin ;

le bruit du retour du Marquis nous y avoit précédés, & nous trouvâmes le Palais plein de parents & d'amis qui attendoient notre retour. La foule n'a point diminué depuis deux jours, & je trouve à peine ce moment pour vous écrire, à vous, que mon Epoux a nommé notre Ange visible, & qui l'êtes en effet, puisque c'est de vous qu'il s'est servi pour me rendre tous les biens que j'avois perdus. Une suite si constante de prospérités me fait faire des réflexions qui modèrent ma joie; je remets à un autre jour à vous en entretenir, il ne faut point mêler des nuages aux plus beaux jours de ma vie.

VINGT-CINQUIEME LETTRE.

ÉMERANCE À LUCIE.

VOici deux postes passées sans avoir reçu de vos nouvelles, ma chere Marquise; qui peut occasionner votre silence dans un temps où il étoit si naturel de partager ma joie? la juste inquiétude que j'en ai conçue est un contrepois à l'excès de ma félicité. Il faut que vous soyez hors d'état d'écrire; tout ce qu'il y a de plus funeste se présente à mon es-

K iv

prit ; la poste n'a pas manqué : si je n'ai pas de vos Lettres à la première poste, je ferai partir un Exprès ; je ne puis rester dans cette accablante inquiétude. Voilà quel étoit le sujet de ces réflexions que je vous annonçois dans ma dernière Lettre ; je pensois qu'un bonheur si constant ne pouvoit être de durée. Hélas ! qu'est-ce que l'espèce de félicité qui nous environne ? chaque objet qui nous attache, & dont nous jouissons, est une occasion prochaine de douleur & de regrets cuisants. Il fut un temps de ma vie, où, privée de tout, je n'avois plus de malheur à craindre ; j'avois, ce me semble, épuisé tous les traits du sort. Aujourd'hui tout ce que je possède me fait trembler, je crois toucher au moment de le perdre. Votre silence dans ces moments de terreur, fait sur moi une impression si douloureuse que je vous ferois pitié : vous êtes devenue un bien absolument nécessaire à ma félicité, & je ne suis pas plus attachée à ma Fille & à mon Epoux qu'à mon Amie. Victoire m'a écrit de Genes, où son vaisseau a été obligé de relâcher à cause d'une violente tempête ; elle attend mes ordres, dit-elle, & ne m'écrit que deux mots, tant elle a été incommodée de la mer. Pas une syllabe sur

Henriette ; c'est un surcroît d'inquiétude pour moi. Je fais partir Deshomais pour aller prendre cette Pénitente , à laquelle je fais préparer un appartement , n'osant la recevoir chez moi , de peur d'exciter une curiosité que je ne pourrois satisfaire. J'ai déjà trop d'une confidente , & elle l'est devenue malgré moi. Ce n'est pas que je me défie de la prudence d'Annette , je lui confierois les choses dont ma vie dépendroit ; mais libre de déposer mes secrets dans son sein , je ne puis disposer de celui des autres. Le hazard seul lui apprit la fuite de Victoire ; je m'étois évanouie en lisant la Lettre qui me l'annonçoit , & l'avois laissé tomber : les Domestiques qui me secoururent , la lui firent remarquer ; & , ne doutant pas que cette Lettre ne fût la cause de cet accident , elle crut qu'il lui étoit permis de la lire pour connoître si elle ne trouveroit pas dans la chose même qui caufoit mon mal , quelque moyen de l'adoucir. Le soin qu'elle eut de brûler cette Lettre sur le champ , me fit connoître qu'elle l'avoit lue ; & instruite de la faute de Victoire , j'ai cru qu'il étoit juste de lui apprendre son repentir & sa pénitence. Mon Epoux dit qu'il vous a promis le récit de tout ce qui lui est arrivé depuis notre séparation ;

il y travaille, & en vérité c'est un volume. Notre curiosité à cet égard n'est pas moins vive que la vôtre ; car il s'est excusé de nous faire ce récit, jusqu'à ce qu'il ait eu le temps de se rappeler par ordre les divers accidents qui lui sont arrivés dans ses différents voyages. Aussitôt que j'aurai reçu de vos nouvelles, je ferai partir ce paquet.

VINGT-SIXIEME LETTRE.
LUCIE A ÉMERANCE.

Saint-Far vous remettra cette Lettre, chere Amie ; il vient d'engager son Epouse à faire le voyage de Turin, pour rassembler, sous les yeux de M. de Sainville le Pere, tout ce qu'il a de cher au monde. Je crains bien que vous n'ayiez été inquiète de mon silence ; vous l'excuserez quand vous saurez les cruels embarras dans lesquels nous avons été depuis le départ de votre Epoux, & vous avouerez que je suis née sous une étoile qui ne me promet que des agitations violentes & des aventures bien extraordinaires.

Je vous ai écrit que M. de Villeneuve

le fils nous avoit prié , par le papier trouvé après sa mort , de chasser un Domestique qu'il avoit suborné pour nous faire périr ; je fis entendre à ce misérable que j'étois instruite de ses mauvaises intentions , & l'exhortai à réparer , par une sincere pénitence , le crime qu'il avoit eu intention de commettre. Peut-être fis-je une imprudence en lui montrant que je connoissois ses desseins ; ce qui est certain , c'est que cette action a eu des suites fort étranges , & en même temps fort heureuses. Préparez-vous à l'admiration.

Vous pouvez bien penser que la reconnaissance de votre Epoux fit du bruit dans la maison ; il n'avoit aucun intérêt à faire mystere des motifs qui l'avoient engagé à rester si long-temps hors de l'Europe. Une Femme-de-chambre , qui avoit entendu ce récit , conservoit un commerce secret avec le Domestique chassé , dont elle étoit amoureuse ; & , dans le premier rendez-vous qu'elle lui donna , elle lui raconta ce qu'elle avoit appris de l'histoire du Marquis. Ce malheureux , soit qu'il fût persuadé de ce dont il nous accusa , soit qu'il ne voulût que se venger , fut trouver le Procureur-Général , & lui dit que , selon toutes les apparences , nous avions fait enlever le Marquis de Ville-

neuve, dont on avoit faussement publié la mort. Vous voyez que l'enlèvement de votre Epoux lui avoit fourni le canevas de ce Roman. Pour lui donner de la vraisemblance, il ajouta, ce qui étoit vrai, que le jeune Marquis ne voyoit plus son Pere depuis quelque temps; car ses mauvaises manœuvres étoient parvenues aux oreilles de M. de Villeneuve, qui véritablement l'avoit menacé d'obtenir contre lui une Lettre de cachet pour le faire mettre en lieu d'où il ne sortiroit jamais. Le jeune Marquis, en se plaignant de cette menace avec des amis de sa trempe, n'avoit eu garde de leur en découvrir les motifs, & l'avoit attribué à la haine qu'il supposoit que j'avois pour lui, & que j'inspirois à son Pere: ce Domestique fut trouver quelques libertins qui avoient été amis de son Maître, leur déclara ses soupçons, qui paroissoient s'accorder avec la menace dont il les avoit instruits; ils encouragerent donc cet homme à déposer contre nous, & avoient promis d'appuyer sa déposition. Vous voyez, Madame, que la circonstance d'une Belle-Mere ambitieuse & intéressée, telle qu'on me supposoit, donnoit du poids à cette accusation, & que le Procureur-Général, qui d'ailleurs n'étoit pas notre Ami, pou-

voit, sans être blâmé de trop de crédulité, donner quelque créance à nos ennemis. Je lui dois même cette justice, que malgré l'inimitié qui étoit entre nous, il voulut nous avertir de ce dont nous étions accusés, & éclaircir la vérité par nos réponses. Mon Epoux resta immobile, en apprenant qu'il étoit accusé d'avoir fait disparaître son Fils. Il eût été aisé de confondre l'imposture, en produisant les papiers qui avoient été trouvés dans la poche du Marquis; mais le moyen de déshonorer sa mémoire, & de nous couvrir nous-mêmes de honte en publiant cette espèce de confession? Mon Epoux n'eut donc à alléguer que le témoignage du Domestique qui avoit reçu ses derniers soupirs, & qui fut récusé parce qu'il étoit à mon service. Il offrit de faire chercher l'Ecclésiastique qui lui avoit donné l'absolution, car il nous étoit inconnu, & proposa au Magistrat de se rendre avec lui aux Bons-Hommes pour y entendre ces Religieux, chez lesquels ce jeune Marquis étoit mort & avoit été enterré, & insista à ce que ce fût sur le champ, afin qu'on ne pût soupçonner qu'il eût cherché à les prévenir ou à les séduire. Son empressement à cet égard le rendit suspect; on crut qu'il s'en étoit assuré d'a-

vance : cependant sa proposition fut acceptée. Le Marquis fit appeller le Prieur des Bons-Hommes, & le pria de raconter tout simplement, & sans aucun détour, ce qui s'étoit passé dans sa Maison au sujet de son malheureux Fils ; & pour donner plus de poids à ce qu'il alloit dire, il l'interpella au nom de Dieu de déclarer le tout comme s'il étoit prêt à paroître devant lui, sans altérer la vérité ni la taire. Ce Religieux parut embarrassé de cette semonce, & rougit prodigieusement ; son embarras n'échappa pas à un Magistrat accoutumé à lire sur le visage les mouvements des coupables, & il lui dit, d'un ton à le faire trembler : Vous hésitez, mon Pere, il y a quelque mystere dans tout ceci ; il faut l'éclaircir : & si vous refusez de le faire, je ne pourrai m'empêcher de vous faire arrêter. Mon Epoux avoit aussi remarqué l'embarras du Prieur, & n'ayant pas moins d'empressement que le Magistrat d'être instruit, ajouta : M'avez-vous trompé, mon Pere ? ne m'avez-vous pas certifié que mon Fils avoit été apporté chez vous, mort, & que vous lui aviez rendu les derniers devoirs ? Le Prieur ne répondoit point, & paroissoit rêver profondément pour chercher sa réponse. Mon Epoux se tournant

avec émotion du côté du Magistrat, lui dit : Monsieur, nous avons un vif intérêt à approfondir cette affaire ; si vous êtes Juge, je suis Pere, & je prends Dieu à témoin que je ne suis pas plus instruit que vous. Faites le devoir de votre charge ; je suis prêt à me consigner en prison, & j'exige que le Révérend Pere soit aussi mis en lieu de sûreté jusqu'à ce qu'il nous dise franchement le sujet de son embarras : feroit-il possible que mon malheureux Fils ?... Mais non, le Domestique lui a vu rendre le dernier soupir ; le Chirurgien le trouva mort : ah ! mon Dieu, je n'en puis plus. Effectivement, mon Epoux se trouva si mal, qu'il fallut appeler du secours, & le Magistrat prévenu, prit son agitation pour une preuve du crime dont il étoit accusé. Il ne fut pas long-temps dans cette pensée ; le Prieur craignant les suites de cette affaire, dit au Magistrat : Vous me mettez, Monsieur, dans une situation bien pénible ; je commence par vous assurer que M. le Marquis ignore comme vous le secret qui m'a été confié, & que je voudrois en vain vous déguiser. Monsieur son Fils n'est point mort, & ce n'est qu'à sa priere que nous avons confirmé l'opinion que le Chirurgien en a donnée. Je suis prêt à vous offrir deux témoins non suspects ;

c'est ce même Chirurgien que je fis rappeler lorsque M. le Marquis Fils donna quelques signes de vie, & qui l'a traité dans sa maladie; & l'Ecclésiastique qui l'a confessé, & par le conseil duquel il écrivit le Mémoire que j'ai remis moi-même à Monsieur. Voilà tout ce que je puis vous apprendre; il sortit de cette Maison au bout de trois semaines, & je n'ai point été instruit du lieu de sa retraite; mais, si j'en crois ses dispositions, c'est dans une retraite austere qu'il faut le chercher. Je lui ai entendu prononcer le nom de la Grande Chartreuse ou de la Trappe; je suis presque sûr que vous le trouverez dans un de ces deux endroits. Il est à la Trappe, s'écria mon Epoux! & tirant de sa poche le Mémoire que le Marquis m'avoit adressé, il montra au Magistrat l'endroit où son Fils lui marquoit le desir qu'il avoit d'entrer dans cette Maison; puis cédant au transport dont il étoit agité, il se jeta à genoux, & remercia Dieu de la faveur qu'il lui faisoit de lui rendre son Fils, avec une telle ferveur, que le Magistrat fut convaincu de la vérité. Je vous ai dit que le Marquis n'étoit pas son ami; il croyoit avoir eu quelque sujet de se plaindre de lui dans une affaire qu'il avoit eue quelques an-

nées auparavant ; la circonstance ne pouvoit guère manquer d'effacer entièrement le souvenir de tout ce qui s'étoit passé ; il embrassa le Magistrat , & lui demanda son amitié d'une manière si franche & si cordiale , qu'elle lui fut accordée avec beaucoup de marques de sincérité. Mon Epoux brûloit du desir de savoir toutes les circonstances d'une aventure si extraordinaire , le Prieur proposa de les conduire chez M. D***, Chanoine de la Cathédrale , & ils acceptèrent la proposition. Voici ce que leur dit ce bon Ecclésiastique :

Je ne puis m'empêcher , - Messieurs , d'admirer la bonté de Dieu dans les merveilles qu'il a faites en faveur du jeune homme dont vous me demandez l'histoire. Je suis fort sédentaire , & résistois depuis six mois à l'invitation du Curé de St. Cloud , qui souhaitoit que j'allasse me délasser chez lui de la fatigue que me donnent des études un peu trop continues. J'avois presque oublié son invitation , lorsqu'en disant la sainte Messe , j'eus une forte pensée d'y aller dîner ; je la rejettai comme une distraction , mais ce fut inutilement , & j'en fus si tourmenté pendant mon action de grâces , que ne pouvant m'en débarrasser , je ré-

solus d'obéir à ce mouvement. Je marchois fort occupé de ce qui avoit pu les causer, lorsque je vis accourir vers moi un homme effrayé, qui me pria de venir secourir son Maître, qui étoit blessé mortellement, à ce qu'il croyoit; je me hâtai d'arriver au lieu qu'il me montrait du doigt, & je trouvai un jeune homme couché contre terre, & qui paroissoit toucher à son dernier moment. Je l'exhortai à en profiter pour se réconcilier avec Dieu, & lui dit tout ce que mon zele me suggéra; il avoit encore de la connoissance, quoiqu'il eût perdu la parole, & croyant remarquer en lui des signes de repentir, je lui prononçai quelques actes, & lui donnai l'absolution. Je crus le voir expirer, & ne pouvant plus lui être utile, j'allois m'éloigner lorsque son Valet-de-chambre arriva avec M. de la Peronye, qu'il avoit rencontré, & qu'il connoissoit. Ce Chirurgien, quoique fort habile, crut comme moi que ce jeune homme n'étoit plus en état de recevoir du secours; mais ayant appris son nom, il me dit qu'il falloit tâcher de dérober au Public la connoissance de cette affaire par considération pour la famille du mort. Je me prêtai à son intention, & j'aidai à porter ce cadavre aux Minimes, qui eu-

rèrent beaucoup de peine à le recevoir : ils céderent pourtant à nos prières ; on porta le corps sur un lit , & le Chirurgien se retira. Heureusement je fus inspiré de dire l'Office des Morts avant d'abandonner ce malheureux jeune homme. A peine avois-je commencé, que je crus appercevoir en lui quelque mouvement ; on se hâta de rapeller le Chirurgien , qui s'étoit arrêté, par bonheur, à parler à un Religieux qu'il connoissoit. Il visita la plaie du malade , qui étoit très-dangereuse , mais qui pourtant laissoit quelque espoir ; & à ma priere il passa quelques heures avec lui , & promit de le venir voir sur le soir. Pour moi je ne voulus point le quitter, & , persuadé que Dieu ne m'avoit conduit si miraculeusement en ce lieu que pour me donner la charge de cette ame, je demandai permission au Prieur de rester auprès de lui autant de temps que mon ministère pourroit lui être de quelque utilité. Le Médecin lui avoit défendu de parler ; je pris le parti de faire un examen très-détaillé de toutes les fautes ordinaires aux gens de cet âge , & je priai le Malade de me serrer la main toutes les fois qu'il se sentiroit coupable de quelques-unes des fautes que je lui exposerois. Pendant cet intervalle, son

Valet-de-chambre revint chargé des ordres de Monsieur pour l'inhumation de son Fils, dont il lui avoit annoncé la mort. Je dis à ce Domestique qu'il falloit l'avertir promptement que ce n'étoit qu'un profond évanouissement, que nous avions pris pour la mort. Le Blessé me pria d'attendre vingt-quatre heures pour lui faire donner cette nouvelle, & j'y consentis, persuadé qu'il ne vouloit que lui épargner un renouvellement de douleur, s'il lui laissoit prendre un faux espoir de le sauver, & j'engageai le Domestique au silence. M. de la Peronye augura bien du Blessé, lorsqu'il le revit; il avoit peu de fièvre, & nous assura que si elle n'augmentoit pas, il espéroit de le sauver. Il confirma ce prognostic le lendemain en levant le premier appareil, & je m'apprêtois à vous faire donner cette bonne nouvelle; le Malade s'y opposa encore, & fit promettre à son Domestique de différer jusqu'à son entière guérison. Ce ne fut que quelques jours après qu'il m'apprit les raisons qui lui faisoient exiger ce silence. La mort avoit fait disparoître certains préjugés; le Marquis croyoit avoir besoin de quitter absolument le monde; sa qualité de Fils unique lui faisoit prévoir de grandes difficultés à l'exécution

de son dessein , & il étoit déterminé à laisser subsister le bruit de sa mort , pour être libre de se consacrer à la pénitence. Je ne me rendis à ce dessein qu'après lui avoir fait toutes les objections que la prudence me dicta , & sur lesquelles il me donna des réponses satisfaisantes. J'exigeai pourtant de lui qu'il passeroit trois mois à la Trappe avant de faire aucune démarche pour s'y engager ; & comme les trois mois vont expirer , il n'attend que ma réponse pour y prendre l'habit , le temps n'ayant fait qu'augmenter le desir qu'il a de se consacrer entièrement au Seigneur.

Voilà , Madame , ce que ce Chanoine déclara à mon Epoux en présence du Procureur-Général , & ce fut en conséquence que nous partîmes sur le champ pour la Trappe. Comme le Marquis étoit encore au-dehors de la Maison , je me flattois de pouvoir lui parler , voulant lui communiquer ce que vous m'avez mandé de son Epouse. Son Pere s'adressa directement à l'Abbé , & le conjura de ne point se rendre aux desirs de son Fils ; & , pour lui en donner une raison plus forte que celle de sa tendresse , il lui apprit que le jeune Marquis étant marié , ne pouvoit disposer de lui. Le Pere Abbé fit appeler ce

Pénitent, qui fut bien surpris, comme vous le pouvez croire, de se trouver en présence de son Pere. Il se jeta aux pieds de mon Epoux, sans pouvoir parler, & se contentoit d'embrasser ses genoux; & ensuite il n'ouvrit la bouche que pour le conjurer de ne point s'opposer au dessein que Dieu lui avoit inspiré de passer ses jours dans cette retraite. Monsieur, lui dit l'Abbé, je loue votre zele pour la pénitence, mais il n'est pas selon la conscience; vous avez une Epouse, pourriez-vous sans crime briser les liens sacrés qui vous unissent à elle? Le jeune Marquis demeura interdit; mais son Pere lui ayant dit que je lui en apportois des nouvelles, il se rassura, & souhaita de me voir. Il partit avec son Pere, & vint me joindre dans le lieu où je l'attendois. Ah! Madame, qu'il étoit changé, pâle, défait! ses habits étoient en désordre; ses cheveux, qu'il avoit les plus beaux du monde, étoient plats & mêlés en quelques endroits. Savez-vous quel sentiment s'empara de mon ame en le voyant ainsi défiguré? Un sentiment de respect, qui m'entraîna à ses genoux au moment où il cherchoit à prendre la même posture; il me sembloit le voir environné de la miséricorde, de la protection, de la grace

du Seigneur. Non, je n'oublierai jamais l'impression que me fit ce saint Pénitent, qui, me prenant la main, qu'il baïsa respectueusement, me força de me relever. Son Pere, qui comprit qu'il souhaitoit de me parler en particulier, se retira, sous prétexte d'avoir besoin de se promener un peu pour dissiper le saisissement que lui avoit laissé cette scene. Lorsqu'il fut sorti, le Marquis me dit : Oserai-je vous demander, Madame, si mon Pere sait jusqu'à quel point j'ai déshonoré son nom ? la crainte de lui percer le cœur, m'a empêché de lui dire les raisons invincibles qui doivent me fixer à la Trappe : j'ai conclu, de son opposition à mon dessein, que vous aviez poussé la discrétion jusqu'à lui cacher mes crimes, parlez, Madame, & ne craignez point de blesser un malheureux qui se reconnoît digne du mépris de toutes les créatures. J'assurai le Marquis, que je n'avois découvert à son Pere que ce qui étoit absolument nécessaire pour l'exécution de ce que je croyois ses dernières volontés, & qu'il n'avoit jamais eu connoissance du reste. Puisque votre charité, me répondit-il, a été jusques-là, j'ose vous en demander une nouvelle preuve. Mon Pere ignore le mur de séparation que les désordres de

Victoire ont élevé entre elle & moi ; ils me fournissent une raison légitime de séparation ; du moins celui qui m'a confessé, me l'a assuré ainsi. Aidez-moi à faire valoir ce motif auprès de l'Abbé de la Trappe, sans ruiner la réputation de ma malheureuse Epouse auprès de mon Pere. Je sens que mes foibles résolutions ne tiendroient pas un moment contre la séduction du monde, la force du mauvais exemple, & la chaîne d'une habitude invétérée ; il me semble que le soin que je dois prendre de mon salut, doit prévaloir sur les motifs d'indulgence qui me sollicitent en faveur de Victoire. Je l'ai perdue, je le fais ; mais dois-je me jeter dans le précipice que je lui ai creusé, sans espoir de l'en retirer elle-même ? Rassurez-vous, Monsieur, dis-je au Marquis ; Victoire ne sera point un obstacle au dessein que vous avez de vous séparer du monde ; touchée elle-même du plus vif repentir, elle brûle du desir de se consacrer à la pénitence, & peut-être est-elle actuellement dans une retraite que l'amitié d'Emerance lui a ménagée ; lisez les expressions du cœur le plus réellement touché, & pardonnez-lui quelques aveux qu'elle a cru nécessaires à ma sûreté. En même-temps je remis au Marquis la Lettre

tre

tre de son Epouse, qu'il ne put lire sans verser des larmes de joie, & dont il interrompit vingt fois la lecture pour remercier Dieu avec des transports qui marquoient combien il étoit touché. Lorsqu'il eut fini, il me demanda si je pouvois voir sans horreur un homme, ou plutôt un monstre, qui avoit eu dessein d'attenter à ma vie? Ah! mon cher Marquis, lui dis-je, en l'embrassant avec une véritable tendresse, pourrois-je me souvenir des fautes que Dieu vous a pardonnées? je ne lui demande que de vouloir oublier les miennes, comme les vôtres se sont effacées de ma mémoire dès le premier instant où j'ai connu votre repentir. Nous eûmes ensuite une conversation que je n'oublierai de ma vie; je connus par ce que je découvrois dans le Marquis, ce que c'étoit que ce cœur brisé de douleur, que ce cœur humilié & contrit dont parle le Prophete Roi, & que nous regardons dans le monde comme les exagérations d'un Poëte qui exprime beaucoup plus fortement qu'il ne sent. M. de Villeneuve étant rentré, je lui dis, comme j'en étois convenue avec son Fils, qu'il s'abandonnoit à la conduite de l'Abbé de la Trappe, & qu'il suivroit aveuglément ses conseils, après avoir eu une conver-

fation avec lui en ma présence ; puis le Marquis se jettant une seconde fois aux pieds de son Pere , lui demanda pardon de la sorte de réserve qu'il gardoit avec lui : elle a sa source dans ma respectueuse tendresse pour vous , ajouta-t-il ; vous ne connoissez pas , vous n'avez pas même l'idée du monstre qui a déshonoré votre nom , & des crimes dont il s'est rendu coupable : Madame , qui m'avoit dévoilé depuis long-temps , a dérobé cette affreuse image à vos regards ; souffrez que je vous l'épargne encore. Ah ! mon Fils , lui dit mon Epoux en l'embrassant , ne parlons plus du passé , & n'y pensons que pour le réparer par une vie nouvelle ; qui sait mieux que moi jusqu'à quel excès l'oubli de Dieu peut porter l'homme ? J'ai plus à réparer que vous ; & outre mes fautes , j'ai à pleurer les vôtres. Mes mauvais exemples vous ont perdu ; je n'ai jamais cherché qu'à vous inspirer une vertu païenne , foible digue pour contenir des passions violentes. J'interrompis un discours trop attendrissant pour moi ; & le jeune Marquis nous ayant quittés , m'obtint une faveur bien rare ; ce fut une conversation avec le saint Abbé de la Trappe. Tout ce que j'avois entendu de ce Restaurateur de la vie religieuse , tout ce que je

m'en étois figuré, est au-deffous de ce que je vis. Je l'ai appelé Abbé par habitude ; il s'étoit démis de son Abbaye en faveur d'un de ses Religieux , qui , fidele admirateur des vertus de son saint Pere , ne faisoit rien sans le consulter , & lui avoit abandonné l'examen de la vocation du Marquis. Représentez - vous , Madame , un corps exténué par les austérités & par de cruelles maladies , avec un visage où se peignoit la paix , le calme de la conscience , sur lequel on voyoit éclater la joie du Saint-Esprit ; une douceur inaltérable tempéroit une fermeté que la charité seule pouvoit fléchir. Si j'en avois cru mes mouvements , je ne lui aurois parlé qu'à genoux. Il écouta avec patience le long récit que je lui fis de ce qui étoit arrivé à nos Amies ; mais il ne put me dérober les transports qui s'excitoient en lui à quelques parties de ma narration. Le jeune Marquis attendoit en tremblant la décision de cet homme respectable ; non , jamais un ambitieux qui prétend au Trône , n'éprouva des craintes aussi vives de le voir échapper à ses desirs , que ce vrai pénitent en ressentoit dans la crainte de se voir refuser l'entrée d'une Maison dont le seul aspect effraie la nature. Lorsque j'eus fini de parler , le saint Abbé se re-

cueillit un moment, & dit au Postulant : Vous avouez, Monsieur, que le dérèglement de votre Epouse est votre ouvrage ; elle étoit vertueuse, vos mauvais exemples, vos discours empoisonnés l'ont séduite ; cessez donc de regarder ses fautes comme une raison légitime de l'abandonner ; son repentir d'ailleurs doit lui rendre tous les droits qu'elle a sur votre tendresse. Cette Epouse, à la vérité, soupire pour la pénitence & pour la retraite ; mais elle peut la faire dans le monde : &, sans une vocation bien extraordinaire, il n'est pas permis de quitter l'état où Dieu nous a mis. J'avoue que l'Histoire de l'Eglise nous fournit un grand nombre d'exemples d'Epoux qui se sont séparés pour ne plus penser qu'à leur salut, & à Dieu ne plaise que je blâme une action si sainte, ou que je veuille vous dissuader de suivre leur exemple ! tout ce que j'exige, est un temps suffisant pour examiner la vocation de Madame votre Epouse ; peut-être n'a-t-elle d'autre principe que la juste défiance où elle est d'obtenir de vous le pardon de ses fautes ; il faut le lui offrir de la manière la moins équivoque. Si, malgré cette offre, elle persévère dans le dessein de renoncer au monde, vous serez libre de suivre son exem-

ple ; le même jour doit voir votre engagement réciproque. Vous pourrez attendre ici l'effet que produiront vos sollicitations envers elle ; & si ses bons desseins se soutiennent , nous vous accorderons l'asyle que vous nous demandez. J'admire la sagesse de cette décision ; & , voulant profiter d'une occasion que je ne retrouverois jamais , je consultai ce grand homme sur le desir que je sentoie d'engager mon Epoux à se retirer pour toujours dans nos Terres , pour ne plus penser qu'à notre salut. Il loua mes bonnes intentions ; mais il ajouta qu'il croyoit que Dieu me demandoit où j'étois , & qu'au milieu du monde , je pouvois acquérir les vertus & la couronne d'une Solitaire , pourvu que j'eusse soin d'en détacher mon cœur , & d'édifier par de bons exemples. Il se chargea d'instruire mon Epoux du résultat de notre conférence , & de le résoudre à ne point s'opposer aux desseins de Dieu sur son Fils , si on pouvoit s'assurer qu'il le voulût dans cette sainte Maison. Pendant qu'il s'acquittoit de cette promesse , le jeune Marquis écrivoit une Lettre à Vic-toire , qu'il m'a remise toute cachetée , après l'avoir fait lire à l'Abbé. Je vous l'envoie , Madame , & vous prie d'assurer mon Amie de sa part , que rien n'est

plus sincere que la réconciliation qu'il lui offre. Empêchez-la, je vous en conjure, d'écouter les conseils du désespoir, ou même du découragement, sur le genre de vie qu'elle doit embrasser; & sur-tout, forcez-la de prendre un temps suffisant pour examiner ce qu'elle veut quitter & ce qu'elle veut entreprendre. Je pense qu'il seroit bon d'abord de lui cacher le changement du Marquis; mais non, la connoissance de ses mauvaises qualités pourroit entrer dans les motifs qui lui feroient refuser une réconciliation. J'admire mon impertinence, d'oser vous dicter une conduite; oubliez-la, chere Amie, & faites usage de toute votre prudence dans une occasion si délicate. Vous êtes pénétrante, vous devinerez Victoire; d'ailleurs je ne crois pas qu'elle cherche à vous rien déguiser.

VINGT-SEPTIEME LETTRE.

ÉMERANCE À LUCIE.

Vous avez bien raison, chere Amie, d'admirer notre étoile; car assurément nous n'en avons qu'une à nous deux. Nous étions destinées vous & moi à éprou-

ver des aventures si extraordinaires, qu'elles sont vraies sans être vraisemblables. La dernière doit vous avoir comblée de joie. Voilà la clef de cette énigme que nous avons tant de peine à déchiffrer. C'est pendant sa convalescence que le Marquis vous avoit écrit, & son combat avoit précédé sa Lettre; j'avois bien de la peine à l'accorder avec sa conversion: l'habitude peut bien entraîner dans un premier mouvement qui précède la réflexion, pour ainsi dire, (car il y en a toujours un peu) & je n'ai pas beaucoup de foi à ceux qu'on nomme strictement *premiers mouvements*. Lorsque la crainte & l'amour de Dieu sont rentrés dans un cœur, elles le rendent alerte pour prévenir le mal, & vigilant pour l'appercevoir. Une rechûte telle que l'auroit supposé le combat du Marquis, nous eût annoncé une conversion fautive, ou du moins très-imparfaite. Graces à Dieu, nous n'avons rien à craindre de pareil pour notre Pénitent; on apperçoit clairement le doigt de Dieu dans sa conduite. Celle de M. de Rancé ne me surprend pas, je savois de lui des traits fort ressemblants à celui-là, & sa piété réelle a toujours fait marcher l'observation des préceptes devant celle des conseils, quand on ne peut observer ceux-ci sans blesser

ceux-là. Victoire n'est point encore arrivée, je l'attends ce soir, & je n'oublierai pas ce que vous me suggérez par rapport à elle. Je ne vous dirai pas que j'ai retrouvé mon Epoux tel qu'il étoit quand je l'ai perdu. Quelle supériorité de vertu, de lumieres & de sentiments n'a-t-il pas acquise ! Mon Beau-Pere peut à peine se séparer de lui un moment, & bénit les malheurs qui ont rendu son Fils un parfait modele en tout genre. Nous passons nos journées dans la chambre de ce Pere tendre, & nous les passons délicieusement. St. Far vient augmenter notre bonheur ; il ne nous manque plus que vous, Madame. Pourquoi la foiblesse de mon Beau-Pere ne nous permet-elle pas d'aller passer quelque temps chez vous ? Pourquoi le voyage est-il trop pénible pour votre chere Enfant ? Sans cet obstacle, je vous inviterois à venir vers nous. Vous voyez que je puis, à meilleur titre que vous, me traiter d'impertinente avec mes *pourquoi*. Il est si simple de répondre, parce que Dieu, qui connoît mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes, juge qu'il est plus convenable que nous soyons séparés. Au reste, vous ne reconnoîtrez pas mon Epoux, si le fortuné moment que j'espere arrive ; il est plus dissembla-

ble du Seigneur étranger qui vous fut présenté par le Marquis, que cet Inconnu ne l'étoit de l'esclave. Par quelles souffrances n'a-t-il point acheté la félicité dont il jouit ? Je ne veux point vous prévenir : le récit qu'il vous en fera lui-même perdrait de sa force ; j'en dévore quelques lambeaux. Annette, moins discrète, debout derrière la chaise de son Pere, lit à mesure qu'il écrit, & lui a signifié que c'étoit une fantaisie de femme grosse, qu'il ne falloit pas songer à contredire ; elle ne l'est pourtant pas ; c'est un air qu'elle se donne vis-à-vis de nous quand elle veut quelque chose. . . .

On me vient appeller, c'est Deshomais ; il a laissé Victoire dans l'endroit que je lui ai indiqué ; elle est seule, Henriette est restée en Angleterre, où elle s'est mariée. Mais je ne veux pas laisser languir notre Amie, je finirai ma Lettre à mon retour.

J'aurois dû ajouter, si j'étois en état de le faire ; mais, en vérité, au sortir de chez elle, je pouvois dire comme David : Mes yeux, qui sont aveuglés de l'eau de mes larmes, n'apperçoivent plus la clarté. Ce n'étoit pas des larmes de douleur au moins ; l'admiration, la joie, la pitié, la tendresse les ont fait couler. J'ai trouvé

Victoire pâle, abattue, tremblante ; un mauvais habit de laine , ses beaux cheveux coupés , une coëffure grossière. Tout son extérieur annonce la pénitence , comme vous me le disiez de celui de son Epoux. Je ne vous répéterai point sa conversation , cela n'est pas possible , j'en étois trop touchée pour m'amuser à la retenir. Que les progrès qu'elle a faits dans le repentir sont grands ! Elle me conjura de lui ménager la retraite dont elle m'a parlé dès Londres. Je l'arrêtai en me servant des paroles de M. de Rancé. Pouvez-vous disposer de vous sans l'aveu du Marquis ? Et quel intérêt peut-il prendre à une infame créature qui l'a déshonoré , me dit-elle ? Si jamais les sentiments de l'honneur se réveilloient en lui , il devrait implorer les secours des Loix pour me forcer à la retraite , que je fais volontairement. Ne craignez pas une telle démarche de sa part , lui dis-je ; l'honneur du monde pourroit la lui dicter , mais la Religion lui impose d'autres devoirs qu'il veut remplir à votre égard ; c'est de sa part je ne pus poursuivre. A ce mot , qui sembloit indiquer le changement du Marquis , Victoire leve une coëffe qui lui couvroit presque entièrement le visage , me regarde attentivement , puis se jettant à genoux

en joignant les mains : L'ai-je bien entendu, Madame ? mon Epoux, des sentiments de Religion ! Le Ciel auroit-il exaucé les vœux qu'une misérable ne cesse de lui faire pour son salut ? Il eût fallu voir son visage, ma Chère, pour comprendre l'ardeur de ses sentiments ; un rayon de joie l'avoit entièrement changé, ses couleurs étoient revenues ; & son cœur, à ce qu'elle m'a avoué ensuite, s'ouvroit au premier mouvement de satisfaction qu'elle eût encore éprouvé. Vous n'avez plus que la persévérance à demander pour lui, lui dis-je, en l'interrompant, & il n'est pas possible de voir une conversion plus parfaite que celle de votre Epoux. Ah ! s'écria-t-elle avec vivacité, il comprendra donc le besoin que j'ai de faire pénitence dans la plus austère retraite ; auroit-il la cruauté de m'exposer à de nouveaux périls ? Non, je veux m'aller jeter à ses pieds, je lui exposerai le fruit de mon crime, autant pour exciter sa pitié que sa juste indignation. Que feroit-il d'une malheureuse qu'il verroit toujours baignée de ses larmes, qui n'auroit pas le front de se trouver avec d'honnêtes gens, qui ne pourroit s'empêcher de publier ses désordres ? Il n'endurcira point son cœur à ma demande ; il me rendra

la liberté de disposer de moi. Mais, ma chere Amie, lui dis-je, ne pouvez-vous pas réparer vos fautes par la pratique des vertus chrétiennes, & l'exciter au bien par votre exemple ? Craignez une ferveur indiscrete, & ne vous exposez pas au repentir par une retraite trop austere, & qui peut-être vous deviendrait odieuse lorsque des vœux solennels vous auroient ôté la puissance d'en sortir. Ecoutez, Madame, me dit Victoire, je n'ai jamais pensé à me faire Religieuse : non que je craigne les regrets que vous prévoyez pour moi avec quelque raison, à cause de ma foiblesse ; cette considération ne m'arrêteroit pas, car *je puis tout en celui qui me fortifie* : mais je n'ai pas la hardiesse de souhaiter d'être admise avec celles qui suivent l'Agneau vêtues de robes qu'elles n'ont point souillées ; je craindrois que Dieu n'envoyât un Ange pour me chasser de ces Paradis terrestres. C'est avec les prostituées que je dois prendre rang ; & je regarderois comme une faveur du Ciel, d'y être traînée publiquement & avec ignominie. Vous craignez pour moi le dégoût ; ah ! Madame, je ne perds point de vue le gouffre de feu où le malheureux Pere de mon Enfant expie les crimes dont je suis complice ; il me sem-

ble à tout moment qu'il m'appelle, qu'il me montre la place qui m'est destinée; pourrois-je trouver rien de pénible avec cette terrible vue? pourrois-je cesser d'adorer, d'aimer un Dieu qui m'a préservée de cet horrible malheur? pourrois-je passer un seul instant sans lui en marquer ma reconnoissance par le sacrifice de ma vie, & de tout ce qu'il y a de plus pénible? Il ne me fut pas possible de dissimuler davantage. Suivez, chere Amie, lui dis-je, suivez le saint transport qui vous guide; votre Epoux vous en donne l'exemple, c'est de la Trappe qu'il vous écrit, pour vous demander sans doute un consentement d'où dépend sa réception dans ce saint asyle. En même-temps je lui présentai la Lettre du Marquis, qu'elle relut deux fois; après quoi elle me dit: Une seule chose m'arrête; le même jour doit nous voir renoncer au monde pour jamais. Je vous ai dit ce que je pensois par rapport aux Maisons religieuses; seroit-il possible qu'il en fût une où l'on voulût m'enfermer entre quatre murailles après ma profession, afin de ne point se trouver en société avec une créature telle que moi? Ma chere Victoire, lui répondis-je, je loue le sentiment qui vous porte à vous trouver indigne de vivre

en société avec les Epouses de Jesus-Christ ; cependant la vertu même doit avoir des bornes , & c'est à l'obéissance à les poser. Ce n'est qu'en vous engageant irrévocablement , que le Marquis peut être reçu à la profession religieuse ; vous ne trouverez à le faire que dans un Ordre approuvé ; & par conséquent vous êtes dans la nécessité , ou de retourner avec le Marquis , ou de vous faire Religieuse. Cette alternative demande de sérieuses réflexions , prenez du temps pour les faire ; nous avons ici des gens habiles & pieux , consultez-les. Il me vient une pensée , ajoutai-je ; en faisant réponse au Marquis , chargez-le d'une Lettre pour l'Abbé de la Trappe , exposez-lui vos fautes , vos desseins , & conduisez-vous par ses conseils. En attendant cette réponse , vous pourrez demeurer ici aussi ignorée que vous le souhaitez , votre Domestique ne saura pas même qui vous êtes. Un Domestique ! me dit-elle en m'interrompant ; ah ! Madame , je ne veux avilir personne jusqu'à m'en faire servir ; je resterai seule , s'il vous plaît ; ma cuisine demande peu d'apprêt , & un témoin gêneroit mes larmes. Il fallut consentir à ce qu'elle vouloit , mais j'exigeai qu'elle recevrait sa nourriture toute

apprêtée , & je lui promis que je me prêteroïs à ses desirs sur la frugalité. Je n'avois encore osé lui parler d'Henriette, ce fut elle qui commença à m'en apprendre des nouvelles ; hé , qu'elles sont affligeantes ! Vous vous souvenez qu'elle m'avoit écrit qu'elle l'avoit déterminé à la suivre ; effectivement elle fit tous les préparatifs , & quitta sa maison la veille du départ pour venir chez Henriette. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle eut soin de faire avertir le Gentilhomme qui étoit amoureux d'elle , de la proximité de son départ ; peut-être aussi lui avoit-il donné des surveillants : quoi qu'il en soit , cet homme , tout hors de lui , vint la trouver chez Victoire , & voyant qu'elle s'obstinoit à quitter l'Angleterre , usa du seul moyen qu'il crut capable de la retenir , qui fut de lui offrir de l'épouser , & de lui assurer un douaire considérable. Comme cet homme n'étoit rien moins qu'aimable , Victoire n'avoit pas cru la tentation dangereuse ; elle ignoroit qu'Henriette , paresseuse , pleine d'amour pour ses aises & ses commodités , regardoit le bien comme un des bonheurs de la vie , ou du moins une chose nécessaire pour se procurer le bonheur. Elle quitta donc Victoire malgré ses larmes , avec de belles protesta-

tions de conserver la Foi & de vivre chrétiennement. Je ne fais si elle a beaucoup à perdre du côté de la Foi; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle aura peu de persécutions à essuyer à cet égard; la haine de la Catholicité a beaucoup diminué en Angleterre, si j'en crois notre Amie, & l'on y est généralement si persuadé que Dieu ne se soucie point du tout de ce que l'on croit, & que tout culte revient au même, qu'on aimeroit autant les Catholiques que les gens d'une autre Secte que l'Anglicane, si les premiers étoient gens d'accommodement comme les derniers. Vous trouverez dans ce paquet les Lettres de Victoire pour son Epoux & pour M. de Rancé. Elle n'ose vous écrire non plus qu'à M. de Villeneuve; mais elle me charge de vous dire que personne au monde ne peut vous respecter davantage, & n'a plus besoin de vos prières.

VINGT-HUITIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

Monsieur de Villeneuve n'a voulu se remettre à personne du soin de rendre au Marquis la Lettre de son Epouse;

il vient de partir pour la Trappe , & va faire un nouvel effort pour en tirer son Fils. A tout autre que vous , Madame , je dirois que je souhaite qu'il réussisse ; ma Fille gagnera trop à sa retraite , pour oser montrer un autre sentiment. Dieu fait pourtant jusqu'où va mon mépris pour les richesses ; & je puis vous dire avec vérité , que je sacrifierois volontiers la moitié de ce que je possède pour obtenir au Marquis & à son Epouse la persévérance dans leur vocation. Que je les trouve heureux de pouvoir embrasser un état qui les arrache tout d'un coup à tous les périls du salut , & qui ne leur laisse que le soin de travailler à cette grande & unique affaire ! J'ai les larmes aux yeux en vous écrivant ceci , & je me trouve si misérable d'être hors d'état de suivre leur exemple , que cela va tout auprès du murmure. On dit que c'est une tentation ; mais , Madame , considérez , je vous prie , combien il est dur de perdre la moitié de sa vie à des inutilités , tandis qu'elle devrait être employée toute entière à servir Dieu. Il faut finir sur cet article , je craindrois de manquer de soumission. J'écris un mot à notre sainte Pénitente ; oh ! que j'envie sa ferveur & son amour pour l'humiliation ! Je suis à cent mille lieues de là ; loin de

faire du progrès dans cette science, je vous assure bien sincèrement que je recule. Autrefois je comptois pour rien les discours publics, ma Philosophie me suffisoit pour mépriser le mépris que je ne m'étois point attiré; j'aimois la priere, les bonnes œuvres: il n'est plus question de cela, tout a disparu, & il ne me reste qu'une volonté ferme, mais impuissante de servir Dieu. Je suis dans un abattement que j'ai peine à comprendre; car enfin je dois compter sur le secours de Dieu, il me veut où je suis; ce n'est pas moi qui ai choisi ma place. A toutes ces peines il s'en joint une autre, que je ne connoissois pas: ma santé se dérange; ce n'est point une maladie, c'est une langueur, un mal-aïse, qui me force à des ménagements dont je m'étois moquée jusqu'à ce jour. Au-lieu d'avancer dans l'esprit de pénitence, je suis contrainte de prendre garde à tout; je suis toute occupée de mon corps, j'en occupe les autres. Oh! que cela est ridicule & ennuyeux! Dix ans de plus ou de moins valent-ils donc la peine de se tant contraindre & d'exposer son ame? il faut finir cette Lettre, je ne la remplirois que de mes miseres; & je risquerois de vous faire partager le dégoût dont je suis la proie.

VINGT-NEUVIEME LETTRE.

LUCIE A VICTOIRE.

JE m'étois bien doutée, ma chere Victoire, du ravissement où vous jetteroit le miracle que Dieu vient d'opérer en faveur de votre Epoux. Il est revenu de bien loin, & pourtant marche d'un pas à laisser tous les autres derriere. Je suis sortie d'avec lui toute découragée; car comment oser espérer d'imiter de telles vertus? Il me semble que Dieu n'a pas fait de distinction entre lui & vous dans la distribution de ses graces, & qu'il vous en accorde une bien grande en vous donnant le desir & le moyen de vous séparer du monde. Tous n'ont pas le même bonheur, & j'en connois qui acheteroient une telle vocation de la moitié de leur vie. J'approuve fort que vous remettiez la décision de vos affaires à M. de Rancé; c'est un homme rempli de l'Esprit de Dieu; je dois en être crue, je ne suis pas partiale en sa faveur, au contraire, je serois plutôt portée au ressentiment contre lui, puisque c'est par sa décision que nous restons au milieu du monde, que je dé-

teste, & où je trouve à chaque instant des périls & des dégoûts. Priez Dieu qu'il me donne une protection spéciale pour y échapper ; vous y êtes obligée par le sincere attachement que j'ai pour vous, & qui ne s'est jamais démenti.

TRENTIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

MON Epoux arrive de la Trappe, si touché, si pénétré de tout ce qu'il a vu, qu'il paroît devenu un nouvel homme. La Lettre de Victoire a déterminé l'Abbé à lui offrir une place aux Clairets ; c'est une Abbaye de Filles dépendante de la Trappe, & moins austere, à ce que l'on dit. Elle y passera trois mois d'épreuve, après quoi elle recevra l'habit le même jour que son Epoux, qui, en attendant, suit tous les exercices de la Communauté avec une ferveur qu'on a besoin de modérer. Il a fait une sorte de confession générale à son Pere, & lui a avoué le dessein où il a été de m'empoisonner, aussi-bien que ma petite. Pendant les deux jours que mon Epoux a été à la Trappe, il a été té-

moins de la mort d'un de ces saints Solitaires, qui y vivoit depuis vingt-quatre ans. Il fut la veille à l'Eglise, soutenu par quelques-uns des Religieux, & y reçut le saint Viatique & l'Extrême-Onction. La paix, la joie étoient peintes sur son visage, desséché & déjà couvert des ombres de la mort. Lorsqu'il approcha de ses derniers moments, une cloche lugubre avertit toute la Communauté de se rendre à l'Infirmerie; mon Epoux y suivit M. de Rancé. On arrangea de la paille sur la terre, & on y fit une croix avec de la cendre. A cette vue le malade recueillit ses forces, & s'écrie avec transport : Je ne dirai pas comme saint André, oh ! l'heureuse croix ! mais je dis, oh ! l'heureuse cendre qui va finir mon sacrifice ! Puis il demande à son Supérieur si cette joie qu'il a de mourir n'est point présomptueuse, puisqu'un malheureux pécheur comme lui a bien sujet de craindre les jugements de Dieu. Rassuré par ce sage Directeur, il se couche sur cette cendre, & lui dit que ses derniers moments sont troublés par une pensée affligeante. J'ai un Frere, ajoute-t-il, que j'aimois beaucoup, & que j'ai laissé dans le monde, livré à des excès qui me donnent une juste frayeur pour son sa-

lut. Rassurez-vous, mon Frere, lui dit l'Abbé, il y a quatorze ans que votre Frere vit dans cette Maison. Pensez donc, Madame, que ce Frere étoit présent, & qu'il ne lui échappa rien qui pût le décéler aux yeux du Marquis. Je ne finirois pas si je vous rapportois toutes les admirables choses que mon Epoux a remarquées dans ce Sanctuaire. Il a vu son Fils en travail avec les Novices, & n'a pu s'empêcher de verser des larmes en voyant avec quelle ardeur il se livroit à cette fatigue. Il commence pourtant à comprendre que pour des gens qui ont la foi, une telle vie est préférable à tout ce que le monde offre de plus flatteur. Je vous envoie la réponse de M. de Rancé & celle du Marquis à notre chere Pénitente; si elle persévère dans ses résolutions, vous pouvez la faire partir sous la conduite d'une personne sûre. Elle passera par Paris, je meurs d'envie de l'embrasser; cependant s'il lui en coûtoit trop, j'aimerois mieux me priver de cette satisfaction, que de lui donner la moindre peine. Je frémis d'avance de la violente douleur qu'elle ressentira en se séparant de son Fils; ce sacrifice sera héroïque. Il est vrai qu'elle doit être sans inquiétude pour lui, puisque vous vous en chargez;

je vous envie ce plaisir. Vous ai-je dit que le Marquis donne vingt mille livres à cet Enfant ? Je suis persuadée que mon Epoux augmentera cette somme, si l'Enfant se potte au bien. Heureusement il est, ou plutôt il sera dans des mains capables de le pétrir & d'effacer jusqu'aux moindres traces les vices qu'il pourroit avoir hérités de son Pere, supposé que les mauvaises dispositions se transmettent comme les maladies.

TRENTÉ-UNIÈME LETTRE.

ÉMERANCE À LUCIE.

JE me hâte de vous faire réponse, pour prévenir l'arrivée de Victoire à Paris. J'étois embarrassée à trouver un conducteur sûr, Deshomais m'a tirée de peine ; il a été charmé de m'obliger en cela, & de se procurer en même-temps l'honneur de vous connoître. Annette a fort approuvé ce voyage ; comme elle est dans notre secret, elle croit qu'on n'en peut faire assez pour une femme qui a l'honneur de vous appartenir, & que ses sentiments présents rendent très-respectable. J'ai admiré sa discrétion ; son Epoux ignore parfaite-

ment que celle à laquelle il va rendre ce second service, soit cette Victoire dont il a tant entendu parler; il croit tout uniment que c'est une Dame veuve qui est parente de M. de Villeneuve. Je n'ai passé aucun jour sans voir Victoire, & dès le troisieme j'ai découvert qu'elle ne touchoit pas au modique ordinaire que je lui fais porter de chez un Traiteur. C'est l'après-dîner que je la vois; prétextant une visite pour ce temps, j'y fus de grand matin, & je trouvai dans son escalier une pauvre femme avec un plat couvert; comme cette femme ne pouvoit venir que de chez elle, j'eus la curiosité de l'interroger, & de savoir ce qu'elle portoit. Elle m'avoua qu'elle venoit deux fois par jour recevoir une aumône que lui donnoit une femme étrangere qui logeoit dans cette chambre; c'est-à-dire, que notre Amie se nourrit de pain & d'eau. Je n'ai pu m'empêcher de la gronder de cette excessive austérité, & j'ai bien eu de la peine à l'engager à manger au moins une petite partie de ce qui lui étoit offert. Elle a lu à genoux les Lettres que je lui ai remises, & j'ai eu lieu de me convaincre de la vérité de sa dévotion par la perfection de son obéissance. Pas une difficulté, pas une replique. Elle me pria de la faire par-

tir

tir quand je le jugerois à propos. Un regard qu'elle jeta sur son Fils, l'attendrit ; je ne vous dirai pas qu'il fit couler ses larmes, elles n'ont point tari depuis qu'elle est ici, & je ne l'ai jamais trouvée les yeux secs. Elle le prit entre ses bras, l'éleva vers le Ciel, & me dit : Hélas ! je sens que je suis Mere ; mais l'idée du bonheur de cet Enfant me console : vous deviendrez sa Mere, vous me l'avez promis. Je lui réitérai mes promesses à cet égard, & lui lus l'article de votre Lettre, où vous parlez de la petite somme qu'on lui assure. Ah ! s'écria-t-elle, ce ne sont pas des biens que je souhaite pour lui, ce sont des vertus. Qu'il soit, s'il le faut, privé de tous les dons de la fortune, & qu'il conserve la grace que Dieu a daigné lui conférer par mes mains. Ces paroles me firent souvenir qu'on n'avoit pas suppléé les cérémonies du Baptême à cet Enfant ; j'y avois pensé plusieurs fois ; j'avois même craint que notre Amie, dans le trouble où elle étoit, n'eût omis quelque chose d'essentiel en le baptisant. Je lui proposai de lui faire recevoir ce Sacrement sous condition, & je m'offris d'être sa Marraine ; cette proposition lui donna une grande consolation. J'ai donc tenu cet Enfant avec Deshomais, que

j'ai bien catéchisé sur les devoirs sacrés qu'impose cette auguste cérémonie ; je veux ménager , multiplier les ressources pour cet Enfant , si nous lui manquions vous & moi. Il a été nommé François au Baptême , & l'a reçu sous le nom de Desfontaines. J'aurois eu horreur de lui faire porter celui du monstre auquel il doit le jour , & d'ailleurs nous ne savons pas le réel. Il ne m'a fallu que vingt-quatre heures pour préparer le voyage de notre Amie , & je n'ai pas fait cette diligence sans qu'il en coûte à mon cœur. Je m'étois fait une douce habitude d'aller m'édifier tous les jours auprès d'elle , & j'en retirois un grand bien , dont je vais être privée. Je vous ai dit que je la trouvois toujours baignée de ses larmes , & qu'elle ne se nourrissoit qu'autant qu'il falloit pour ne pas mourir de faim ; cependant elle est d'une beauté miraculeuse. Quelle victime à offrir au Seigneur ! Je fus , la veille de son départ , pour l'embrasser pour la dernière fois , & prendre son Fils. Je craignois , comme vous , des excès de douleur ; mais notre Amie a tout sacrifié sans réserve ; & une personne qui l'auroit moins connue , eût pu penser qu'il ne lui en coûtoit que médiocrement. Cependant sa constance ne la put soutenir jusqu'au

bout ; & , lorsque je me levai pour la quitter , elle s'évanouit. Lorsqu'elle fut revenue de cette foiblesse , elle m'en demanda pardon , comme si elle eût commis une action scandaleuse ; & , sans vouloir regarder son Fils , elle se jetta aux pieds de son Crucifix , & , en sanglotant , lui fit ce sacrifice. La foiblesse où je l'avois vue , me fit craindre de la laisser seule ; je donnai son Fils à une de mes femmes , qui étoit demeurée dans mon carrosse , & qui avoit mes ordres ; je restai avec elle jusques bien avant dans la nuit. Deshomais la vint prendre à la pointe du jour , & j'ai mieux aimé prendre sur son sommeil , que de l'exposer à rester long-temps seule dans l'état violent où elle étoit. Vous la verrez , elle ne veut point se refuser à cette humiliation , & elle m'a avoué qu'elle lui seroit très-sensible , aussi-bien que celle de paroître aux yeux de M. de Villeneuve. Je ferai nourrir son Fils chez moi , je ne veux point le perdre de vue , je le regarde comme un dépôt dont Dieu me demandera compte ; mais , comme il faut jeter un voile épais sur sa naissance , il est actuellement à l'Hôpital , où je dois aller demain avec Annette , comme par curiosité , & nous dirons à mon Beau-Pere que

la beauté de ce petit Innocent l'a touchée , & qu'elle veut le faire élever. Cette fable n'est que pour lui ; Deshomais fait qu'il appartient à une personne que j'aime beaucoup , & c'est ce que je lui dis lorsqu'il lui a donné son nom. Vous aurez , par le prochain Courier , le récit surprenant des malheurs de mon Epoux , qui figureroient fort bien dans un Roman , tant ils sont extraordinaires. J'attends avec impatience le récit de votre entrevue avec notre Amie ; j'ai prié Deshomais de la mettre en arrivant dans un Hôtel garni ; comme elle est connue de tous vos gens , j'ai cru qu'il n'étoit pas prudent qu'elle parût chez vous , cela donneroit trop matiere à parler , & me paroîtroit messéant après la publicité de sa fuite.

RENTE-DEUXIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

NOUS l'avons vue , Madame , & nous sommes si pénétrés de ce spectacle attendrissant , que nous ne l'oublierons jamais. M. Deshomais nous écrivit de Lyon ; & , en nous marquant le jour de

son arrivée à Paris , il nous avertit qu'il iroit descendre à l'Hôtel de Hollande. Nous fûmes les y attendre ; mais , pour ménager mon Amie , je fis mettre mon Epoux dans un appartement voisin , & je restai seule dans la chambre où Deshomais devoit l'amener ; j'avois , comme par pressentiment , prié l'Hôtesse de ne la point accompagner dans cette chambre ; je craignois une scene , & elle arriva. Lorsque j'entendis le carrosse entrer dans la cour , j'eus beaucoup de peine à m'empêcher d'aller au-devant d'elle : cependant je me contraignis , & me contentai de me tenir à la porte de l'appartement. J'allai à elle avec transport ; mais se déroband à mes embrassements , elle se prosterna contre terre , & sans s'embarrasser de la présence de M. votre Fils , elle me dit qu'elle étoit indigne de ces marques de tendresse , & qu'assurément elle ne quitteroit point en ma présence la posture dans laquelle elle étoit. Il n'y eut pas d'autre moyen de la faire relever , qu'en me mettant à genoux comme elle , & en m'obstinant à y demeurer jusqu'à ce qu'elle fût assise. Je mis tout en usage pour lui rendre cette confiance qu'elle avoit eue en moi ; je l'assurai que tout étoit oublié ; je la conjurai de reprendre cet air de liberté , d'amitié. Elle me

répondit, que les sentiments respectueux qu'elle avoit pour moi n'avoient point refroidi. . . . Elle alloit dire sans doute des sentiments plus tendres, elle se retint, & ajouta : Dieu fait, Madame, ce que je sens pour vous ; accordez-moi la grace de croire que je suis ce qu'il me convient d'être ; votre bonté ne me le fera pas oublier. J'étois si attendrie qu'à peine pouvois-je parler. M. Deshomais, pour faire diversion, me donna votre Lettre. Lorsque j'en eus fait la lecture, Victoire me demanda si elle auroit l'honneur de voir M. de Villeneuve. Il n'est pas loin, lui dis-je ; cependant il faut me résoudre à le priver du desir qu'il a de vous embrasser, à moins que vous ne me promettiez de ne point quitter la posture où vous êtes ; vous l'attendriez trop, & cette émotion nuirait à sa santé. A Dieu ne plaise, répondit-elle ; j'obéirai, Madame, & me contenterai d'être en esprit à ses pieds, aux vôtres, & à ceux de toutes les créatures ; c'est là ma véritable place. J'avois promis à mon Epoux de sonner pour l'appeler ; il parut, & Victoire fut assez matresse d'elle-même pour me tenir la parole qu'elle m'avoit donnée. Le Marquis l'embrassa, l'appella sa chere Fille, lui parla de son Fils, & n'oublia rien pour faire dis-

paroître l'air de confusion qui étoit peint sur son visage ; il ne put y réussir , & je sento-
tois qu'il lui coûtoit infiniment pour rester
assise en sa présence. Je ne sais quelle idée
M. Deshomais prit de nous dans cette pré-
miere demi-heure ; il est certain que trop
occupés de l'objet touchant qui étoit de-
vant nos yeux , nous nous étions à peine
acquittés envers lui des devoirs d'une
froide civilité ; j'y fis réflexion , je n'eus
pas de peine à réparer cette faute , que je le
piai d'excuser ; & , si j'en crois ses paroles ,
il étoit lui-même si touché de ce qu'il
voyoit , qu'il ne fit pas attention à notre
froideur. Le discours de mon Epoux lui
avoit appris quelle étoit celle dont il s'é-
toit fait le guide ; & l'intérêt qu'il n'avoit
pu s'empêcher de prendre en elle depuis
qu'il l'avoit amenée de Genes , en avoit
beaucoup augmenté. Ce ne fut qu'à son
retour des Clairets qu'il me dit ce que
je viens d'écrire ; & le reste du temps
qu'il passa avec Victoire , il eut la pru-
dence de ne rien laisser échapper qui pût
lui faire croire qu'il eût la moindre con-
noissance de ses malheurs. Si nous en
eussions cru la ferveur de Victoire , elle
seroit partie dès le lendemain , tant il lui
tardoit de commencer son sacrifice ; mais
mon Epoux la pria de nous accorder trois

jours ; il vouloit la conduire lui-même à l'Abbaye des Clairets , & l'y présenter comme sa Fille , afin de lui attirer plus de considération ; une raison contraire faisoit desirer à notre Amie d'y entrer sans être connue ; elle céda à la fin , & elle est partie il y a trois heures dans la chaise de poste du Marquis : Deshomais les accompagne à cheval ; & moi , pauvre éclopée , qui ai mal par-tout sans avoir mal à un endroit fixe , qui puis à peine me soutenir , il a fallu obéir au Médecin , qui m'a défendu de quitter Paris. Je passerai le temps de leur voyage dans la retraite ; ma maladie m'apporte ce bien , qu'elle m'éloigne des compagnies ; je ne vois que le Comte & son Epouse , qui , dans un autre genre , sont des prodiges de vertu. Je les ai édifiés de la conduite de notre sainte Pénitente , & j'ai bien médité sur tout ce que je lui ai entendu dire de bon , c'est-à-dire , sur toutes les paroles qui sont sorties de sa bouche. Elle m'a beaucoup parlé d'Henriette ; le souvenir de cette pauvre égarée lui déchire le cœur , & j'espère que Dieu se laissera toucher des prières qu'elle ne cesse de lui faire pour elle. Je ne dis rien à ma chere Annette de son Epoux , & j'avoue franchement que , toute occupée de

mon Amie, je n'ai encore vu que son extérieur. Il faudra qu'elle m'en pardonne bien d'autres. Par exemple, elle peut compter sur un bon mois d'absence; il m'a promis de passer ce temps avec nous, & je ne permettrai pas qu'il en rabatte une seule heure.

TRENTE-TROISIEME LETTRE.

ÉMERANCE À LUCIE.

LEs excuses que vous me faites d'une apparence de froideur pour Deshomais, sont venues fort à propos pour me rappeler celles que je vous dois; ou plutôt, je n'en prendrai pas la peine; je suis sûre de votre amitié, vous devez compter sur la mienne, & nos distractions avoient une cause trop légitime pour ne pas mériter une indulgence réciproque. J'avois été vraiment effrayée du dérangement de votre santé & des peines que vous vous créez; j'avois mille choses à vous dire là-dessus, & puis l'impression que me faisoit Victoire a tout effacé. Je connois, par expérience, la sorte de maladie dont vous êtes attaquée, & n'en déplaît à vos Médecins, ce n'est point du repos qui

vous est nécessaire ; tout au contraire , il vous faut du mouvement , une agitation modérée. Cette maladie a sa source dans les inquiétudes que vous vous êtes faites très-mal-à-propos. Mettez-vous bien dans l'esprit , ma Chere , que la perfection , la sainteté consistent à faire la volonté de Dieu. Elle n'est point équivoque par rapport à vous ; il vous a placée , & votre inquiétude dans cette place est une grande imperfection : humiliez-vous de n'avoir point été trouvée digne de vivre dans la retraite ; mais humiliez-vous sans chagrin & sans trouble. Croyez-vous savoir mieux ce qui vous convient que Dieu ? pensez-vous qu'il manque de puissance ou de bonté ? Vous me direz peut-être que la nécessité où vous êtes de vivre dans le monde , est un châtiment ; & quand cela feroit , ignorez-vous que Dieu ne blesse que pour guérir ? soumettez-vous à sa volonté sans retour , sans réflexion , sans murmure ; détachez votre cœur du monde dans lequel il vous ordonne de rester ; faites-lui le sacrifice de vos dangers , de vos dégoûts , de votre desir pour la retraite ; & vous pourrez , par ce chemin , arriver à la perfection aussi-bien que Victoire dans son Cloître. Je fais bien bon gré au Marquis de l'y avoir accompa-

gnée : c'est un acte d'humanité & de charité bien propre à relever le courage de notre chere Amie. Savez-vous ce que je me propose, ou plutôt ce que nous nous proposons ? le voici. Mon Beau-Pere est entièrement rétabli de la langueur qui nous faisoit craindre pour lui, & il se trouve si bien, qu'il a le courage de me proposer une visite ; devinez à qui ? je vais vous mettre sur les voies. C'est à la personne qui m'est la plus chere, à une Amie que je meurs d'envie de querreller, de guérir ; le mot de l'énigme n'est pas bien difficile ; du moins je me le persuade, & j'aime à penser que cette seule idée de nous réunir pour quelques mois, vous fera plus de bien que dix Médecins avec tout l'attirail de la médecine. Cette petite équipée sera décidée d'ici à huit jours ; vous connoissez mon activité sur les choses qui intéressent mon cœur ; c'est d'après cette connoissance, que vous devez juger du soin que j'aurai de faire prospérer cette idée. N'en dites rien à Deshomais, nous voulons le surprendre. En attendant, je vous envoie de quoi vous occuper agréablement ; c'est le récit des étranges aventures de mon Epoux, qui se reproche de ne vous avoir point assez témoigné sa reconnoissance. C'est

une vision, j'en suis sûre; elle étoit si vive, qu'il a dû l'exprimer comme il la sentoît.

Histoire du Marquis de SAINVILLE.

Vous m'avez demandé, Madame, l'histoire de mes malheurs; pourquoi me forcez-vous à me rappeler un songe fâcheux, qui vient d'être dissipé par le réveil le plus agréable? d'ailleurs, quelle grace pourra mettre dans ce récit, un homme séparé de toute société pendant quatorze ans, & qui est devenu aussi sauvage que ceux avec lesquels il a vécu? J'ai peine à parler ma langue naturelle; & si le François m'est un peu plus familier, parce que j'ai eu occasion de le parler quelquefois, c'est pour les mots de conversation & d'usage. Je ne me détermine à vous obéir, que parce qu'il m'est impossible de refuser si peu de chose à qui je dois tout; mais j'ai besoin d'une grande indulgence pour le style; vous allez juger que je la demande à bon droit.

Mon Epouse vous a peint mon désespoir au moment où je fus séparé d'elle; l'image qu'elle vous en a tracée, ne peut vous en avoir donné qu'une idée fort imparfaite; c'est au fond de votre cœur

qu'il faut en chercher le supplément. Vous la connoissez, Madame, & par-là vous êtes à portée d'apprécier mes douleurs à l'instant fatal où elle me fut arrachée. Hélas ! les barbares Ministres de la cruauté de mon Rival n'en furent point attendris, & poussèrent l'inhumanité jusqu'à insulter à mon désespoir. Ce mot n'est pas juste ; la fermeté qu'elle m'avoit fait puiser dans l'étude de la Religion, m'empêcha d'en venir jusques-là ; & je puis dire qu'elle aggrava mes peines, en me conservant la faculté de les sentir dans toute leur étendue, & en m'ôtant la ressource de les terminer par une mort volontaire. Arrivé au Vaisseau qui devoit me transporter au Canada, je fus abandonné à la férocité des Matelots, qui me jetterent sans pitié à fond de cale, & qui ne me donnerent, pendant la traversée, qu'autant d'eau & de biscuit qu'il m'en falloit pour ne pas mourir de faim. Hélas ! ce ne fut pas mes propres maux que je sentis le plus vivement pendant ce funeste voyage ; j'évaluois la colère de mon Pere, à proportion du traitement rigoureux qu'on me faisoit par son ordre ; & puisqu'il avoit pu se résoudre à une telle barbarie contre son Fils unique, que n'avois-je pas à craindre de son ressen-

timent contre mon Epouse & ma Fille ! tout ce qui pouvoit leur arriver de plus funeste, se présentoit à mon esprit. L'excès de ces pensées en devint le remede ; je me persuadai qu'elles avoient été immolées à sa haine ; & l'idée que la mort les auroit affranchies de sa cruauté, eut quelque douceur. Jugez de mon état, Madame, par la sorte de consolation que je reçus de cette horrible pensée. Il y avoit déjà quinze jours que j'étois dans cette espece de cachot, lorsque le Ciel me ménagea un secours qui me devint fort utile dans la suite. Il y avoit deux Chirurgiens sur ce Vaisseau, selon la coutume ; le premier étoit un homme que la seule faveur avoit placé ; il étoit fils de la Nourrice du Capitaine : homme brutal, ignorant, & grand buveur d'eau-de-vie. Le second étoit un jeune homme qui, non-seulement étoit fort habile dans son Art, mais qui avoit aussi cultivé la Physique ; je vous fais cette remarque, parce que c'est à son habileté dans cette dernière science que je dois le bonheur de vous écrire, comme vous le verrez par la suite de mon discours. Il étoit d'ailleurs d'une douceur qui l'avoit fait aimer de tout l'Equipage, ce qui ne pouvoit manquer de lui attirer la haine de son Major, &

du Capitaine, son protecteur : cette haine parvint à son comble, par le refus que fit ce jeune homme d'exécuter quelques ordres que le premier Chirurgien avoit dictés dans son ivresse, & qui auroient été funestes aux Malades. Ce brutal ne cherchoit donc que les occasions de nuire à son Collegue, & il en trouva une très-favorable. On prend de grandes précautions contre le feu dans les Vaisseaux, & il n'est permis à personne d'avoir de la lumière pendant la nuit; le jeune Chirurgien, qui aimoit passionnément la lecture, s'étoit precautionné d'une bouteille de phosphore en poudre, elle prend feu d'abord qu'on l'expose à l'air; il en répandoit quelques grains sur une planche, & s'en servoit pour allumer sa chandelle. Cette bouteille étoit dans le coffre des remèdes; apparemment qu'elle étoit mal bouchée, puisqu'il en sortit assez pour mettre le feu à des étoupes qui entouroient d'autres bouteilles; une épaisse fumée l'avertit de ce malheur, qui fut bientôt réparé aux dépens de quelques pots de tisane. Cette fumée causa une grande frayeur; on courut à la cuisine, ne croyant pas qu'elle pût venir d'un autre endroit. Le Major seul, comme s'il eût été poussé par le mauvais génie de son second, en-

tra dans le lieu où il achevoit de réparer le mal qu'il avoit causé, & fut inexorable à la priere que lui fit le coupable pour lui demander le secret. C'est un crime de leze-Vaisseaux, que celui d'avoir du feu, & le Capitaine le condamna à être à fond de cale, les fers aux pieds & aux mains pendant le reste du voyage. Ce Chirurgien sentit cet affront avec une vivacité bien pardonnable à son âge; je lui laissai évaporer sa premiere bile, & j'entrepris ensuite de le consoler. J'ai oublié de vous dire que les Satellites qui m'avoient conduit au Vaisseau, s'étoient emparés de mes habits, qui étoient riches, & m'avoient revêtu d'une mauvaise souquenille de toile à demi usée, avec une veste de Matelot par-dessous; ajoutez à ce mauvais équipage, une chemise grossiere, que je n'avois point quittée depuis le jour de mon embarquement, & vous devinerez quelle physionomie je devois avoir. Ma figure & mon langage avoient si peu de rapport, que cela frappa mon Compagnon d'esclavage; la curiosité suspendit sa colere, & il me demanda comment un homme tel que mon discours l'annonçoit, étoit réduit à un état si misérable. Je ne le connoissois pas assez pour m'ouvrir à lui; je lui fis une réponse vague, qui

lui fit comprendre que je ne voulois pas me découvrir : mais ma réserve dura peu ; je lui racontai mes malheurs , & je vis couler ses larmes ; bientôt nous liâmes une amitié qui ne s'est jamais démentie , & il jura de périr ou de me remettre en liberté. Arrivés à Quebec , on me donna à un Négociant qui vouloit défricher une grande étendue de bois , & auquel on me vendit pour trois ans. C'étoit un homme humain , qui , voyant que je n'étois pas accoutumé à un travail très-rude , n'exigea d'abord de moi qu'une tâche modérée , & je me trouvai heureux dans mon malheur d'être tombé en de si bonnes mains. Mon ami le Chirurgien , qui se nommoit Longueil , n'avoit point perdu de vue le projet de ma délivrance ; il se lia avec quelques Sauvages qui étoient venus vendre leurs pelleteries , & , par des présents qu'il leur fit , il les engagea à me conduire avec lui chez les Anglois. J'eus quelque scrupule de quitter un Maître qui m'avoit acheté , & qui alloit perdre l'argent que je lui avois coûté ; le desir de la liberté prévalut ; & une belle nuit , je sortis de chez mon Maître , & fus rejoindre Longueil & nos Conducteurs. Nous marchâmes le reste de la nuit , & nous avançâmes dans un endroit d'un bois si touf-

fu, qu'il fallut nous y faire un passage avec nos haches. Nos Conducteurs nous y laisserent, & retournerent à Quebec pour entendre ce que l'on diroit de ma fuite & apporter le reste de nos provisions, c'est-à-dire, celles de bouche; mon Ami s'étant contenté de se charger d'un paquet où il avoit empaqueté ses instruments de Chirurgie & de Physique. Je portois un grand sac de poudre & de plomb, & deux fusils; & un autre paquet étoit porté, vous ne le devineriez jamais, par un chien si habile & si obéissant, qu'on avoit peine à conserver l'opinion de Descartes en le regardant; au moins faut-il dire, si c'étoit une machine, qu'il étoit impossible d'en imaginer une plus parfaite: les services que cet animal nous rendit, méritent cet éloge que ma reconnoissance m'a dicté. Nos Conducteurs ne devoient être absents que vingt-quatre heures, nous les attendîmes trois jours, pendant lesquels nous fûmes réduits à manger fort peu de chose. Longueil ne douta plus qu'ils ne nous eussent abandonnés, & peut-être trahis, & cette pensée lui fit prendre résolution de marcher sans autre guide que le soleil & les étoiles. Effrayé des suites que pourroit avoir ce voyage par rapport à lui, je voulois retourner à

Quebec, aimant mieux m'exposer à la colere de mon Maître, que d'abuser de son amitié en l'engageant dans des périls inévitables dans une route aussi longue. Il me dit froidement que j'étois le maître de retourner sur mes pas, qu'il continueroit sa route tout seul; qu'il n'étoit point inquiet pour la nourriture, & que son chien & nos fusils ne nous en laisseroient pas manquer; qu'il ne pouvoit mourir qu'une fois, & qu'il aimoit mieux s'y exposer qu'à la haine de son Capitaine, qui ne manqueroit pas de le traiter comme un Déserteur; qu'il n'estimoit pas assez sa vie pour lui préférer l'esclavage. Son seul péril m'avoit effrayé, & le voyant déterminé à tout braver, je l'assurai que je le suivrois avec courage. L'infidélité de nos guides nous fit changer notre route, dans la crainte d'être poursuivis, & nous tirâmes vers le Sud, quelques relations nous ayant appris que les Sauvages de ces quartiers ont commerce avec les Espagnols. Le voyage étoit de douze cents lieues, pour quelqu'un qui eût su la route; jugez combien il devoit s'allonger pour nous, qui marchions au hazard. Ce fut le 9 de Juin où nous commençâmes cette longue route, en nous dissimulant réciproquement le désespoir où nous étions

d'arriver au terme, car nous avions à craindre la cruauté des Sauvages, la rencontre des bêtes féroces; & un obstacle encore plus désespérant, c'étoit des lacs à traverser; & non-seulement nous n'avions pas de canot, mais nous ignorions la façon de les construire. Voici ce que me dit mon camarade à ce sujet :

Supposons, ce qui est arrivé quelquefois, qu'un Equipage révolté nous eût mis à bord d'un lieu tel que celui-ci, & absolument désert; ferions-nous d'humeur de nous coucher contre terre en attendant la mort, sans nous donner aucune peine pour la reculer, sur-tout si nous savions qu'il y a un endroit où nous pouvons espérer de trouver du secours? Faisons ce que nous ferions en pareil cas, ménageons nos forces & notre poudre; quand nous aurions à faire le tour du monde, nous verrions le bout de cette route immense si nous ne mourrions pas en chemin : c'est ce qui peut nous arriver de pis; n'allons point au-devant de ce pis, & faisons si bien, s'il en faut venir là, de n'avoir point à nous reprocher de lâcheté & de foiblesse. J'embrassois Longueil avec transport, & je le trouvais le premier Philosophe du monde; j'ajoutai aux motifs de courage qu'il essayoit de

me donner, la confiance au secours du Ciel, qui pouvoit nous procurer des facilités que nous n'osions prévoir. Ce fut avec ces pensées que nous commençâmes notre voyage. Cette Providence à laquelle nous nous étions abandonnés, permit qu'au sortir du lieu où nous avions été pendant trois jours, notre chien, que nous avions déchargé de son paquet, nous apportât une bête faite comme un lièvre, mais dont la chair nous parut beaucoup plus délicate; peut-être notre faim nous la fit trouver telle : quoi qu'il en soit, cette rencontre nous parut de bon augure, & nous nous arrêtâmes pour faire cuire & manger cette chasse. Je ne vous ferai point le journal de ce voyage; nous marchâmes cinquante jours sans aucune rencontre; nous ne faisions guère que six lieues par jour, pour ménager nos forces, & nous ne manquâmes de vivres que deux fois dans cette longue route. Il m'en coûta beaucoup d'abord pour me passer de pain, & je crois que j'en eus quelques accès de fièvre; car de peur de décourager mon Compagnon, je ne voulus pas me plaindre; mais l'exercice & la diette forcée que je fus contraint de faire pendant deux jours, dissipèrent entièrement mon mal, & l'habitude, autant que

la nécessité, m'accoutumerent à ne vivre que de viande & d'œufs d'oiseaux. Au bout de ces cinquante jours, nous nous disposions à la pointe du jour à nous mettre en marche pour éviter les chaleurs du mois d'Août, lorsque nous aperçûmes de la fumée. Cette vue nous obligea de rester un moment dans le lieu où nous avions passé la nuit, pour y tenir conseil. Si quelques-unes des Nations sauvages de l'Amérique sont en quelque façon policées par le commerce qu'elles ont avec les Européens, le plus grand nombre est absolument barbare, & plusieurs sont anthropophages; nous conclûmes pourtant, que dans l'impossibilité où nous étions d'échapper à la vue de ceux qui étoient dans les environs, il valoit mieux nous présenter à eux avec assurance, que de paroître les fuir. Je ne saurois vous exprimer combien des hommes déterminés à mourir ont de courage, il n'y a rien au-delà qu'ils puissent craindre; (je mets toujours à part la frayeur qu'un Chrétien doit avoir des suites de la mort.) Une des précautions de Longueuil avoit été de s'appliquer beaucoup à la Langue Algonquine pendant les cinq mois qu'il avoit été à Quebec, il la parloit passablement, &, dans notre route, il m'en avoit appris tout ce qu'il sa-

voit. Il est vrai que cette Langue n'est pas générale, cependant elle ne diffère pas tellement des autres, qu'on ne puisse se faire entendre de presque toutes les Nations sauvages. Nous suivîmes le chemin que cette fumée nous indiquoit, & Longueil se présenta à une trentaine de Sauvages avec sa pipe au bout d'un bâton, en guise de calumet, & leur fit entendre que nous venions en qualité d'amis; ils nous reçurent avec humanité, & notre joie fut au comble, en apprenant d'eux qu'ils étoient Chrétiens, que leur Village n'étoit pas éloigné, & qu'ils y avoient un Missionnaire. Ils nous offrirent à manger, & nous en avions besoin; la chasse n'ayant pas été heureuse le jour précédent, parce que ce lieu étoit souvent fréquenté. Après avoir réparé nos forces, deux d'entre eux nous conduisirent au Village, & droit à la cabane du Missionnaire. Ce fut en cet endroit que nous éprouvâmes les marques les plus certaines d'une Providence qui veilloit sur nous. La Femme du Capitaine, ou, pour parler le langage de ces Peuples, du Chef du Village, avoit une esquinancie qui faisoit désespérer de sa guérison; Longueil la tira d'affaire avec trois saignées, & par-là s'acquît le respect & la

confiance de ces pauvres gens : il est vrai qu'ils la poufferent un peu plus loin qu'il ne convenoit à nos vues ; car le Missionnaire nous avertit qu'ils avoient dessein de nous retenir chez eux , & nous conseilla de feindre d'y consentir , jusqu'à ce que nous eussions une occasion favorable de les quitter. Ce Missionnaire étoit un Jésuite , qui avoit bien de l'esprit , & encore plus de piété ; il avoit été l'Apôtre de ce Village , où il demouroit depuis douze ans ; & en vérité il falloit un zele bien ardent pour lui faire supporter un tel genre de vie ; car il n'y a rien à faire avec les Sauvages , si on ne s'affujettit à vivre aussi durement qu'eux. Il nous parla d'un des Habitants d'un autre Village , qui étoit à vingt lieues de celui où nous étions , & qui ayant été jusqu'à la Mer du Sud , pourroit nous donner de grandes lumieres sur ce voyage , & peut-être nous servir de guide ; il eut la complaisance d'envoyer un des Sauvages de notre habitation pour le prier de s'y rendre. C'étoit un homme de cinquante ans , qui avoit un bon sens & une probité dont un Européen eût pu se faire honneur. Il étoit Chrétien depuis deux ans , & le Jésuite nous assura qu'il étoit persuadé qu'il avoit conservé
l'in-

l'innocence de son Baptême , tant ses mœurs étoient pures. Cet homme ne nous dissimula pas les périls de notre entreprise , sur-tout de la part des Sauvages , que nous ne pouvions éviter de rencontrer dans cette route , & qui méritoient ce nom dans toute son étendue. Comme il vit que son récit ne nous avoit point rebutés , il consentit , à la priere du Pere , à nous accompagner , & notre départ fut fixé au commencement de l'hiver , qui est le temps de la grande chasse des Sauvages de ces quartiers. Nous passâmes donc deux mois dans ce Village , & ce séjour fut bien favorable à Longueil , qui n'étoit que fort honnête homme en arrivant , & qui en sortit bon Chrétien , non sans admirer la sagesse des desseins de Dieu qui l'avoit conduit dans ces déserts pour y apprendre son catéchisme , & qui avoit récompensé du don précieux de la Foi la charité qu'il avoit eue pour moi. Je dis son catéchisme , & le terme est bon ; ce pauvre garçon n'ayant pas la plus petite idée des vérités qu'il enseigne : c'étoit donc par pure ignorance qu'il n'avoit point de religion ; & il s'y affectonna au moment où on lui en découvrit la solidité & la beauté. A ce soin de s'instruire de ses devoirs ,

il en joignit un autre , qui nous fut d'une grande utilité par la suite ; ce fut de recueillir tout ce que notre Guide futur avoit appris de la Langue des Peuples qui habitent vers le Sud ; & sa facilité à apprendre , me laissa bien loin derriere lui. Nous quittâmes ce Village deux mois après y être arrivés ; Thomas (c'étoit le nom de notre conducteur) augmenta nos paquets de ce qui nous étoit nécessaire pour construire un canot ; & le Jésuite nous vit partir avec une frayeur qui nous fit comprendre les périls auxquels nous allions nous livrer. Il faisoit un froid dont on n'a pas l'idée en Europe , mais le temps étoit clair & serein. Nos paquets avoient beaucoup retardé notre premiere marche , ils nous embarrasserent peu alors ; Thomas avoit fait une espece de radeau , sur lequel tout étoit arrangé , & que nous traînions tour-à-tour avec beaucoup de facilité ; car il y avoit dix pieds de neige endurcie sur la terre , & les vallées étoient comblées. Lorsqu'il fut question de nous coucher , il s'y prit d'une singuliere maniere pour nous défendre d'une neige fort épaisse qui nous avoit surpris à la fin du jour , & sous laquelle nous craignons d'être ensevelis pendant notre sommeil. Il com-

mença par nous faire abattre plusieurs arbres avec une grande quantité de broussailles, cela fit un bûcher de douze pieds de haut au moins. Il l'avoit placé dans un espace assez large; il nous apprit ensuite à creuser la neige à dix pieds de cet abatis, en sorte qu'elle nous faisoit un toit qui avoit au moins quatre pieds d'épaisseur; ce fut dans cette singulière cabane qu'il rangea de petites branches d'arbres pour nous servir de lits de plumes, ensuite nous allumâmes notre bûcher; & nous étant assis sous notre toit, nous soupâmes des provisions que nous avions apportées, après quoi chacun de nous s'étant enveloppé dans une peau d'ours dont notre Jésuite nous avoit fait présent, nous nous serrâmes les uns contre les autres, les pieds tournés vers le bûcher, & Thomas s'endormit. Longueil & moi nous fûmes long-temps à nous disputer contre le sommeil; dans la crainte d'être noyés par l'affaissement de notre cabane; tout ce que Thomas nous avoit dit pour nous rassurer, ne pouvant nous faire comprendre qu'elle pût résister à la fournaise dont nous étions si proche. La fatigue à la fin l'emporta sur notre frayeur, & nous fûmes fort surpris à notre réveil de trouver notre toit augmenté de plus d'un pied.

Après cette expérience nous ne fûmes plus inquiétés d'un gîte, une demi-heure de travail avec nos haches nous bâtissoit une maison solide. Nous eûmes bientôt expédié nos petites provisions, & notre vie dépendit de notre chasse : heureusement on la fait abondante dans cette saison ; cependant comme elle manque quelquefois, & que nous pouvions avoir ce malheur, nous chargions toujours notre traîneau de quelque morceau de viande cuite ; car il nous arrivoit souvent de tuer un animal que nous n'aurions pu manger en huit jours. Voilà, Madame, comment nous vécûmes pendant trois mois, & nous eûmes le bonheur de passer trois grands lacs sans nous en appercevoir. Nous eussions été trop heureux si notre voyage eût fini aussi heureusement qu'il avoit commencé ; mais au commencement de Février il survint des brouillards si épais, que, dans l'impossibilité de régler notre route, nous fûmes forcés de rester vingt jours dans le même endroit, sans oser avancer, de crainte de nous écarter de notre but. Ce brouillard fut suivi d'un dégel si épouvantable, que nous y eussions péri infailliblement, si notre Guide, qui l'avoit prévu deux jours auparavant, n'eût profité des premiers rayons

du soleil pour diriger nos pas vers une montagne qu'il aperçut, & où nous nous ménageâmes un abri dans les fentes d'un rocher. Nous y passâmes quarante-huit heures sans aucune nourriture & sans pouvoir nous entendre parler, tant les torrens qui descendoient de la montagne faisoient un horrible bruit. Ne pouvant plus résister à la faim, nous sortîmes de notre antre le troisieme jour; il faisoit un vent horriblement froid, qui eut bientôt affermi la terre, mais qui nous ôtoit la respiration. Nous avions une ressource contre notre foiblesse & contre ce grand froid; c'étoit quatre bouteilles d'eau-de-vie que le Jésuite nous avoit données dans une espee d'outre; mais il nous avoit recommandé de la cacher soigneusement, parce que les plus sages d'entre les Sauvages ne sont point capables de résister à la tentation à la vue de cette liqueur: il fallut pourtant y recourir, nous n'en pouvions plus, & ce fut alors que nous reconnûmes la haute vertu de notre Guidé; il n'en voulut jamais goûter, de crainte de n'être plus maître de son goût s'il s'accordoit la plus légère indulgence à cet égard. Il avoit fait des excès de cette liqueur dans les Habitations Françoises; & en recevant le Baptême, il avoit promis

à Dieu de s'en priver absolument. Nous eûmes beau lui représenter que, dans le cas d'une nécessité absolue, il pouvoit sans péché enfreindre sa résolution ; il fut inébranlable. Dieu récompensa sa fidélité : un animal, dont je ne pourrois orthographier le nom, c'est, je pense, un Orignac, nous donna le moyen de continuer notre route, après nous être fortifiés & rétablis du jeûne forcé que nous avions fait. Nous étions dans le mois de Mars, il geloit encore ; cependant Thomas nous avertit que dans cette saison la glace n'étoit plus assez forte pour oser traverser les lacs du côté du Sud, où nous avançons, & qu'il falloit penser à construire un canot ; il nous dit encore que nous approchions des lieux habités, & que nous devions concerter l'ordre qu'il faudroit garder si nous étions attaqués. Le Missionnaire avoit partagé avec nous ses trésors, qui consistoient en quelques petits miroirs, des ciseaux, des aiguilles, trois couteaux, & autres clincailleries ; ces présents pouvoient nous concilier les Sauvages, & il fut convenu d'en étaler quelques échantillons, d'avoir toujours nos fusils chargés, de ne nous en servir qu'à la dernière extrémité, & de ne les décharger jamais tous trois à la fois. Il

fut question ensuite de construire un canot, & nous y employâmes un mois entier malgré nos outils; car nous étions d'un petit secours à Thomas, faute d'usage. Nous ne reprîmes notre route qu'à la fin d'Avril; & trois jours après, il fallut nous servir de notre canot pour descendre une rivière assez rapide. Thomas s'étoit chargé de la manœuvre, & ne nous demandoit que de rester immobiles dans le canot; bientôt nous eûmes appris la manière de conduire ce frêle bâtiment, qu'il falloit tirer très-souvent de l'eau pour le porter sur nos épaules, à cause des rochers qui traversoient cette rivière, & qui l'auroient brisé. Cependant nous nous apercevions du changement du climat, & nous commençons à espérer une fin heureuse de notre voyage, lorsque nous découvrîmes trois canots sur le bord de la rivière, auprès desquels il y avoit trois hommes endormis. Thomas nous fit descendre à terre, nous cachâmes notre petit bateau dans des joncs; & nous étant mis nous-mêmes dans un lieu qui nous déroboit à la vue, nous nous préparâmes à aborder ces Sauvages. Le temps étoit fort doux, & nous quittâmes les peaux d'ours & les bonnets fourrés pour reprendre nos habits. Longueil avoit la tête

absolument chauve, c'étoit à la suite d'une longue maladie dans laquelle il avoit perdu ses cheveux ; cette perte lui avoit été sensible, &, pour la réparer en quelque sorte, il portoit des perruques naturelles si bien faites, qu'il falloit le regarder de près pour connoître que ce n'étoit pas ses cheveux. Il eut fantaisie de mettre une de ses perruques, sans prévoir l'usage qu'il auroit occasion d'en faire. Après avoir fait notre toilette, Thomas se chargea du calumet, & nous marchâmes vers ces Sauvages d'un air assuré. Deux d'entre eux s'enfuirent à notre approche, & le troisieme ne paroïsoit pas fort éloigné d'en faire autant. Thomas rassembla tout ce qu'il savoit de la Langue de ces quartiers, & lui dit que nous étions envoyés par le Chef & le Soleil de toutes les Nations, pour faire alliance avec ses Chefs, & leur procurer toutes sortes de biens, & en même temps il lui offrit un collier de verre, que le Sauvage admira beaucoup. Pendant qu'il nous parloit, nous vîmes paroître un gros de Sauvages qui étoient encore à une grande distance ; celui qui nous avoit attendus, nous pria de rester au lieu où nous étions, & prit sa route vers ses Compagnons, avec lesquels il resta un demi-quart-d'heure. Pendant cet

intervalle , nous demandâmes à Dieu avec ferveur de préparer les cœurs de ces Sauvages à nous bien recevoir ; ensuite nous posâmes nos paquets à nos pieds , & ayant visité nos fusils pour voir s'ils étoient dans un bon état , nous les attendîmes avec assurance. Ils s'approchèrent avec assez d'ordre ; Thomas leur fit un petit discours qui tendoit à leur confirmer que nous ne voulions que leur faire du bien. Ils nous ont dit depuis qu'ils ne l'entendirent qu'imparfaitement , cependant ils en parurent satisfaits , & nous inviterent à venir à leur Village , qui n'étoit pas fort éloigné. Ils nous conduisirent à la cabane de leur Chef , qui nous présenta son calumet , & qui fuma dans le nôtre , ce qui est la marque d'une alliance que les Sauvages ne violent guere. Nous étalâmes nos présents , qui furent reçus avec transport , & l'on nous prépara un grand festin , qui fut suivi d'une danse & d'autres réjouissances usitées en pareil cas ; on nous harangua même : mais Thomas , qui avoit ses vues , leur dit que nous ignorions leur Langue , & nous interpréta leur discours , après quoi il nous dit en François , (car nous le lui avions appris en route) qu'il alloit s'éloigner pour laisser les Sauvages en liberté de s'expliquer naturellement entre

eux, & que nous devions nous rendre très-attentifs à leurs discours, pour tâcher de découvrir leurs intentions. Effectivement tous les Chefs s'affirent, ou plutôt s'accroupirent en rond, & Longueil, qui avoit beaucoup plus d'aptitude que moi pour les Langues, me dit d'abord qu'ils étoient sinceres dans le bon traitement qu'ils nous faisoient. Mais un d'eux réussit à leur faire changer de résolution, en leur disant que peut-être nous ne venions que pour examiner leurs forces, & les livrer ensuite aux Hommes rouges; nous apprîmes depuis qu'ils appelloient ainsi les Espagnols qui paroissent quelquefois à l'embouchure d'un fleuve qui n'étoit pas fort éloigné, & qui enlevoient souvent des Sauvages. Cette Nation, dans laquelle nous étions, étoit trop avant dans les Terres pour craindre leurs insultes; mais celui qui excitoit la défiance à notre égard, avoit eu quelque commerce dans un Village beaucoup plus prochain de la mer, où on lui avoit raconté les cruautés de ces Hommes rouges; & il inspira une telle défiance à nos Hôtes, qu'ils résolurent de nous endormir par leurs caresses, & de nous massacrer ensuite pour avoir nos marchandises & nos chevelures: celle de Lon-

gueil sur-tout excitoit leur cupidité. Voici ce qu'ils font lorsqu'ils ont des prisonniers. Ils ont une pierre qu'ils trouvent le moyen de rendre extrêmement tranchante à force de l'aiguiser, ils s'en servent pour couper très-adroitement la peau tout autour de la tête à un doigt de la racine des cheveux, & alors ils arrachent avec violence cette peau & les cheveux tout ensemble. Longueil, sûr de leurs desseins, appelle Thomas, & lui dit de se tenir tout prêt à tirer, aussi bien que moi; puis s'avancant deux pas devant nous, il dit fièrement au Chef : Perfide, puisque tu as le cœur assez mauvais pour vouloir ma chevelure, prends-la si tu oses. En même-temps il jette sa perruque à terre, & surprend tellement les Sauvages, qu'ils restent immobiles, ne pouvant comprendre qu'il eût ainsi arraché ses cheveux sans effusion de sang. Comme personne n'étoit tenté de ramasser cette perruque, Longueil la reprend, passe derrière nous, la remet sur sa tête, & augmente la crainte des Sauvages. Leur Chef, d'un air suppliant, lui dit : Je vois bien que tu as un meilleur esprit que nous, & que le grand Manitou te favorise; pardonne-nous notre folie, & reçois ce présent pour la couvrir; & en

même-temps il lui jette un paquet de castor. Longueil lui fit entendre qu'il lui pardonnoit, qu'il n'avoit pas besoin de ses présents, parce qu'il appartenoit à un Maître qui ne laissoit manquer de rien à ceux qui lui étoient soumis. Thomas & moi avions toutes les peines du monde à tenir notre sérieux pendant cette comique scène; & Longueil voulant en tirer tout l'avantage qu'il pouvoit en espérer, demanda qu'on lui abandonnât une cabane pour quelques jours, avec défenses à aucun Sauvage d'en approcher sous peine de la vie. Après cela Thomas, par son ordre, dit à ces pauvres gens, qui étoient à demi-morts de frayeur, que celui qui venoit de leur parler étoit un homme très-puissant, qu'il pouvoit brûler l'eau & la terre, que le tonnerre obéissoit à ses commandements, mais qu'il ne faisoit que du bien à ceux qui se rendoient dignes de ses bontés par une grande fidélité. A peine eut-il fini sa harangue, dont ils comprirént ce qu'ils purent, qu'on s'empressa de lui préparer une cabane, où l'on porta ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'habitation. Nous n'avions, à ce qu'il paroissoit, rien à y craindre; cependant, pour plus grande sûreté, nous passâmes une partie de la pre-

miere nuit à nous y fortifier de maniere à ne pouvoir y être forcés. Un de ces Sauvages avoit appris à Thomas que les Hommes rouges ne venoient dans ces parages qu'après le mois de Septembre, il falloit donc nous résoudre à passer presque six mois avec cette Nation, où nous pouvions espérer plus de sûreté qu'ailleurs, par la terreur que nous lui avions inspirée. En général ces Peuples ont moins de férocité que ceux des Indes & de l'Afrique; il est aisé d'acquérir leur amitié, sur-tout s'ils en esperent quelques avantages. Dieu nous favorisa en cette occasion; Longueil guérit plusieurs malades que les Jongleurs avoient abandonnés, & il fut bientôt révééré comme un être bienfaisant. Cependant celui qui avoit conseillé de nous massacrer, ne pouvoit se persuader qu'il fût en sûreté avec nous; il se joignit à deux Jongleurs désespérés de voir qu'on méprisoit leurs remedes pour ne plus prendre que ceux de Longueil, qui passoit une partie des jours à étudier les simples du Pays, pour en composer des remedes. Un troisieme Jongleur, moins envieux que ses camarades, s'étoit attaché à lui, & lui en apprenoit les propriétés. Ce jeune Sauvage avoit un excellent caractère; & après plusieurs

épreuves de sa fidélité, nous le reçâmes le jour dans notre cabane, où nous le traitâmes si bien, qu'il nous pria de lui permettre de nous suivre en quelque lieu que nous voulussions aller. Il y avoit déjà trois semaines que nous vivions dans cette cabane, & Longueil avoit si bien profité de l'entretien du Sauvage, qu'il parloit sa Langue très-intelligiblement. J'ai dit que nous lui permettions de rester le jour avec nous; mais nous le faisons sortir tous les soirs. Un jour qu'il s'étoit retiré selon sa coutume, nous fûmes fort surpris d'entendre sa voix à la porte de la cabane; il nous pria instamment de l'ouvrir, parce qu'il avoit quelque chose de la plus grande conséquence à nous communiquer. Vous penserez peut-être que nous aurions dû ne pas manquer à mettre un de nous en sentinelle pendant la nuit pour éviter les surprises; nous y avions pensé d'abord, mais nous nous flattions d'avoir éteint toute défiance & toute animosité dans le cœur de ces Sauvages, & cela étoit vrai pour le gros de la Nation; d'ailleurs Longueil nous avoit fort assuré que son chien ne nous laisseroit pas approcher impunément pendant la nuit, ce qui étoit vrai encore: mais il connoissoit notre jeune Sauvage, & loin d'aboyer contre

lui, il avoit été près de la porte d'un air caressant. Nous fûmes quelques moments indécis sur ce que nous devions faire ; mais ayant conjecturé par la tranquillité du chien , qu'il n'y avoit point d'étrangers avec le jeune Sauvage , nous ouvrimés notre porte. Ce pauvre garçon nous parut pâle & tremblant , & se mettant à genoux , il nous pria de ne point nous fâcher s'il étoit venu contre notre ordre , puisque c'étoit pour nous avertir que les deux Jongleurs , & le Sauvage notre ennemi , avoient résolu de mettre la nuit même le feu à notre cabane , & de nous tuer à coups de fleches lorsque nous voudrions en sortir. Nous caressâmes beaucoup ce jeune homme , auquel nous donnâmes le nom de Fidele , qu'il a toujours gardé depuis ; nous lui dîmes qu'il n'avoit rien à craindre , & que le châtiment terrible que nous allions tirer de ces perfides , apprendroit aux autres combien il étoit dangereux de nous offenser. Nous nous hâtâmes après cela de faire plusieurs trous au toit de notre cabane , & chacun de nous se mit à une de ces ouvertures avec son fusil chargé ; & comme les aboyemens du chien auroient pu faire découvrir à nos ennemis que nous étions éveillés , son Maître lui mit une

museliere pour l'empêcher de crier : car il nous importoit infiniment d'être défait de ces trois hommes ; un Sauvage ne pardonne jamais , & nous ne pouvions être généreux en cette occasion sans exposer notre vie. Nous commencions de croire que Fidele nous avoit donné une fausse alarme , lorsque nous découvrîmes deux de ces scélérats qui s'avançoient vers nous : la nuit étoit très-obscur ; mais comme ils portoient du feu , il nous fut facile de les appercevoir , & de mesurer notre coup. Le troisieme resta plus loin ; effrayé des menaces que nous avions faites contre ceux qui oseroient nous approcher sans notre aveu , & c'étoit justement celui qui étoit de mon côté. On laissa approcher les deux autres , & Longueil ayant dit , il est temps , nous tirâmes si juste , ou plutôt ils tirèrent si juste , qu'ils ôterent la vie à deux de nos ennemis. Je souhai-
tois passionnément de ne point tuer celui qui m'étoit échü ; Dieu exauça mes desirs , & je lui cassai une jambe. Au bruit que fit notre décharge , & aux cris de ces malheureux , tout le Village fut éveillé ; nous rechargeâmes nos fusils , & ayant allumé un grand feu devant la porte de la cabane ; nous appellâmes le Chef à haute voix. Alors Longueil lui dit qu'il

s'étoit trouvé trois méchants parmi eux, qui avoient résolu de déterrer la hache (*) contre la foi jurée, & au mépris des menaces qu'il avoit faites à ceux qui oseroient approcher de notre cabane sans notre aveu. J'ai commandé au tonnerre de les tuer, ajouta-t-il; mais comme je voulois que vous apprissiez leur crime de la bouche d'un des coupables, il y en a un qui n'est que blessé; interrogez-le, & vous saurez de lui qu'il avoit intention de mettre le feu à la cabane que vous nous avez cédée, & de nous tuer nous-mêmes à coups de fleches. Ce discours, qu'il prononça à haute voix, glaça d'effroi toute la multitude; le Chef & les autres se mirent à genoux, nous conjurant de ne point faire tomber le tonnerre sur eux, parce qu'ils étoient innocents de cette trahison; & pour marquer combien ils la détestoient, le Chef demanda permission de jeter le Blessé dans le feu que nous avions allumé. Mon Maître, lui répondit Longueil, est ennemi de la cruauté; s'il punit quelquefois les coupables, il aime à pardonner à ceux qui se repentent. Si le Blessé veut promettre

(*) Expression sauvage, qui veut dire, attaquer, rompre la paix.

de chasser de lui son mauvais esprit, je prierai mon Maître, qui le guérira, si son repentir est sincere. Il ordonna en même temps qu'on le portât dans notre cabane; mais, avant de l'y laisser entrer, il lui fit promettre de se corriger, en lui disant que sa guérison dépendroit de sa bonne volonté à cet égard. Ce malheureux, qui avoit cru sa mort certaine, fit les plus belles promesses du monde, & la suite fit voir qu'elles étoient sinceres. Longueil visita sa jambe, & nous assura qu'il guériroit s'il ne survenoit point d'accidents. Tout notre soin fut à dissiper sa frayeur, qui auroit pu le mettre en danger; & quand il vit avec quel soin nous le servions, il reprit toute sa tranquillité, & ne savoit comment nous marquer sa reconnoissance.

Le lendemain le Chef assembla les Anciens des deux sexes, & leur dit qu'il avoit un grand dessein à leur communiquer. Vous voyez, ajouta-t-il, quelle est la puissance de cet homme, & en même temps quelle est sa bonté; il n'a point voulu nos présents, quoiqu'il nous en ait fait; il guérit nos malades sans leur rien demander; il a pardonné au Jongleur qui vouloit lui ôter la vie; il dit que son Maître lui a commandé toutes

ces choses ; il faut donc que son Maître soit bien bon ; ne ferions-nous pas sagement de le choisir pour notre Chef ? C'est pour cela que je vous ai rassemblés ; je serai le premier à lui obéir ; voulez-vous suivre mon exemple ?

Il n'y eut qu'une voix dans le Conseil ; & tous ayant consenti à la proposition du Chef, les Anciens se répandirent dans le Village, & publièrent la résolution qui venoit d'être prise, à quoi chacun consentit de bon cœur. Nous ne savions rien de ce qui se passoit, & nous dînions dans notre cabane, lorsque Fidele nous avertit que le Chef, à la tête de tout le Village, & ayant le calumet à la main, demandoit à nous parler. Nous fûmes un peu surpris d'une visite aussi extraordinaire, & nous envoyâmes Fidele lui dire qu'il pouvoit s'approcher avec deux des Anciens, mais que nous défendions aux autres de passer les limites que nous avions tracées. Il se prosterna trois fois avant de nous aborder, & nous exposa son dessein dans une harangue qui auroit surpris nos Européens par sa beauté ; car, par un Sauvage, ils entendent un homme tant soit peu au-dessus de l'animal. Il n'y eut pas un seul de notre petite troupe qui ne versât des larmes de

joie en écoutant ce discours. Longueil y répondit sur le champ, en louant la résolution qu'ils prenoient de se donner à un si bon Maître; & certainement dans cette occasion il eut le don des langues, car il parla avec une éloquence sauvage qui surprit le Chef. Par son ordre on fit avancer tous les Habitants, qui s'assirent en rond avec beaucoup de modestie. Le nouvel Apôtre leur expliqua à quelles conditions ils pouvoient espérer d'être reçus parmi les Sujets du grand Ontario, (c'est le nom qu'ils donnent aux Rois) c'est-à-dire, qu'il leur rappella tous les principes de la Loi naturelle, qui se réduisent à ces deux points : Aimez votre Créateur; aimez vos semblables. Jamais Prédicateur ne fut écouté avec tant d'attention, & jamais sermon ne fit tant de fruit. Ces Sauvages ne sont point Idolâtres, ils croient l'immortalité de l'ame; ils disent qu'il y a de bons & de mauvais esprits, qu'ils appellent Manitoux, & le grand Esprit supérieur à tous les autres. C'est celui-là que je vous annonce, leur disoit Longueil; vous le connoissiez, mais vous ne saviez pas ce qu'il falloit faire pour lui plaire. Lorsqu'il eut fini de parler, il leur commanda d'élever une grande cabane de branches d'arbres, où tout

le Village se rassembleroit deux fois par jour pour prier le grand Esprit. Cela fut exécuté avec promptitude, & ce fut là le premier Temple où Dieu fut adoré dans cette partie du Continent. Après la prière, Longueil leur faisoit une instruction, & en deux mois ils furent mieux instruits que bien des personnes nées dans le sein du Christianisme. Alors Thomas, Fidele, & un autre Sauvage, furent députés vers le Missionnaire, pour le conjurer de les accompagner, afin de recevoir cette nombreuse peuplade au nombre des Enfants de Dieu par le Baptême. Longueil n'ignoroit pas qu'il pouvoit administrer ce Sacrement, & il baptisa tous les malades, & tous les enfants en danger; mais il crut qu'il ne devoit pas se charger des adultes, dans la crainte de profaner ce bien précieux en le donnant à des gens peu disposés ou mal instruits, & il n'osoit s'en rapporter à ses lumières. Cependant le temps où les vaisseaux Espagnols paroissoient dans ces parages, étoit arrivé. Thomas nous avoit quittés pour s'approcher des Côtes avec deux de nos Sauvages; il avoit vu arriver les Espagnols, & avoit même parlé à un Capitaine d'un de leurs vaisseaux. Il vint nous en instruire, & nous dit qu'il falloit partir sur le

champ si nous voulions arriver à temps pour profiter de cette occasion favorable : Longueil m'invita à partir ; pour lui il ne put se déterminer à quitter sa mission ; & voyant que j'étois résolu à suivre son sort , il m'embrassa avec un transport de joie , & me dit : Qu'irions-nous chercher en Europe , que nous ne trouvions point ici ? Vous avez perdu tout ce qui pouvoit vous y attacher : faisons-nous dans cette Contrée une nouvelle patrie ; nous y jouissons des biens réels que nous ne pourrions nous flatter de retrouver dans celle que nous abandonnons. En même-temps il me découvrit le dessein où il étoit de civiliser ses Sauvages , & m'exhorta à me rendre à bord des Espagnols avec des pelleteries , pour les échanger contre tout ce qui pourroit convenir à son dessein. Il me donna quarante Sauvages pour faire ce voyage , qui étoit de deux cents lieues , mais qui n'avoit rien de fort pénible , puisque nous devions faire en canot la plus grande partie du chemin. Thomas étoit avec nous , parce qu'il parloit beaucoup mieux que moi la Langue des Peuples que nous devions trouver sur notre passage. Nous avions chacun un fusil , qui nous devint tout-à-fait inutile ; mais je courus une au-

tre forte de péril , dont notre chien me délivra. Cet animal m'avoit suivi , & se couchoit ordinairement à mes pieds aussitôt que nous faisons halte. Une nuit que je dormois seul dans un canot que nous avions mis à sec , comme nous le faisons tous les soirs , je fus éveillé par un bruit qui se faisoit fort proche de moi , & je fus témoin d'un combat qui me fit trembler pour ce pauvre animal. Il étoit aux prises avec un énorme serpent , dont sans doute j'aurois été la proie sans lui. Nos Sauvages qui s'étoient éveillés comme moi , m'aiderent à tuer cette horrible bête , qui avoit plus de douze pieds de long , & m'apprirent ensuite qu'il arrive quelquefois que ce monstre avalé des animaux beaucoup plus gros que le chien. Il commence par les étouffer en s'entortillant autour d'eux , puis il les traîne contre un arbre , contre lequel il les serre avec tant de violence , qu'il réussit à leur briser les os , & les engloutit ensuite. Je frémis à la vue du péril que j'avois évité ; & les Sauvages qui m'accompagnoient , conçurent un vrai respect pour mon chien , & se mirent dans la tête que cet animal avoit été chargé par Longueil du soin de ma conservation , & qu'il étoit capable de punir ceux d'entre eux qui refuseroient

de m'obéir, puisqu'il avoit eu le courage d'attaquer une bête si terrible.

Voilà, Madame, le seul incident qui nous arriva pendant une si longue route. Nous trouvâmes les Espagnols prêts à remettre à la voile; la vue d'une assez grande quantité de pelleteries, toutes des plus rares, les engagea à différer de quelques jours leur départ. Les Chefs étoient de forts honnêtes gens, avec lesquels je m'expliquai en Latin, car il n'y en avoit qu'un qui parlât François; mais je m'aperçus que les Officiers subalternes ne me voyoient pas de bon œil, parce qu'ils prévoyoient ce qui arriva en effet, que je ne donneroie pas la cargaison à vil prix, comme l'auroient fait les Sauvages; ils se rassurerent pourtant quand ils virent que je méprisois leur or, & que je ne demandois que des échanges. Je pris deux barils de poudre, des haches, & autres instruments propres à travailler la terre & le bois; tout ce qui leur restoit de pois, de fèves, & une bonne quantité de riz; quelques poules, un cochon & sa famelle, quelques livres, & un peu de bled d'Inde qu'ils avoient par hazard. Il est vrai que ce que j'emportai en échange étoit très-considérable, eu égard à ce qu'ils auroient donné aux
Sau-

Sauvages s'ils avoient été seuls ; mais ce n'étoit pas le centieme de la valeur des marchandises que je leur laissois ; ainsi ils ne me chicanerent sur rien , & me firent promettre de me retrouver en pareil lieu l'année suivante, où ils m'apporteroient les choses dont je leur laissai un mémoire : il y eut même plusieurs d'entre eux qui s'offrirent à me suivre ; mais je n'avois garde d'accepter leur offre , nous voulions conserver l'indépendance de nos Sauvages , & par conséquent il ne falloit pas apprendre aux Espagnols le chemin de notre habitation. Il étoit pourtant décidé que je ne revien-
drois pas seul. Nous vîmes les Espagnols remettre à la voile sur les sept heures du soir , par un vent favorable. Il en étoit dix , lorsque Thomas demanda à me dire un mot en particulier ; il parut embarrassé , & je compris d'abord qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire qu'il craignoit de me dire. Jurez-moi , me dit-il , que vous ne serez pas fâché contre moi , & je serai sincere. Je lui répondis que ma promesse valoit mon serment , & qu'il pouvoit parler avec assurance. Alors il m'apprit qu'il n'avoit pu résister à la priere de deux Matelots François qui étoient à bord des Espagnols , & qu'il leur avoit promis de

m'engager à les recevoir s'ils trouvoient moyen de s'échapper du Vaisseau. J'avois promis de pardonner , & je le fis en effet ; cependant je représentai à Thomas les suites de cette action , tant par rapport au mécontentement des Espagnols , si ces hommes restoient à leur insu , que pour la sûreté des Sauvages , s'ils étoient d'accord avec leurs Chefs pour examiner nos forces , & prendre les moyens de nous assujettir. Vous n'avez rien à appréhender de ce côté-là , me dit-il : ce n'est assurément pas de l'aveu des Espagnols que ces hommes sont revenus à terre ; & pour vous dire tout , je soupçonne un des deux d'être une fille ou une femme fort aimable. Je ne pus m'empêcher de blâmer l'indiscrétion de Thomas , & je lui dis que si cette fille ou femme appartenoit à quelques-uns des Espagnols , comme il y avoit beaucoup d'apparence , j'étois résolu d'attendre dans ce lieu jusqu'à ce qu'on la vînt réclamer , ce qu'on ne manqueroit pas de faire si on s'appercevoit de sa fuite avant d'être fort loin. Je le chargeai de m'amener ces deux personnes , & je vous avoue que je fus frappé de la beauté d'un de ces prétendus Matelots. Sa délicatesse faisoit conjecturer son sexe ; & elle me l'avoua sans se faire presser. Elle étoit

Fille d'un des plus riches Négociants de St. Domingue ; une Belle-Mere , qui la haïssoit , l'avoit fait enlever par un Capitaine de Vaisseau Espagnol , qui lui promettoit de l'épouser si elle vouloit le suivre en Espagne. Comme elle avoit pour lui une grande aversion , elle avoit rejeté ses offres avec indignation , résolue de se jeter dans la mer s'il entreprenoit de lui faire quelque violence. Le desir de se mettre en liberté , lui avoit fait ménager le Matelot dont elle étoit accompagnée , & qui venoit souvent dans sa chambre , parce qu'il servoit le Capitaine ; il s'étoit emparé d'une des chaloupes du Vaisseau , & elle avoit eu le courage de s'y jeter par un des sabords , & d'aider à ramer à son Conducteur pour regagner la Côte.

Ce récit , que j'ai beaucoup abrégé , me mit dans un étrange embarras. Cette Fille pouvoit me tromper ; mais si son récit étoit vrai , pouvois-je en conscience la remettre entre les mains de son ravisseur ? Comment espérer de lui résister , s'il entreprenoit de l'enlever une seconde fois ? Ces réflexions m'engagerent à quitter le lieu où nous étions à l'heure même ; & sans instruire mes Sauvages du motif qui m'engageoit à partir avec tant de précipitation , j'ordonnai qu'on se pré-

parât à se mettre en route avant minuit. Je ne passai pas ces deux heures sans de grandes inquiétudes, & je ne me rassurai qu'à la pointe du jour, où nous avions déjà fait assez de chemin pour ne plus craindre qu'on pût retrouver nos traces. J'avois une vraie compassion de la jeune personne qui causoit notre fuite, & je craignois qu'une si longue marche n'épuisât ses forces; la crainte qu'elle avoit d'être poursuivie lui permit à peine de s'appercevoir de la longueur du chemin, & heureusement nous nous embarquâmes après avoir fait cinq lieues sans nous reposer; quoique nous fussions chargés de paquets assez considérables. Notre voyage fut heureux; nous trouvâmes tout le Village dans l'attente du Missionnaire; la ferveur de nos Catéchumènes s'étoit soutenue; & lorsqu'il arriva, il trouva les choses si bien disposées, qu'il n'eut qu'à baptiser des gens qui étoient déjà Chrétiens dans le cœur. Il promit, en nous quittant, de solliciter pour nous un Missionnaire qui pût se fixer dans la Colonie; mais pendant deux ans que j'y restai encore, il ne nous fut pas possible d'apprendre ce qu'il étoit devenu, non plus que trois Sauvages qui l'avoient escorté à son retour. Longueil demeura donc chargé

du soin d'entretenir la piété de ces Néo-
phites , & je le secondai de mon mieux.
Sa mort , qui arriva au bout de deux ans ,
causa une douleur universelle ; & ne pou-
vant plus souffrir les lieux où j'avois perdu
un tel Ami , je pris résolution de tenter
à retourner en Europe. Thomas & Fide-
le , auxquels je confiai mon dessein , me
prierent avec instance de leur permettre
de me suivre , & j'y consentis. Nous prî-
mes une bonne quantité de pelleteries
pour payer notre passage , & nous fûmes
assez heureux pour trouver un Vaisseau
Espagnol qui nous conduisit aux Isles Ber-
mudes. Nous ne nous y arrêtâmes qu'au-
tant de temps qu'il fallut pour vendre le
reste de nos marchandises , & nous nous
mîmes à bord d'un Vaisseau Anglois ,
qui devoit nous remettre en Hollande.
La guerre se déclara entre cette Couronne
& la France avant que notre Capitaine
pût en être instruit , & il fut pris par un
Corsaire François qui le rançonna. Nous
restâmes à bord de ce Corsaire , qui étoit
de Marseille , & qui promit de nous re-
mettre dans ce Port. Si vous me deman-
dez ce que je prétendois faire en Fran-
ce , je vous avouerai que je n'avois en-
core rien déterminé , & que j'attendois à
prendre conseil des circonstances. Quel-

quefois je me flattois que la colere de mon Pere seroit apaisée, & qu'un exil de sept années lui paroîtroit un châtiment suffisant pour la faute que j'avois commise ; mais cet espoir s'évanouissoit bientôt. On ne pardonne guere à ceux qu'on a traités d'une maniere si cruelle. D'ailleurs je me craignois moi-même. A quelles extrémités n'étois-je pas capable de me porter, si j'avois eu à reprocher à l'auteur de mes jours la mort de mon Epouse & de ma Fille ? Mon esprit restoit donc flottant entre mille résolutions, qui se détruisoient alternativement. Mon destin fut bientôt fixé d'une maniere bien cruelle. A peine avions-nous doublé le cap de St. Vincent, que nous fûmes attaqués par un Corsaire Maroquin, qui nous étoit trop supérieur pour nous laisser l'espoir de lui échapper. Nous avions plus de la moitié de notre Equipage malade ; & ceux qui restoit étoient si foibles, qu'à peine pouvoient-ils faire la manœuvre du Vaisseau. Nous fûmes pris, mis aux fers ; & l'habitude du malheur avoit tellement émoussé ma sensibilité, que j'aurois à peine senti ce dernier malheur sans mes deux Compagnons, qui recevoient un si triste salaire de leur attachement pour moi. Leur fermeté m'aida à supporter

cette disgrâce, & nous eûmes la consolation de n'être point séparés comme nous le craignions.

Le fameux Mouleï Ismaël étoit alors sur le Trône. Tout ce que l'Histoire nous rapporte de la cruauté des Caligulas & des Nérons, peut être regardé comme peu de chose si on le compare au monstre qui devint l'arbitre de notre destinée. Il avoit alors soixante ans, & conservoit toute sa vigueur. Sous son règne, les Particuliers ne pouvoient avoir d'Esclaves Chrétiens, il falloit les lui céder à vil prix; & il s'applaudissoit de pouvoir, en leur personne, commander à tous les Peuples de l'Europe. Il se vantoit d'en avoir tué trente mille de sa main; & l'âge, loin d'adoucir son humeur féroce, sembloit y ajouter chaque jour. Un de ses divertissemens étoit, en montant à cheval, de couper la tête à celui qui lui tenoit l'étrier, & il s'amusoit à casser, avec le fer d'une lance, la tête de ceux qui étoient chauves. Dans ses accès de fureur il mettoit un habit jaune, & descendoit dans un lieu où il avoit fait assembler tous ses Esclaves; alors il traversoit plusieurs fois ce vaste enclos, en massacrant à droite & à gauche tout ce qui se trouvoit sous sa main. Il y avoit déjà trois ans que nous

étions à Maroc , lorsqu'il se prépara pour une de ces sanglantes exécutions. Tous les Esclaves frémirent en le voyant habillé de jaune , le cimeterre en main , & chacun tâcha de s'éloigner de son passage. Je n'estimois point assez la vie pour craindre la mort ; & , au-lieu de chercher à fuir , je l'attendis avec tranquillité dans le lieu où j'étois lorsqu'il étoit entré , & qui étoit des plus exposés. Ma fermeté le frappa , & s'étant approché de moi en levant son cimeterre déjà tout souillé de sang , il fit mine de vouloir m'en frapper ; & comme il n'aperçut aucune émotion sur mon visage , il me dit : Chien , pourquoi ne crains-tu pas la mort ? Parce que je crains la vie , lui répondis-je , & que vous allez m'affranchir de celle que je traîne dans vos fers. Tu seras trompé dans ton attente , me dit-il , tu vivras pour souffrir. En même temps , il tourna d'un autre côté , en jettant de temps en temps quelques regards sur moi , pour voir si je ne chercherois pas à me perdre dans la foule ; & me voyant immobile dans la même place , il commanda à l'un de ses Noirs de me mettre à part , & de me conduire à son Palais à l'heure de son dîner. Je ne doutois point qu'il ne voulût me faire périr dans les supplices ; ainsi je pas-

fois les deux heures , que je regardois comme les deux dernières de ma vie , à demander pardon à Dieu , & à me préparer à la mort. Lorsque je fus en sa présence , il me demanda pourquoi je me trouvois plus malheureux que ce grand nombre d'Esclaves , qui , soumis aux mêmes travaux que moi , ne laissoient pas de craindre & de fuir la mort. Les cheveux de ma tête sont comptés , lui répondis-je ; & quand j'aurai comblé la mesure de ma pénitence , Dieu , qui a retenu votre bras , vous permettra de finir des miseres auxquelles la mort seule peut apporter du remede. Je ne fais si ma fermeté n'eût point excité sa fureur ; mais dans l'instant où il ouvroit la bouche , peut-être pour commander qu'on me livrât au supplice , on lui annonça le retour de son fils Mouleï Mahamet , qui revenoit des voyages qu'il lui avoit fait faire dans les principales Cours de l'Europe. Comme c'est à ce Prince que je dois ma liberté & tout le bonheur de ma vie , je ne puis me refuser au plaisir de vous le faire connoître.

Le Roi de Maroc , au temps dont je parle , avoit trois cents femmes dans son Serrail , parmi lesquelles il y en avoit quatre , qu'il aimoit plus particulièrement que

les autres. La premiere, & c'est la seule qu'il ait aimée sans inconstance, ne devoit cet avantage ni à sa figure, ni à aucune qualité propre à faire naître l'attachement. C'est une Mulâtre, d'une taille gigantesque, & qui ne possède nul de ces talents qu'on trouve assez communément dans les Esclaves des Souverains. Elle aime à monter à cheval, & se sert du sabre avec autant de facilité que celles de son sexe emploient l'aiguille & le fuseau. Le Peuple croit qu'elle a employé le secours de la magie pour s'emparer de l'esprit de Mouleï Ismaël, sur lequel elle a un empire absolu; je suis persuadé que la seule sympathie a serré les chaînes qui l'attachent à ce monstre; car elle est aussi cruelle que lui. Elle souffre sans jalousie la faveur de ses rivales, pourvu qu'elles lui soient soumises, & que cette faveur soit subordonnée à la sienne, & trouve le moyen de faire périr celles pour lesquelles le Roi prend un attachement trop sérieux. L'infortunée Mere du Prince dont j'ai l'honneur de vous parler, fut immolée à sa jalousie. C'étoit une Georgienne, dont la beauté avoit peu d'égale, & dont on admiroit l'esprit & les talents; le Roi s'y attacha de maniere à faire craindre à la Mulâtre la diminution

de son crédit, & dès-lors elle jura sa perte. Le Serrail est rempli d'âmes vénales dévouées à la faveur, elles servirent avec succès la jalouse rage de la Mulâtre. On accusa la Georgienne de quelques intrigues; & dans le premier transport d'une colere aveugle, Mouleï Ismaël ordonna sa mort. A peine fut-elle exécutée, qu'il devint la proie du repentir le plus cruel; on crut que la Mulâtre seroit immolée aux mânes de la Georgienne; elle fut éviter ce danger, & conserva tout son empire sur l'esprit du Roi. Il avoit eu deux Fils de la Georgienne; Mouleï Mahamet, qui étoit l'ainé, & Mouleï Assan. Mahamet pouvoit passer pour le chef-d'œuvre de la nature, & son Pere lui transporta toute la tendresse qu'il avoit eue pour sa malheureuse Mere; il voulut qu'il fût élevé à la maniere des Princes Européens, & choisit parmi ses Esclaves ceux qu'il crut propres à lui donner les premiers principes des sciences. L'heureux naturel de Mahamet suppléa à l'incapacité de ses Maîtres, & Ismaël voulant lui donner les moyens de se perfectionner, le fit voyager pendant cinq ans sous la conduite d'un Esclave Arabe, qui méritoit sa confiance. Mahamet étoit blanc comme sa Mere, & lui ressembloit si parfaitement;

que le Roi ne put le revoir sans s'attendrir sur le sort de cette femme infortunée ; je vis couler des larmes de ses yeux. Il embrassa son Fils avec les marques de la plus vive tendresse , & voulant s'y livrer en liberté , il m'ordonna de me retirer. Le Prince en ce moment jetta les yeux sur moi , & trouvant dans ma physionomie quelque chose qui l'intéressoit , il demanda au Roi de quelle Nation j'étois. Je sortois de l'appartement d'Ismaël au moment que son Fils lui fit cette question , ainsi je n'entendis pas la réponse que lui fit le Roi , mais j'eus un secret pressentiment que ce Prince finiroit mon esclavage. Le lendemain le Roi me fit appeler une seconde fois , le Prince Mahamet étoit avec lui , & il me demanda si je savois assez la Langue pour lui dire qui j'étois , & par quels malheurs je me trouvois réduit à souhaiter la mort. Je lui répondis que je me croyois en état d'obéir à ses ordres , & je lui fis le récit des malheurs de ma vie , qu'il écouta avec beaucoup d'attention. Je m'aperçus que le Prince avoit été obligé de retenir ses larmes en quelques endroits de mon récit ; & lorsqu'il fut achevé , il me demanda au Roi pour se perfectionner dans l'Italien & le François , qu'il avoit

appris dans ses voyages. Ismaël m'adressant la parole, me dit : J'avoue, Chrétien, que tu as essuyé d'étranges malheurs, dont ta désobéissance à ton Pere a été le principe; mais ils sont finis en ce moment, je te donne à mon Fils aussi-bien que les deux Sauvages tes Compagnons, & j'espère qu'il apprendra par ton exemple combien Dieu punit rigoureusement les Enfants qui abusent de la bonté de leurs Peres. Je me prosternai contre terre pour lui témoigner ma reconnoissance; & ayant eu ordre de me retirer, je fus annoncer cette heureuse nouvelle à Thomas, Fidele étant allé travailler dans une des Maisons de campagne du Roi. Sur le soir le Prince mon Maître me fit appeller, & eut une grande conversation avec moi sur plusieurs parties de mon histoire, qu'il me fit expliquer plus particulièrement; ensuite il me dit : Chrétien, je suis charmé de pouvoir mettre fin à tes infortunes; je jure, par Mahomet, si ton Epouse vit encore, de te la rendre, & de te mettre en liberté; sois prudent & fidele, tes fers en attendant n'auront rien de pénible, & j'aspire moins à être ton Maître, qu'à devenir ton Ami: mais je dois respecter les préjugés de ma Nation, & sur-tout ceux de mon Pere;

tu ne seras donc distingué des autres Esclaves que par ma confiance, & tu attendras le moment où je pourrai sans danger m'acquitter des promesses que je te fais aujourd'hui. Je tombai aux pieds de Mahamet, sans pouvoir m'exprimer autrement que par mes larmes, & je lui jurai un attachement éternel. Il fit appeler l'Arabe qui avoit été son Gouverneur, & me remit entre ses mains pour être instruit de ce que j'aurois à faire pour cacher au Public les bontés qu'il vouloit avoir pour moi, & je compris bientôt combien la réserve dans laquelle il vouloit vivre avec moi, étoit nécessaire.

Ally Bassen, (c'étoit le nom de l'Arabe) avoit pour son Eleve une tendresse de Pere. Il prévoyoit avec douleur la difficulté qu'auroit Mahamet à échapper aux artifices de sa Marâtre. La Noire, sûre de son ascendant sur l'esprit du Roi, n'attendoit sans doute qu'un moment favorable pour perdre le Fils comme elle avoit perdu la Mere, & ce jeune Prince ne pouvoit assez veiller sur lui-même pour écarter tout ce qui pourroit donner prise à la malignité de cette Mégère. A la haine qu'elle avoit pour un Prince dont elle avoit sujet de redouter la vengeance, s'il parvenoit au Trône, se joignoit l'intérêt.

d'un Fils qu'elle s'étoit flattée de voir succéder au Roi. Il étoit l'ainé du Prince Mahamet ; mais le droit qu'il tiroit de sa naissance étoit peu de chose dans un Pays tel que la Barbarie , où l'on ne suit guères que la loi du plus fort. Mouleï Ismaël ne cachoit pas le desir qu'il avoit de laisser la Couronne à ce Cadet , qui avoit pour lui le vœu de toute la Nation ; il falloit donc une grande prudence à mon Maître pour se préserver des embûches qu'on ne manqueroit pas de lui tendre. Il avoit sur-tout à se craindre lui-même ; né tendre , humain & compatissant , il ne pouvoit qu'être révolté des horribles cruautés que son Pere exerçoit tous les jours , loin de pouvoir gagner sur lui d'y applaudir lâchement , comme faisoit le Fils de la Noire. Ally Bassen , son Gouverneur , m'associa au soin de réprimer les mouvements de sa compassion ; & dans les occasions où elle eût pu se manifester en pure perte , nous retenions le Prince dans son appartement , sans lui permettre d'en sortir. Cette contrainte lui rendoit le séjour de la Ville de Maroc insupportable ; & quoiqu'il sentît la nécessité d'y rester pour cultiver la tendresse de son Pere , il soupiroit après le moment qui pourroit , en l'éloignant , lui laisser

au moins la liberté de pleurer les innocentes victimes de la fureur du Roi & de la Mulâtre. Enfin une horrible inhumanité, dont il fut le témoin, le déterminâ à tout risquer pour s'éloigner de la Cour. Les jardins du Roi étoient remplis d'une grande quantité d'orangers, dont les fruits tomboient à terre, & étoient si peu estimés qu'on les abandonnoit souvent aux Esclaves. Un jour que toutes les Femmes du Serrail se promenoient dans ces jardins, il y en eut quatre qui ramassèrent de ces oranges; le Roi, par un caprice qu'on ne peut attribuer qu'à son extrême cruauté, fut irrité de l'innocente liberté qu'elles avoient prise, & les en punit avec une barbarie qui me fait encore frémir en l'écrivant. Il fit dépouiller ces infortunées, on leur fit appuyer le sein sur le bord d'un coffre, dont le couvercle étoit fort aigu; & en faisant tomber ce couvercle avec violence, on leur coupa les mamelles. Au récit de cette horrible exécution, Mouleï Mahamet sentit s'évanouir toute sa tendresse contre son Pere; qu'il ne regardoit plus que comme un monstre; & si la réflexion lui fit condamner ce mouvement de haine contre l'auteur de ses jours, elle le confirma dans la pensée de s'éloigner d'un lieu où

se renouvelloient chaque jour de pareilles scènes. Je vous ai dit que mon Prince avoit un frere utérin, nommé Mouleï Affan; il fut pourvu du gouvernement d'une Place assez éloignée de la Capitale, & mon Maître saisit cette occasion de la quitter. Comme le Roi savoit qu'il aimoit passionnément son Frere, il ne fut point surpris de la permission qu'il lui demanda d'aller passer quelques mois avec lui. Ce fut là que ces deux Princes se livrant sans réserve à leur inclination bienfaisante, s'attirerent les cœurs de tous ceux qui leur étoient soumis. Je fus un des premiers auxquels ce changement de demeure devint favorable. Mouleï Mahamet fit partir Thomas pour l'Europe, & lui ordonnant d'obéir exactement aux ordres qu'il recevroit de moi, ils se bornèrent à s'informer à Turin de l'état de ma Famille. Vous savez qu'ayant appris de lui que mon Pere avoit adopté M. de St. Far, j'en conclus que ma Fille & sa malheureuse Mere n'avoient point trouvé grâce aux yeux de mon inflexible Pere, & cette affreuse idée me fit prendre la résolution de finir mes jours en Afrique, sous la protection de mon généreux Maître. Abensai, me dit-il un jour, (c'étoit le nom de mon esclavage; je goûte ton

esprit, & je foudraierois pouvoir dans la suite me gouverner par tes conseils; il n'est rien de si haut que tu pusses regarder au-dessus de tes espérances, si tu n'apportois toi-même un obstacle invincible à ton avancement par ton attachement à la Religion Chrétienne. Et que penseriez-vous, mon Prince, d'un homme assez lâche pour vous sacrifier son Dieu, lui répondis-je? Auriez-vous sujet de compter sur sa fidélité? Ecoute, me dit Mahamet, je vais te parler à cœur ouvert : un homme qui croiroit que l'intention du Très-Haut a été d'assujettir la créature à un culte particulier, seroit un lâche, si, par la crainte des maux ou l'espoir des biens, il abandonnoit ce culte; mais où trouver un homme assez simple pour croire que la Divinité se fasse une affaire de notre façon de penser? je t'avoue que je n'en ai point encore rencontré, ni parmi les Chrétiens, ni parmi nous; je parle de gens éclairés, s'entend : tous n'étoient pas plus Chrétiens que je suis Mahométan. Vous avez trouvé cet homme, répondis-je au Prince. Si je pouvois douter un instant de la divinité de la Foi que je professe, je ne serois pas assez stupide pour sacrifier le desir de vous plaire à un vain fantôme; mais parfaitement

convaincu de la vérité de la Religion que je professe, je serois le dernier des hommes si je pouvois l'abandonner, ou même la dissimuler. Cet entretien fut renouvelé en plus d'une occasion ; & comme Mahamet avoit beaucoup d'esprit, il ne me fut pas difficile de convaincre son esprit. Il m'avoua qu'il avoit un goût décidé pour la Religion Chrétienne, qu'il lui sacrifieroit volontiers le Trône auquel il aspireroit ; mais que l'austérité de la Morale Evangélique, sur-tout par rapport aux femmes, l'effrayoit ; qu'il espéroit, dans l'âge où ses passions seroient amorties, pouvoir s'y soumettre, & qu'alors il se feroit Chrétien. Hélas ! cet âge où il avoit dessein de répondre aux graces que Dieu lui faisoit, ne viendra jamais pour lui, & une mort prématurée l'a fait devenir un exemple terrible de sa justice pour ceux qui remettent le temps de leur conversion à un temps qui peut leur échapper.

La Mulâtre n'avoit point perdu de vue le dessein où elle étoit de perdre le Prince Mahamet ; & l'inutilité des tentatives qu'elle avoit faites pour refroidir la tendresse du Roi à son égard, ne fut pas capable de la rebuter. Elle comprit pourtant qu'elle ne devoit point espérer de le

ruiner, s'il ne lui en fournissoit lui-même les occasions, & elle s'appliqua à trouver les moyens de le rendre coupable. Il s'en falloit de beaucoup que le Roi de Maroc eût pour Mouleï Aflân l'attachement qu'il avoit pour son Frere aîné; ce fut donc contre ce Prince qu'elle tourna tous ses artifices. Il fut accusé de penser à se fortifier dans son Gouvernement; on l'attira à la Cour sous de faux prétextes, & il fut étranglé. Mouleï Mahamet manqua expirer de douleur lorsqu'il apprit la mort de son Frere; & plus pour le venger que pour assurer sa propre vie, il résolut de se rendre coupable du crime dont on avoit faussement accusé son malheureux Frere. J'avois prévu ce malheur, & j'avois mis tout en usage pour le détourner, en représentant à mon Maître que nulle raison ne pouvoit autoriser un Fils à prendre les armes contre son Pere & son Roi. Avec tout autre que Mahamet, j'aurois payé de ma vie la liberté de mes remontrances; c'étoit même l'avis d'Ally Bassen, son Gouverneur. Mahamet se refusa à ce conseil sanguinaire, & poussa la bonté pour moi jusqu'à vouloir me soustraire à la vengeance de son Pere, supposé qu'il succombât dans son entreprise. Les PP. de la Mercy faisoient une Ré-

demption à Maroc, il me fit partir secrètement pour cette Ville, où je restai caché jusqu'à leur départ. La conspiration de Mahamet éclata le même jour où nous quittâmes ces parages; & voici ce que j'en appris à Gibraltar, où nous fûmes retenus six semaines par les vents contraires.

Mahamet étoit si aimé, qu'il eut une armée considérable aussi-tôt qu'il eut déclaré ses desseins. Il avoit écrit une Lettre à son Pere, remplie des témoignages de son désespoir pour la démarche à laquelle il étoit forcé; il y prouvoit l'innocence de son infortuné Frere d'une manière invincible; il demandoit vengeance de sa mort sur celle qui avoit mêlé le sang de la Mere & du Fils, & qui n'attendoit que l'occasion de faire répandre le sien, & protestoit d'apporter sa tête aux pieds du Trône, aussi-tôt que la mort de la Mutilâtre pourroit lui permettre de quitter les armes & de recourir à la clémence de son Pere & de son Roi, pour lequel il conserveroit toujours un attachement respectueux: mais, ajoutoit-il, je ne puis me résoudre à mourir comme coupable; c'est moins ma vie que ma réputation que je cherche à sauver. J'ose même dire que je veux vous épargner à vous-même les re-

grets que vous causeroit ma perte ; regrets que vous avez éprouvés à la mort de ma malheureuse Mere , & que l'innocence de mon Frere doit renouveler en ce moment sans aucun fruit pour ces victimes de la rage de la Mulâtre.

Je ne fais si cette Lettre fit quelque impression sur Mouleï Ismaël ; ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il se prépara à résister à son Fils , & que , malgré les ordres qu'il donna pour pousser la guerre avec vigueur , il eût risqué d'avoir du dessous , si la trahison ne s'en étoit pas mêlée. La Mulâtre ménagea une intelligence parmi les Troupes de Mouleï Mahamet , & il fut livré à son Pere par un traître auquel il s'étoit confié. Le Roi refusa de voir son Fils rebelle , qui demandoit pour toute grace d'embrasser ses genoux avant de mourir ; cependant , malgré ce refus , on se flatta que la tendresse pour ce Fils l'emporteroit sur sa colere. Deux choses firent concevoir cet espoir : il commanda à la vérité que le Prince fût étroitement gardé , mais on le traita toujours avec respect , & on fournit abondamment à ses besoins. Le Roi parut avoir épuisé sa colere sur le traître qui le lui avoit livré , qu'il fit scier par le milieu du corps , c'est-à-dire , depuis le nombril jusqu'à la tête ,

afin de prolonger ses tourments. Le lendemain , il ordonna qu'on préparât hors de la Ville une grande chaudiere remplie d'huile , sous laquelle on alluma un grand feu. Ces apprêts firent frémir tout le monde ; & la Mulâtre , qui sans doute triomphoit dans son cœur , se jeta aux pieds du Roi avec toutes les femmes du Serrail , pour lui demander la grace de son Fils. Je n'ai pas dessein de le faire mourir , répondit Ismaël , je ne veux que lui jeter un peu d'huile bouillante au visage , pour le punir des paroles indiscrettes qui lui sont échappées ; ce fut tout ce qu'on put tirer de lui , & toute la Ville attendit en tremblant le dénouement de cette terrible tragédie. Sur les onze heures , toutes les Troupes environnerent le lieu du supplice , où le Roi se rendit , & on y conduisit l'infortuné Mahamet. On avoit préparé une sorte de banc autour de la chaudiere ; & le Roi , qui avoit fait venir plusieurs Bouchers , commanda à l'un d'eux de couper une main & un pied au Prince Mahamet. Cet homme reculant d'horreur , dit qu'il aimeroit mieux mourir que de porter une main sacrilege sur le Fils de son Maître. Muleï Ismaël , loin d'être touché de cette marque d'affection & de respect , prit un fusil , & avec un

sang froid digne d'un Caligula, brûla la cervelle à ce malheureux. Un second Boucher, intimidé de la mort de son camarade, exécuta en frémissant l'ordre sanguinaire de ce Roi barbare, & jetta, par son ordre, cette main & ce pied dans l'huile bouillante, & fut traité comme le premier. Mon Prince, à demi-mort, ne put s'empêcher de dire : Le brave homme, qui tue celui qui obéit, & celui qui n'obéit pas ! Le Roi ordonna ensuite à ses Médecins de ne rien épargner pour guérir son Fils, & s'en retourna à son Palais, non sans s'arrêter plusieurs fois pour baiser la terre & répandre des larmes. Les jours suivans, il demanda avec empressement des nouvelles de Mahamet, & marqua beaucoup de joie lorsqu'on lui dit qu'il pourroit réchapper de ses blessures ; effectivement elles donnerent les plus grandes espérances pendant huit jours : mais tout-à-coup le mal changea d'une manière si subite, qu'on eut lieu de croire que les plaies de ce pauvre Prince avoient été empoisonnées par ordre de la Mulâtre, & il mourut quelques jours après. La mort de mon Bienfaïcteur, & sur-tout une mort si terrible, me plongea dans une telle tristesse, que j'en devins méconnoissable ; actuellement même je n'y puis penser sans
lui

lui payer , par mes larmes , le juste tribut de ma reconnoissance. Ses bienfaits m'avoient mis en état de vivre honorablement ; mais dans la profonde douleur dont mon ame étoit pénétrée , je ne voulois qu'un désert , où nul objet ne pût me distraire du soin de pleurer mes pertes. Les Peres de la Rédemption , en applaudissant à mon dégoût pour le monde , peut-être dans la crainte de l'augmenter en le contredisant , me prièrent de différer l'exécution de mes projets de retraite , jusqu'au temps où de nouvelles perquisitions m'eussent convaincu que je n'avois plus rien à espérer ; & comme ils eurent la bonté de vouloir bien se charger de les faire , soit par eux-mêmes , soit par leurs Amis , ils me mirent dans la nécessité de les accompagner à Paris , où j'eus la complaisance de les accompagner chez vous pour tâcher d'exciter votre charité à l'égard des Captifs qu'ils avoient rachetés , & qui étoient dans une profonde misere. C'étoit là où Dieu avoit marqué le terme de mes maux ; & quoiqu'ils aient été sans nombre , j'avoue qu'ils n'ont point de proportion avec les biens dont sa bonté a daigné me combler depuis mon retour. Ils sont si grands , qu'ils semblent épuiser ma capacité de sentir : oui , Madame , mon

cœur suffit à peine à mes sentiments ; & lorsqu'à tous ces biens , je joindrai celui de vous revoir , & de vous renouveler les preuves de mon respectueux attachement , je crois que je démentirai l'opinion de ceux qui prétendent que l'homme est incapable de dire *c'est assez* , lorsqu'il s'agit du bonheur ; puisque le mien , pour être parfait , n'a besoin que d'être durable.

TRENTE-QUATRIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

NOS Voyageurs sont de retour , ma Chere , pénétrés d'admiration de tout ce qu'ils ont vu & entendu. Annette auroit couru risque de demeurer fille , si M. Deshomais eût fait ce voyage avant son engagement , tant il est impossible de voir ces saints Solitaires sans envier leur sort. Victoire , avant d'entrer aux Clairets , a eu le bonheur d'une longue conférence avec le saint Abbé : elle espéroit de lui , comme une faveur , la permission de prendre le voile en qualité de Converse ; il n'a point voulu y consentir , & je l'en remercie : l'esprit est prompt , mais la chair est foible ; notre

Amie n'eût pas résisté long-temps à cette fatigue ; il faut , pour la supporter , des corps accoutumés à un travail pénible. Son Epoux vouloit la voir , pour lui demander pardon de toutes les fautes qu'elle a commises & qu'il s'attribue ; l'Abbé ne l'a point trouvé à propos , & je pense qu'il a très-bien fait. Le pauvre Marquis se ressent déjà du mauvais air & des austerités de la Trappe , & le dérangement de sa santé lui fournit une raison pour demander à l'Abbé d'abrégier ses épreuves ; je crois qu'il obtiendra cette grace ; & il a déjà la parole de ce guide charitable , que , sain ou malade , il sera reçu , pourvu que les bonnes dispositions de son ame se soutiennent. Victoire fut présentée aux Clairets comme Fille du Marquis ; elle se jeta à ses pieds avant d'entrer dans la clôture , pour lui demander sa bénédiction. Aussi-tôt qu'elle fut entrée dans la Maison , elle baïsa la terre , en disant : C'est ici le lieu de mon repos , & l'heureuse demeure de mon éternité. Le Marquis l'a vue le lendemain avant de partir , & il dit qu'elle n'étoit pas connoissable , tant la joie qu'elle avoit de se trouver dans cet asyle , avoit fait impression sur elle. L'Abbesse a promis de nous donner souvent de ses nouvelles ; & si vous exé-

cutez vos bonnes résolutions, je ne désespere pas de la revoir avant qu'elle ait consommé son sacrifice. Pour le Marquis nous ne le verrons que dans le Ciel, les femmes n'entrent point dans le Sanctuaire où il s'est réfugié; cela me met de mauvaise humeur, & il me vient quelquefois dans la pensée de nous travestir toutes, pour partager, avec nos Epoux, le bonheur de lui voir consommer son sacrifice : c'est vous annoncer que je compte de votre part sur un séjour honnête à Paris. Il me faut ce remède; car, en vérité, je suis plus mal que je ne le parois, & j'ai une vraie confiance que le plaisir de vous revoir, fera le meilleur remède à mes maux.

M. de Sainville & sa Famille ayant passé quinze mois avec M. & Mad. de Villeneuve, le commerce épistolaire d'Emerance & de Lucie fut suspendu : il fut sans doute continué jusqu'à la mort des deux Amies; mais quelque soin que j'aie apporté dans la recherche de leurs Lettres, il ne m'a pas été possible d'en retrouver une seule, & voici ce que j'ai appris de personnes qui les ont connues. Madame de Villeneuve perdit son Epoux & sa

Fille cinq ans après l'époque du retour de son Amie à Turin ; & ayant passé les Monts pour chercher dans le sein d'Emerance quelque adoucissement à sa douleur , elle eut encore occasion de verser de nouvelles larmes , puisqu'elle vit mourir cette Femme vertueuse à la fleur de son âge. Elle engagea ensuite Deshomais & son Epouse à venir avec elle dans ses Terres , où ils se sont fixés , & où ils vivent encore. Victoire persévéra dans les sentiments de pénitence qui ne l'avoient point quittés depuis le moment de sa conversion , & mourut sept ans après. Sa mort avoit été précédée de celle de son Epoux , qui ne survécut qu'un an à sa Profession , & qui a laissé sa mémoire en bénédiction dans un lieu où l'on ne peut admirer rien de médiocre. L'Epoux d'Emerance s'est retiré aux Chartreux après la mort de sa Femme , & je n'ai pu découvrir s'il vit encore. La malheureuse Henriette a terminé sa carrière pendant mon séjour en Angleterre. Après un second veuvage , elle épousa M. D*** , Irlandois ; & comme les Loix de ce Royaume rendent un Mari responsable du Catholicisme de sa Femme , elle abjura la Religion de ses Peres , huit jours avant d'accoucher. Elle eut depuis une seconde

342 *Lettres d'Emerance à Lucie.*

couche, qui parut d'abord fort heureuse, & qui pourtant la mit au tombeau. On assure qu'elle demanda beaucoup alors une ancienne Femme-de-chambre Catholique, qu'elle n'avoit plus depuis son apostasie, & l'on a supposé qu'elle vouloit, par son secours, rentrer dans le sein de l'Eglise; mais c'est une supposition peu propre à rassurer ceux qui s'intéressoient pour elle.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit, intitulé : *Lettres d'Emerance à Lucie*; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 14 Juin 1765.

Signé, MAILLET DU CLAIRON.

P R I V I L E G E G É N É R A L.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlements, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Ci-

vils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra,
SALUT. Notre amé le Sieur BRUYSET PONTIUS,
Libraire à Lyon, Nous a fait exposer qu'il desire-
roit faire imprimer & donner au Public des Ouvra-
ges qui ont pour titre : *Mémoires de Madame de
Batteville; Lettres d'Emerance à Lucie, par Ma-
dame le Prince de Beaumont; Modeles de Lettres
sur différents sujets*; s'il Nous plaisoit lui accorder
nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces
causes, voulant favorablement traiter l'Exposant,
Nous lui avons permis & permettons, par ces Pré-
sentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant
de fois que bon lui semblera, & de les vendre,
faire vendre & débiter par tout notre Royaume,
pendant le temps de *douze années* consécutives, à
compter du jour de la date des Présentes. Faisons
défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres
personnes, de quelque qualité & condition qu'elles
soient, d'en introduire d'impression étrangere dans
aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'im-
primer, faire imprimer, vendre, faire vendre, dé-
biter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire
aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse
être, sans la permission expresse, & par écrit, dudit
Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à
peine de confiscation des exemplaires contrefaits,
de *trois mille livres d'amende* contre chacun des
Contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à
l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expo-
sant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous
dépens, dommages & intérêts. A la charge que
ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur
le Registre de la Communauté des Imprimeurs &
Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'i-
celles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite
dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon pa-
pier & beaux caracteres, conformément à la feuille
imprimée, attachée pour modele sous le contrescel
des Présentes; que l'Impétrant se conformera en
tout aux Réglements de la Librairie, & notamment
à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en

vente, les Manuscrits, qui auront servi de Copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LA MOIGNON, & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LA MOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPÉOU; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés & Féraux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Compiègne, le septième jour du mois d'Août, l'an de Grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre Règne le cinquantième.

Par le ROI, en son Conseil,

Signé, LE BEGUE, avec Paraphe, & scellé en cire jaune.

Réglé sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 589, fol. 349, conformément au Règlement de 1723, Paris, ce 16 Août 1765.

LE BRETON, Syndic.



M22 1071150

